

Denis CLARINVAL

NOIRE EPINE



Code ISBN : 9798191911113

© Denis CLARINVAL

AVANT-PROPOS

Il est des livres que l'on écrit et d'autres qui semblent nous attendre depuis longtemps. Celui-ci appartient sans doute à la seconde catégorie.

À son origine se trouve une lecture ancienne de Georg Trakl. Non pas une lecture savante ou universitaire, mais une fréquentation lente et obstinée d'une œuvre dont certaines images ne cessèrent de revenir au fil des années. Parmi elles, une figure s'imposa progressivement : celle de la sœur. Non la sœur réelle ou biographique, mais cette présence énigmatique qui traverse les poèmes comme une lumière voilée, tantôt proche, tantôt lointaine, toujours sur le point de disparaître.

De cette rencontre naquit un premier ensemble de textes inspirés principalement de *Rêve et folie*. Ces pages ne cherchent ni à commenter ni à expliquer Trakl. Elles tentent seulement de demeurer dans le voisinage de son chant, là où la poésie ne décrit plus le monde mais révèle ce qui, en lui,

demeure caché. La sœur y apparaîtrait comme une figure de l'absence, de la mémoire, de l'enfance perdue, mais aussi comme l'un des noms possibles de cette part secrète de l'être qui nous accompagne silencieusement à travers les années.

Cependant, au cours de ce travail, d'autres voix se firent entendre. Elles provenaient d'autres poèmes, d'autres images, d'autres silhouettes surgies de la même nuit. Un étranger marchait sur des sentiers engloutis. Un veilleur observait les étoiles s'éteindre dans les branches des chênes. Un voyageur poursuivait sa route dans un paysage où les chemins semblaient se perdre avant même d'avoir commencé. Peu à peu apparurent les dialogues de *L'Errant et l'Obscur*.

Ces textes furent eux aussi inspirés par Trakl, mais selon une démarche différente. Chaque dialogue naquit d'un poème particulier, souvent choisi autour d'un même motif : celui de l'ombre. Non l'ombre comme simple obscurité, mais comme région intermédiaire où les choses se retirent sans disparaître

tout à fait. Là où le visible hésite encore à s'effacer. Là où la mémoire continue de respirer sous les décombres du temps.

L'Errant est celui qui cherche. Il interroge la nuit, le silence, la douleur, la perte. Il avance sans certitude dans un monde privé de repères. L'Obscur, quant à lui, ne possède aucune réponse définitive. Il ne guide pas ; il accompagne. Il ne dissipe pas le mystère ; il apprend à l'habiter. Leur dialogue n'est donc pas un enseignement mais une marche commune à travers un paysage intérieur.

Avec le recul, il apparaît que ces deux ensembles relevaient d'un même mouvement. La sœur et l'errant appartiennent au même monde. Tous deux cheminent parmi les ruines de la mémoire. Tous deux habitent la proximité de la nuit. Tous deux cherchent à préserver quelque chose de fragile dans un univers où tout semble voué à disparaître. L'une représente la présence qui se retire ; l'autre le regard qui tente de la rejoindre.

Le lecteur trouvera donc ici non pas une œuvre sur Trakl, mais une œuvre née dans son voisinage. Les poèmes et les dialogues qui suivent sont les traces d'une longue conversation avec une voix qui, depuis plus d'un siècle, continue d'éclairer l'obscurité sans jamais la dissiper.

Peut-être est-ce là le secret de toute véritable poésie : non pas vaincre la nuit, mais apprendre à marcher en elle.

DU RÊVE AUX TENEBRES

D'APRES

« RÊVE ET FOLIE »

(Georg TRAKL)



PRELUDE

C'est ce soir-là qu'il devint vieux, ce père obscur et de silence, trop âgé pour vivre encore et il mourut dans les pensées du jeune garçon. Dans la chambre aux volets clos se pétrifia la mère quand ses larmes de sang se figèrent dans la pierre et un tapis de jonquilles couvrait l'enfant dormant dans son cercueil de chêne.

Ah les rats quand ils pleuvaient du vieux fenil sur les vaches endormies ; dans un coin sombre veillaient les crocs et dans la nuit profonde s'éteignait le cri du mal.

Derrière sa fenêtre Marie était assise et dans l'âtre de ses yeux la mort avait éteint la dernière flamme n'y laissant que des cendres ; le garçon déposa entre ses mains froides et cireuses une dernière rose ; plus jamais leurs ombres se sont embrassées et dans la tombe de Marie repose, inerte et glacé le pays de rêve. Les ombres racontent que ce jour-là le rêve devint folie.

Et dans le jardin d'Eden, du front de Jeanne couronné d'épines
s'échappa une goutte de sang qui tomba dans le verre,
rendant le vin amer. Il but au sang de la faute tandis que des
arbres décharnés tombaient sur l'infamie du sol des fruits
pourrissants.

Malédiction sur la demeure décomposée et de poussière les
murs enivrés de ténèbres ; fantômes glissant sur le parquet,
accablés de mémoire et de tristesse la lune penchée sur le
destin funeste. Hideux les souvenirs du garçon sous les draps
de la nuit : était-ce un rêve ou déjà la folie d'une origine
impardonnable. Parmi les ombres muettes la soeur au voile de
sang, damnée dans un étang d'étoiles, vision paternelle d'une
étrangère au monde.

Mais doux le chant du frère sur le chemin nocturne quand du
buisson d'épines surgit un ange aux cheveux d'or et cruel
l'assassin qui égorge l'errant. Reflet de lune dans le bleu de
l'obscur, pâleur équarrissant les arbres dont s'est cachée la
bête. Fureur du jour écrasé par la nuit, d'esprit le soir venant,

crépuscule de l'âme maudite, perversion salubre d'une lumière étouffée.

La source étend ses pleurs à travers la forêt, miroir d'étoiles tombées dans le noir infini d'un abîme trop humain ; sur les berges un poète rumine son désespoir en vers qu'emportent vers le néant les larmes d'un ruisseau. Déchu un ange sur le dard des épines et lacéré le pas de la sœur sur les pierres. De mort le chant du frère prisonnier de la roche dont s'épanche la nuit sous le regard lunaire d'une terne blancheur.

DU RÊVE AUX TENEBRES

L'ÂME

L'âme est de l'étranger sur cette terre pierreuse, un vagabond

De l'invisible, pêcheur d'étoiles s'éteignant dans ses mains
mortes

Sitôt ravies. Fuyante est la lueur fragile arrachée aux
obscurités les plus

Profondes. La bouche est pourrissante, un fruit trop mûr
quand la nuit

Se nourrit de rêves. Et voici qu'ils éclatent comme des
sanglots, ces mots

De l'intérieur, lumières éteintes dans le fond de la gorge
quand la détresse

Devient muette. Est-il au mal un mot qui lui convienne ? Un
cri

Plutôt, une insulte aux espérances futilles, aux lumières
incandescentes

D'un affront satanique ; diaboliques les réverbères qui font
danser la nuit

Sur des rengaines d'impossibles saluts.

LE SANG

De sang les jardins de l'enfance aux arbres comblés de fruits ;
de sang

Les rires de l'innocent aux saveurs de la vie ; de sang les yeux
muets

Caressés de merveilles ; de sang malices des premiers jours à
l'aube

Du tourment ; de sang toutes ces promesses d'un ciel vêtu
d'azur ;

De sang les mains d'une mère tendues à son enfant ; de sang
la gloire

Des pères au retour de l'effort ; de sang tout ce qui fut et
jamais

Ne sera. Cruauté ! La vie est assassine de ce qu'on a rêvé.

LA MAISON DES PÈRES

La joie se meurt dans la maison des pères, impossible origine

Dont s'est nourri l'espoir de revenir chez soi : c'est au

cimetière

Que l'homme prend sa naissance. Dans le silence des morts

et

L'ombre de la pierre, un écrin de chardons que ne foule aucun

pied,

Un puits aride ombragé d'aubépine, anobli d'un sureau qui

n'eut jamais de fruits.

De ruines est la maison de nos pères oubliés, de poussière

l'enfant

Né dans l'absence d'une possible origine, brisé le miroir des

demains

Enchantés et mangée par la terre les beautés ensevelies ;

fantomatique

La sœur dérobée aux épines et glissant sur les murs de son

ombre

Argentés ; de larmes les chants du frère par l'obscur dérobé,

osseux

Les vieillards quand dans leurs bras les sœurs déposent leur

agonie.

OPHÉLIE

Moisissure ! Ophélie, que reste-t-il de ta beauté ? Depuis

longtemps

Déjà les vers ont mangé ton cerveau, fait de ton crâne une

cabane

Sombre ouverte à tous les vents. Te croyais-tu promise au

désir

Souverain, celui des dieux et des démons ? La terre était

Ta seule promesse, celle de ta pourriture et de tes os

blanchis.

Que reste-t-il, tendre Ophélie, de ce qui fut naguère la

volupté

Des hommes ? Des cheveux tombant sur tes os décharnés et

Des ongles trop longs, beaucoup trop longs pour écorcher la mort.

Dans ta prison de chêne résonnerait-il encore quelque murmure ?

Mais à quoi bon tant de regrets ? Dans l'ossuaire bien des voix

Se révoltent : je suis ! Et quoi donc si ce n'est même pas un souvenir ?

Des effacés, ratures sur la feuille du temps, des noms gravés

Dans l'impur de l'inerte, sacrilège la pierre dont on couvre

Les morts, l'absence est une malédiction.

LE CORTÈGE

Funèbre le chant du frère rongé d'insondables chagrins ; de

lumière

La sœur penchée sur sa détresse, précieuse étoile dans cet

immense

Obscur. Du buisson surgit la bête et plonge dans l'étang de

douleurs,

Noire est la vase sous l'eau paisible quand glisse la barque

dans le silence nocturne.

Oraison au bord de la rivière, ardente est la pitié quand de

larmes

Inavouables s'épanche le lit de glace. Le buisson d'épines a

dévoré

Sa Muse : qui d'une main fidèle épongera la sueur de son

front ?

Sanglots dans la maison des pères, écho silencieux des ruines

de

Son passé. Poussière des rêves qu'il croyait salutaires,

poussière

Dont s'efface le temps des êtres impardonnés.

Cireux le père sous les draps de la mort, paupières soudées

dans

Un ultime effroi et de sa bouche ouverte remonte la puanteur

D'existence inutile. Remord ! Les mouches ont envahi la

scène,

Éteints les candélabres d'un souffle d'Erinye, enfouis les

lourds

Secrets dans la cire du maudit, pierreux le regard de la mère

rivé au moribond.

Muettes les prières interdites, figées les lèvres dont

n'éclosent aucun

Mot, maudit le père épargné de regrets, au chœur des

charbonneuses

Son oreille est absente. De marbre le cocher emportant la

dépouille

Aux confins de la ville, de lenteur étirée le pas des suiveurs
freinant

Le cortège de la mort, miroir de leur dernier voyage, mourir
n'est jamais solitaire.

Eteint le chant du frère sur le bord du chemin, dans les yeux
de la sœur

Il vit la folie de ses rêves. Lueur fragile d'une possible
espérance,

Dans l'agonie du troupeau cheminant se détourne le regard
et meurt

Un impossible chant aux lèvres closes de la malédiction.

LES DIEUX MORTS

S'en va le frère sur les chemins nocturnes qu'abreuve d'une
lueur pâle

Le reflet de la lune sur l'eau sombre de sa propre souffrance
et dans

La vase profonde croupit la bête.

Ah les crapauds au regard étoilé, pêcheurs d'astres de feu sur
les bords

Du ruisseau, lumière figée dans le vitrail quand s'écoule sans
destin l'eau

Sombre de la vie, reflet du firmament étendu sur la terre,
linceul déposé

Par la nuit sur les âmes endormies, étoiles déchues capturées
de laideur,

Rugosité d'un monde dans sa peau de poison, noyées les
étoiles

Éphémères dans l'étang de douleurs, vision nocturne de

détresses

Indomptables quand la beauté se confond dans l'horreur.

Et frissonnantes les mains posées sur la pierre froide,

vieillesse

D'un monde sans vie, inertie de la tombe aux os blanchis et

visages

Pourrissants, communauté funeste des néants de l'histoire,

demeure

Fatale de la ville étourdie sous le fardeau des rêves. Folie ! Les

mains

Osseuses s'accrochent aux dernières illusions, crochus les

doigts posés

Sur le cercueil de chêne, emporte le dernier mort aux pieds

d'un horizon fuyant.

Vénérable la légende de la source bleue, chant du frère dans

le silence

De nuit, d'azur le voile céleste quand s'échouent les étoiles

sur

Une terre ingrate, de pourriture les fruits tombés de l'arbre
agonisant

Dans le jardin d'Eden. Et nus les premiers hommes sous le
regard

Du dieu vengeur, impudique le savoir qui déshabille, de pierre
le jardin

De la sœur quand fut mangé le fruit, rampant la vipère du
mensonge,

Saignant la faute au plus profond des âmes, enfuie du divin la
pitié consolante.

Ah ce château inhabité, dernière demeure des dieux figés
dans la pierre,

Suspendus dans ce jardin entre la faute et l'origine, de
poussières les vieilles

Croyances, témoins pétrifiés de nos errances ; le vent a
déchiré les voiles

Et des dieux oubliés ne demeure que la pierre en sa brutalité.

Abandonnés le parc et son château, souvenirs jaunis d'un

ballet

De cygnes et murs tremblants aux assauts de l'orage.

Endeuillés les Célestes abandonnés des hommes, tristement
penchés

Sur nos dérives mortifères dans le refuge des rêves,
impitoyables

La faute, la chute et la désolation, de ruines le jardin où
furent vécues

Des années oubliées, vieillards osseux sous des arbres
effondrés,

Infertile l'arbre de vie dont ont pourri les derniers dons,
éphémères

Les humaines arrogances et la lumière des anges abreuvés
Au Céleste, d'absence nos lendemains aux dieux perdus,
d'effroi

La sentence du dernier jour au pied de l'arbre du savoir, de
boue

Aux humaines décadences le sacré des premiers jours, trop

Humaine la puanteur divine ne cherchant dieu qu'un insensé,
Muet le ciel de ses promesses d'un autre temps, de silence
Le divin étendu sous la pierre dans une terre sans pitié.

LA BÊTE

Dans le miroir des dieux éteints et les frissons d'un choral
d'orgues

Un visage s'est brisé, un homme s'est consumé, la lumière
s'est noyée

Dans un flot de douleurs. Loups flamboyants aux crocs de la
terreur,

Enfuis dans des cavernes humides et sombres où nulle vie ne
descend,

Mendiants de pain et voleurs d'âmes, dans la pénombre de la
roche figé

Le visage de la mère au blanc reflet de la dérive assassine
d'un humain lassé de l'être.

Et de mort qui se jette dans la pénombre quand surgit le
visage

De la sœur dans le bleu immaculé du crépuscule, printemps
de l'âme

Offerte au sacrifice, aveugle le loup dans la pénombre de son
refuge,

Méprisant impardonnable d'éphémère rédemption, au visage
blanc

De la mère inconsolée reflet de la folie meurtrière dont s'est
détruit

Le rêve, au ventre de la terre caché le terrifiant, semeur de
mort quand

Lui revient le jour maudit de sa génération.

De larmes le visage de la sœur dans le jardin fané, plaintif son
regard

Meurtri de guerres, de sang le voile sur ses épaules, muettes
ses lèvres

Cousues par l'infamie. Résonne le chant du frère dans le
désert nocturne,

Douceur d'un autre monde, étranger à la terre aux épines
criminelles,

Lacérés les pieds de la sœur sur les chemins de pierres,

d'aubépine et

De sang ses cheveux d'or livrés aux loups de feu, sous l'eau

calme

Dans la vase attend la bête...

L'ORAGE

Ah quand il s'est écroulé, la bouche de pierres, dans le jardin
comblé d'étoiles,

Quand s'est jetée sur lui l'ombre du meurtrier. Muets les
hommes quand

Ils s'effondrent sous un jardin d'étoile, il n'est pas mot pour la
folie,

Cris d'épouvante aux cœurs blessés, pleurent les étoiles du
don de

Leur clarté quand s'en saisit le monstre pour éclairer sa proie,
reflets

Pâlis du ciel nocturne dans le regard vitreux des victimes
égorgées,

De sang la terre abreuvée de cadavres, blanchi l'enfant qui
agonise,

De râles les derniers souffles quand fuyante est la vie, le
monde

Humain s'offre à son pourrissement, fracas des os brisés sous

le

Tranchant des lames, éentrés les corps recueillis par le

champ,

Tendues les mains dans un dernier espoir.

Ténébreux l'orage du meurtrier quand il foudroie le monde de

ses

Flèches de lumière, surgit dès l'aube la nuit du monde, les

morts

Se suivent et se ressemblent, bâtés d'une même terreur,

abreuvés

De colère puisée à la source du mal, harmonie des cris dans la

souffrance

Insupportable, à tous la faux d'une mort intransigeante,

sombrent

Les morts sur la pierre froide et privée d'âme, soupirs

d'enfants

Au chevet de leurs pères prisonniers de l'impur, larmes de

mères

Sur les cercueils des fils, un sol de sang lavé de quelques
pleurs.

Et voici qu'il se noie dans l'eau stagnante des marécages,
cimetière

De mille égouts charriant toutes nos misères, ruisseaux
nauséabonds

De nos secrets inavouables. Colère divine sur ses épaules
d'acier, il plie

L'échine pour éviter des dieux l'impossible courroux ; s'il est
divin

Pleurant sur nos dérives immondes, il n'est souci pour
l'homme

De s'accabler de peurs, bien des crimes en leur nom ont tari
Les divins du poids de leur fureur.

PAIX NOIRE

Dans la tempête humaine s'agitent bouleaux et chênes,
tremblants

Aux airs glacés du souffle de folie ; la faune s'habille de
sombre et

Fuit les sentiers ténébreux des chasseurs affamés, toute vie
devient

Mort quand ne résonne, au jour venant, que la folie des
hommes.

Et du buisson d'épines s'échappent quelques sanglots, gémit
la sœur

D'autant de cruautés, d'assassins de l'errance sur une terre
désolée.

Sur le bord du ruisseau échappé de la source chante le frère,
Mots étouffés dans le bruit des canons et s'échoue dans
l'immense obscur

La plainte de la sœur.

Automne ! Larmes d'un été pourrissant dans l'infâme,
croupissant

Sans la vase noire, sous l'étang aux étoiles, la bête s'est
éveillée, haine

Dévorant le cœur quand l'ami, jouissance, immole au jardin
viride

Encore l'enfant radieux. Ténébreux le frère quand il voit
mourir

Dans les yeux de la sœur la lumière innocente.

Horreur ! Des fleurs en berne baignées de sang, pourpres,
surgit la mort,

Osseuse et maléfique. Sur l'autel noir le pain saignant se
change en pierre,

Sabbat des endeuillés dans le silence du père, muette la mère
dans

La chambre obscure, pierreux le regard de la sœur, statues
des dieux

En ruines dans le jardin du vieux château inhabité, éteints les

rêves d'enfant

Dans la maison des pères.

Nocturne ! Sombres les tours qui épousaient le ciel, grises et
de silence

Les cloches suspendues au ciel tombant, colère des dieux aux
éclairs

Jaillissant, de poussière les murs ébranlés par l'orage, ombres
de la nuit

Pleurant, pierres, sur la mémoire du frère au pas meurtri sur
le chemin

D'épines, effeuillé le rameau de la colombe, pesant, si lourde,
la nuit

Pliant l'échine du solitaire, tremblant les arbres au vent
maudit,

Taché de sang le voile de l'ange arraché au buisson, froids les
doigts

Caressant l'aubépine, morts les poissons d'argent dans les
eaux

De la source, saignant le cœur du frère prisonnier des
mensonges,

Funeste le chant sur ses lèvres de pierre soudées par
l'innommable.

Le mal ! Métamorphose du fruit tombé et pourrissant sur
l'herbe

Jaune du jardin automnal, douleur aux épines de la ronce,
asséché

Le sureau, cadavre suspendu sur le jardin d'étoiles, captif le
merle

Qui enchantait jadis l'enfance abandonnée, décomposés les
sourires

Aux cheveux d'or, suspendu le temps sur ce jardin aux
promesses

Fleurissantes, étouffées les roses dans l'ombre des chardons.

Mutisme ! De la sœur au chant du frère sur le chemin
nocturne,

De cristal son regard quand il se brise en larmes, dans les

yeux

Du crapaud admirant l'étoile captive, froide la pierre sur la
rive

Du ruisseau quand s'y confond l'ami aux mains tremblantes
Écrasé sous la faute et puis chemine, loup baveux et
flamboyant,

Sur le chemin de ses crimes. Meurtrie l'errante en sa
mémoire salie,

Sur lui son sang, au frère d'en porter la souffrance.

Paix ! Dans la vase de l'étang s'est rendormie la bête, psaume
Le chant du frère dans le silence profond de la nuit salutaire,
En chœur les alouettes au bord du champ pierreux, sourire
mélancolique

Au visage de la sœur, au bien-aimé les cheveux d'or :

Mort est la vie mais vie aussi la mort...

L'OMBRE DU MAL

Personne ne l'aimait. Il était cette ombre ignorée, errant dans
un monde

Qui ne voulait plus de lui. Loin des bras qui réchauffent, il
était seul dans

Ce désert intérieur où mensonge et luxure se mêlaient,
brûlant sa tête,

Le dévorant lentement. Le crépuscule, tout comme ses
pensées, envahissait

Les chambres, les recoins de son esprit. La lumière s'y
éteignait, et le silence

Devenait un cri sourd, une plainte oubliée.

C'est alors qu'un bruissement, léger mais étrange, déchira
cette quiétude

Morne : le bleu d'un vêtement de femme, comme une brume
fugace,

Effleurant la pièce. Son corps se figea instantanément,
comme une colonne
De pierre, pétrifié par la peur, ou peut-être par la
reconnaissance de ce
Qu'il savait déjà. Dans la porte, la silhouette apparut. Elle se
tenait là,
Dans l'ombre, aussi noire que la nuit, aussi silencieuse que la
terre avant
La tempête. C'était elle, la mère, mais non, ce n'était plus elle.
C'était la
Forme nocturne de ce qu'elle était devenue, une présence
vide, un écho lointain.
À son chevet, une ombre se leva, elle grandit, elle prit forme.
C'était
L'ombre du mal, il se tenait là, m'observant de ses yeux
invisibles.
Il n'avait pas besoin de mots, ni de gestes. Tout en lui était
dans l'air,

Une lourdeur palpable qui m'écrasait, me noyait. Il s'était
imposé là,
Silencieux, inévitable. Il savait, au fond de lui, qu'il ne partirait
pas,
Qu'il n'y avait plus d'échappatoire. L'ombre du mal n'avait pas
de visage,
Mais il avait la forme de tous ses péchés, de tout ce qu'il
fuyait,
De tout ce qu'il avait abandonné en chemin.

L'ÉCLAT DU COUCHANT

Ô, nuits et étoiles, témoins muets de ses pas dans l'obscurité.

Le soir,

Il marchait avec l'infirme, sa silhouette tremblante à ses
côtés, alors que

La montagne se dressait, imposante, sous le ciel d'azur. Au
sommet glacé,

L'éclat rose du couchant se déversait comme une lueur
douce, presque tendre,

Mais aussi fugace. Son cœur résonnait doucement dans le
crépuscule,

Un battement faible, hésitant, comme si l'univers lui-même
s'arrêtait

Un instant pour écouter. Et pourtant, au fond de ce silence, il
y avait

La sensation que tout allait s'effondrer à tout moment.

Les sapins, lourds et houleux, s'inclinaient sur lui, l'écrasant
sous leur poids.

L'air devenait plus dense, plus froid. Soudain, au cœur de
cette forêt dense

Et pleine de secrets, le chasseur rouge surgit. Il émergeait de
l'ombre des arbres,

Un fantôme de chair et de feu, traquant des proies invisibles.

Il semblait,

Lui aussi, avoir été oublié par le temps, une âme perdue dans
un monde

Devenu trop grand pour lui. Mais le chasseur n'était pas là
pour lui, il

L'observait comme une bête silencieuse, une menace
lointaine.

Puis la nuit tomba, enveloppant le monde d'un voile
impénétrable.

Son cœur se brisa alors, un éclat cristallin, comme une étoile
qui s'éteint

Dans l'immensité. L'obscurité frappa son front, froid et
implacable,

Le couvrant comme un linceul. Il n'y avait plus
d'échappatoire, plus de lumière.

Sous des chênes nus, dénudés de leur vie, il prit dans ses
mains glacées

Un chat sauvage. Ses yeux brillaient dans l'obscurité, mais il
n'hésita pas.

L'étreinte fut rapide, brutale. Le silence se fit plus lourd,
presque suffocant.

Le chat mourut dans une lutte silencieuse, un dernier souffle,
et lui, il se retrouva là,

Seul avec l'écho de ce geste.

Implorante, à sa droite, apparut la forme blanche d'un ange,
et dans

L'obscurité grandit l'ombre de l'infirmes. Mais lui prit une
pierre et la lui jeta,

Ce qui le fit fuir en hurlant, et en soupirant s'effaça dans
l'ombre de l'arbre

Le doux visage de l'ange. Longtemps il resta couché dans un
champ pierreux

Et vit, étonné, le firmament doré.

L'OMBRE DE L'ANGE

Implorante, elle s'éleva à sa droite, l'apparition fragile d'un ange, une

Forme blanche, irréelle, flottant dans la nuit. Elle me regardait, les yeux

Pleins de lumière, une lumière pure et douce, mais d'une douceur qui

Le déstabilisait. Elle tendait la main vers lui, un geste qu'il n'osait rendre.

Il se sentait écrasé par la pureté de cette présence, aussi étrangère que

L'aube à la nuit. Et pourtant, tout en elle lui parlait de rédemption,

De miséricorde, mais aussi d'un piège.

Dans l'obscurité grandit l'ombre de l'infirmes, et il fut pris d'une colère

Soudaine, inexplicable. La pierre dans sa main, rugueuse et
froide,
Sembla le brûler. Il la jeta, sans réfléchir, la lançant droit vers
l'ange. Le cri,
Douloureux, résonna dans la nuit, un cri qui brisa la douceur
de l'instant
Et l'éclat fragile de l'âme qu'elle incarnait. Puis, l'ombre de
l'ange se dissipa,
Comme une brume effacée par la tempête, et son doux
visage, son visage
Tout en lumière, se fonda dans l'obscurité, ne laissant plus
que le souvenir
D'une apparition irréelle.

Longtemps il resta là, étendu sur le sol dur, dans ce champ
pierreux où
Ses pensées se noyaient dans la solitude de la nuit. Il n'avait
plus de mots.

Rien. Juste le firmament doré, suspendu au-dessus de lui. Ses
étoiles brillaient
Comme des flammes lointaines, inaccessibles, et il se
demandait si elles
N'étaient pas des illusions, tout comme l'ange. Le ciel,
pourtant magnifique
Dans son silence, n'apportait aucune réponse. Il n'y avait plus
rien,
Ni réconfort, ni lumière. Juste une étendue d'étoiles froides,
indifférentes,
Qui observaient sa défaite.

LA RAGE DANS L'OBSCURITÉ

Chassé par les chauves-souris, leurs ailes noires comme des
ombres

Sans fin, je me suis jeté dans l'obscurité. La nuit m'a englouti,
un manteau

Froid et humide. Le souffle court, je courais, aveugle à tout
sauf à la terreur

Qui me tirait vers elle. J'ai frappé contre des murs invisibles,
cherchant

À m'échapper, cherchant à fuir quelque chose que je ne
comprenais pas.

Mais il n'y avait pas de fuite, seulement l'étreinte d'un monde
qui m'assiégeait,

Le souffle lourd de la nuit, le battement d'ailes me
poursuivant.

Haletant, je suis entré dans la maison en ruine. Le silence m'y
accueillit

Comme un vieux compagnon. La poussière s'élevait autour de
mes pas,

Mes mouvements brisés par la douleur, comme si le sol
même refusait

De me porter. Mais je n'avais plus de choix. Là, dans la cour, je
me suis penché,

Las, ivre de fièvre, et j'ai bu. L'eau bleue de la fontaine m'a
caressé les lèvres,

Froide, presque glacée. J'ai bu comme une bête sauvage,
insatiable,

Sans me soucier de l'instant. La soif, plus grande que la
douleur,

Me poussait à m'immerger dans l'eau, mais le froid ne
m'apporta que

La morsure d'une fièvre plus vive. Je me suis effondré sur les
marches glacées,

Le corps lourd, l'esprit brouillé par la maladie et l'épuisement.

La nuit me brûlait

De l'intérieur. Dans le silence de la ruine, seul le vent soufflait,
triste écho

De ma propre déraison. Alors, dans cette lutte solitaire, je
hurlai à Dieu,

Un cri sauvage, déchiré. La rage de mourir m'étreignait. Elle
faisait écho

À cette lumière si lointaine, cette étoile que je ne pouvais
atteindre.

La lumière que j'avais poursuivie toute ma vie, mais qui ne
m'avait jamais

Rendu mon amour. Un cri de colère, une prière désespérée,
un défi

Silencieux jeté dans l'obscurité : pourquoi n'ai-je pas droit à la
rédemption, moi aussi ?

LA PEUR, LE DÉSIR, ET LA FUITE

Ô, ce visage gris de la peur, comme une brume figée dans l'air,
quand

Je levai mes yeux hébétés, comme un malade qui cherche la
lumière sans

La voir. Le monde se dissolvait autour de moi, tout
m'échappait. Et dans

Ce voile de terreur, une image me frappa : la gorge tranchée
d'une colombe,

Rouge, exsangue, son souffle devenu silence. La beauté du
monde réduite

À la brutalité de ce geste, comme un éclat froid dans la nuit.

Je fuyais, les pieds

Trébuchant sur des escaliers inconnus, des marches que mes
pieds

Ne reconnaissaient pas, des soubresauts du passé qui me
poussaient plus loin

Dans l'inconnu. J'étais emporté, comme un être perdu dans
une ville où

Le temps s'effondre, comme un spectre hantant des lieux que
je n'avais

Jamais foulés. Et puis, elle apparut, la fille juive, sa peau d'une
pâleur

Étrange dans la pénombre, ses cheveux noirs comme l'ombre
qui

M'engloutissait. Sans réfléchir, je saisis ses cheveux, pris sa
bouche.

Un geste d'angoisse et de désir mêlés, un cri muet dans
l'obscurité.

Mais quelque chose me suivait, quelque chose d'invisible,
d'hostile. J

E pouvais sentir ses pas derrière moi, la présence de la
menace.

Et dans mes oreilles, un grincement de fer déchirait l'air, un
bruit

Métallique qui s'infiltrait dans mes pensées, chaque
crissement une
Menace de plus, une douleur plus proche. Le fer contre ma
chair,
Le bruit de la souffrance, l'appel de l'inconnu, tout cela se
fondait
Dans la même mélodie, celle d'un monde qui n'avait plus de
sens,
Celle d'une fuite sans fin.

LE PRÊTRE ET LA CHAIR CONSUMÉE

Le long des murs de l'automne, là où les feuilles tombent sans
un bruit,

Je suivais, en silence, jeune servant, le prêtre muet, l'ombre
de sa présence

S'étendant sur les pierres fissurées. Le sol était dur sous mes
pieds,

Le vent lourd, et je n'osais lever les yeux, car l'air était trop
dense

De l'histoire que nous portions, lui, l'homme sans paroles,
moi,

L'enfant du soir. Sous des arbres desséchés, où la vie semblait
ne plus

Jamais revenir, je respirais, ivre, l'écarlate de son vêtement
vénérable,

Ce rouge délavé par les années, ce sang qui semblait se
répandre autour

De nous, pourtant suspendu dans l'air comme une promesse
morte.

Chaque mouvement de sa silhouette me happait, chaque
silence de

Sa voix me dévorait. Je devenais cette ombre, cette présence
égarée

Entre les saisons, moi, le disciple sans lumière, lui, le prêtre
sans foi.

Ô, le disque flétri du soleil, qui ne daigne plus éclairer que des
ruines,

Qui glisse sur le monde comme une dernière caresse
mourante, mourant

Avec nous. Le soleil, en cette heure, est tout juste un
souvenir, un vestige

D'une vie trop pâle. Le monde s'effrite sous lui, tout se
dissout dans un rouge

De fin, de perte. L'extase du crépuscule, brûlante et vide à la
fois.

De doux martyres consumaient ma chair, brûlures légères,
tatouages

Invisibles, marquants mes os et ma peau. Un sacrifice de soi,
mais

À quoi bon sacrifier ce qui ne vit déjà plus ? L'agonie d'un
corps qui

Ne connaît plus de rédemption, les souffrances qui ne
viennent plus

Qu'avec l'oubli. Ces douleurs sont devenues un souffle, une
fumée

Montant vers un ciel d'indifférence. Dans un passage désert,
là où même

Le vent ne veut plus s'aventurer, sa forme sanglante me
parut,

Une vision traînante, un spectre hideux. Elle était là, raide
d'ordure,

La chair rendue à la terre. La putréfaction du monde dans son
visage,

Une décomposition sacrée, une fin dans un corps trop lourd
pour la mémoire.

Je la vis comme un reflet de ma propre chute, un écho des
maux

Que je portais en silence.

L'AMOUR DE LA PIERRE ET DU SILENCE

Je portais un amour plus profond à ces œuvres sublimes de la
pierre,

À cette éternité sculptée dans le marbre et le fer. Dans
chaque sculpture,

Chaque bâtisse, je voyais ce que l'homme ne peut créer sans
y laisser

Une part de son âme, une part de son effondrement. La
pierre n'est pas

Simplement une matière morte, elle est le témoignage de la
souffrance,

De l'ambition et de la solitude humaines, transformée en un
monument

Froid et immobile. Je chérissais le clocher qui, la nuit, se
dressait comme

Une silhouette monstrueuse contre le ciel bleu étoilé. Ses
ombres déchiquetées

Déchiraient la tranquillité de la nuit, grimaces d'enfer figées
dans le silence

Du ciel. Le clocher ne crie pas, il n'a pas besoin de mots ; il
hurle dans

L'obscurité par sa présence même, par sa rigidité menaçante,
et il s'assure

Que la nuit elle-même ne puisse oublier son regard. Ce n'est
pas un simple

Édifice, mais une entité, une créature d'ombres et de lumière,
faite pour

Hanter l'âme. Je portais aussi un amour profond pour la
tombe froide,

La porte d'un autre monde, la gardienne des secrets de
l'homme.

Elle veille, silencieuse, recélant les cendres et les espoirs des
vivants.

La tombe garde le cœur ardent de l'homme, ce cœur qui, une
fois enfoui,

Ne peut plus crier, mais qui continue pourtant de brûler dans
la terre.

Il brûle pour ce qu'il n'a pas su être, pour ce qu'il a perdu.

L'amour

Des pierres, des tombeaux, des clochers, n'est pas un amour
simple,

Mais un amour des fragments du monde, des témoins du
temps qui passe

Et qui emporte tout avec lui, même ce qui semblait éternel.

Douleur, la faute indicible qu'elle signale. La douleur,
l'invisible, l'intolérable,

Le cri du monde et du cœur humain. Elle est celle que l'on ne
peut nommer,

Celle que l'on porte en soi sans comprendre pourquoi, la
blessure dans

La chair, le poids de l'impossible qui pèse sur chaque souffle.

Et pourtant, nous la chérissons aussi, car elle est le seul signe
d'existence que nous possédons, la seule marque que nous
laissons dans le monde. Mais comme
Il descendait en méditant une pensée brûlante le fleuve
automnal,
Avançant sous des arbres dépouillés, lui apparut dans un
manteau de crin,
Démon flamboyant, la sœur. Au réveil les étoiles s'éteignirent
à leur tête.

LA SŒUR ET LE DÉMON FLAMBOYANT

Mais comme je descendais, perdu dans la méditation d'une
pensée

Brûlante, le fleuve automnal s'étendait devant moi, lent et
solitaire,

Comme un serpent dévorant le sol froid du monde. J'avancais
sous les arbres

Dépouillés, leur silhouette en filigrane découpant l'ombre
d'un hiver qui

N'en finissait pas. Chaque pas, chaque bruissement sous mes
pieds

Semblait annoncer un retour inexorable vers la fin, vers
l'oubli.

Et c'est alors qu'elle apparut, drapée dans son manteau de
crin,

L'ombre du démon flamboyant. Elle était là, la sœur, comme
une flamme

Qui dévore l'âme et le ciel tout entier. Elle ne m'était plus que
l'écho

D'une présence, un miroir déformé de mes propres ténèbres.

La flamme

De son être n'éclairait pas, elle consumait tout sur son
passage, et

Chaque mouvement qu'elle faisait semblait faire fondre la
lumière

Elle-même. Il y avait dans son regard un abîme que je n'avais
pas su

Voir avant, une nuit qu'elle portait en elle et que je n'avais
jamais

Comprise. Une nuit plus noire que tout ce que je n'avais
jamais ressenti.

Lorsque je me réveillai, les étoiles étaient déjà éteintes. Elles
étaient là,

Dans ce ciel muet, et pourtant elles n'étaient plus. Elles
étaient devenues

Des témoins fuyants, des ombres de lumière mortes, des
promesses

Sans retour. Tout, tout s'était effacé sous le poids de la nuit
qu'elle m'avait

Apportée. Et moi, resté seul, j'étais désormais l'ombre de mes
pensées

Brûlantes, perdu dans un monde sans lumière

LA RACE MAUDITE ET LA MAISON DE LA MORT

Ô, cette race maudite, quelle malédiction étrange pèse sur
nous !

Quand dans les chambres maculées du monde, là où le temps
laisse

Ses empreintes de poussière et de douleur, le destin de
chacun semble

S'accomplir dans un silence trop lourd, dans une lente agonie
de sens,

La mort arrive enfin. Elle n'entre pas comme une visiteuse
inattendue,

Mais comme une vieille compagne de route, aux pas
pourrissants,

Familiers. Elle s'installe comme un vieil hôte dans la maison,
les murs

Repliés sur leurs secrets, les volets fermés sur l'extérieur. La
mort,
Simple et immuable, devient le seul maître, le seul occupant
légitime.
Ô, si seulement dehors c'était le printemps, si dans l'arbre en
fleur
Un oiseau adorable chantait, son cri clair, sa liberté
suspendue dans l'air,
Comme une promesse de renouveau. Mais non, tout est gris,
tout se fane
Et se dessèche sous l'ombre de ce présent insoutenable. La
maigre verdure
Aux fenêtres des nocturnes se tord sous l'effort de vivre. Elle
lutte contre
Un vent froid, contre le poids de l'oubli. Et les cœurs en sang,
ces cœurs
Que l'on croyait endurcis par le mal, continuent de penser au
mal.

Nous le portons comme une marque, une cicatrice, un
fardeau qui ne
Se dissipe jamais. Tout ce qui reste est cette pensée
obsédante,
Une litanie sans fin qui se répète encore et encore, nous
éloignant
De l'éclat de ce printemps, de l'oiseau chantant. L'espoir
devient un mirage,
Fuyant à l'horizon, toujours hors de portée.

LES CHEMINS PRINTANIERES DU SONGEUR

Ô, dans ce demi-jour, là où les ombres et la lumière

s'entrelacent

Comme une danse d'âmes perdues, les chemins du songeur
se dessinent.

Là, il marche, pris entre l'espoir et la fuite, là où chaque pas
semble

Hésiter, pris entre les merveilles du monde et l'impossibilité
de

Les saisir. La haie en fleurs l'appelle, avec son parfum doux et
piquant,

Comme un souvenir d'enfance qu'on aimerait toucher mais
qui

Se dérobe au contact. Les jeunes pousses du paysan, timides
mais

Courageuses, rappellent le travail de la terre, l'espoir de la vie
qui

Renaît ; mais elles restent fragiles, éphémères, comme une
promesse

À peine formulée. L'oiseau qui chante, créature de Dieu,
douce et

Fragile, éveille une tendresse désespérée, un désir d'un
monde plus pur,

Plus simple. Mais ces notes qui s'élèvent, malgré leur beauté,
N'atteignent jamais le cœur du songeur. Il les entend, mais ne
peut

Y répondre, pris dans son destin, toujours trop lourd, toujours
Trop pesant. Si seulement il pouvait oublier ce fardeau ! Si
seulement

Il pouvait oublier l'épine qui déchire son âme ! Mais l'épine
est là,

Elle est en lui, et à chaque mouvement, elle se fait plus
présente, plus

Douloureuse. Le ruisseau verdit, libre, là où chemine son pied
d'argent,

Comme une caresse de la nature, un souffle d'air frais. Il
marche,
Comme porté par une grâce ancienne, mais ce pied, si léger,
si pur,
Ne peut échapper à l'inexorable : il ne trouve que de l'eau
trouble
Et glacée. Un arbre, au-dessus de lui, parle, murmure une
sagesse que
Son cœur ne comprend plus. La voix de l'arbre est l'écho de
l'invisible,
Un murmure que l'homme ne peut saisir, une vérité toujours
fuyante.
Et puis, dans sa main frêle, il prend le serpent. Ce serpent qui
est à la fois
La tentation et la souffrance, l'aveu de sa faiblesse et le
poison de son âme.
Il le serre, comme pour retenir un peu de ce qui lui échappe,
mais

Son cœur fond en larmes ardentes. Chaque larme est une
brûlure,
Chaque soupir est un effondrement. Le serpent n'est pas un
remède,
Mais une douleur supplémentaire, une blessure qui se rouvre
à chaque instant.

LA FORME BLANCHE DANS LE BUISSON

D'ÉPINES

Sublimes, oui, ces forêts silencieuses, ces ombres qui se
meuvent

Dans la nuit comme des présences oubliées. Le mutisme de la
forêt

Est un cri sans voix, un aveu d'impuissance, un espace clos où
chacun

Se cache pour fuir le jugement du monde. Les arbres, leurs
cœurs verts

Baignés d'obscurité, abritent des secrets muets, que seul le
vent,

Complice de l'obscurité, murmure sans jamais les révéler. Et
là,

Dans la nuit, les bêtes moussues s'envolent. Elles s'éteignent
dans

Le frisson de l'air glacé, portées par la promesse d'une liberté
qu'elles

Ne comprennent pas. Leurs ailes sont des ombres, se fondent
dans le noir,

Emportant avec elles le poids de ce qu'elles ont vu.

Ô, le frisson qui parcourt l'âme du voyageur ! Le frisson qui
envahit le cœur

De celui qui marche dans la forêt, traînant derrière lui sa
faute.

Chacun connaît la sienne, cette vérité qu'il porte en lui
comme une ombre,

Comme une cicatrice jamais guérie. Ces sentiers épineux sont
les chemins

De la rédemption qui n'arrive jamais, les sentiers du fardeau
lourd,

Du poids du péché qu'il faut porter seul. La lumière de l'aube
n'est jamais

Là pour lui, et la nuit, elle, se fait plus grande à chaque pas.

Il avance, mais la route reste perdue dans l'obscurité.

Et puis, il la trouve. Dans le buisson d'épines, il découvre la
forme blanche

De l'enfant. Elle saigne, fragile et pure, en quête du manteau
de son fiancé,

Cet amour perdu dans les plis du destin. Elle est là, son
innocence à l'air,

Comme un spectre, une apparition de lumière dans ce
monde dévoré

Par la noirceur. Mais lui, il ne bouge pas. Il se tient là, devant
elle,

Englouti dans sa chevelure d'acier, figé dans son silence. Il
souffre,

Mais dans son silence, cette souffrance est une mer calme,
sans vagues,

Sans éclats. Il se tait, comme si tout avait été dit et que les
mots n'avaient

Plus aucune place. La douleur ne s'exprime plus en cris, mais
en silence,

En un fardeau lourd, insoutenable, qu'il doit porter seul. Il se
tient là,

Silencieux, dans la nuit, et tout ce qui reste, c'est la
souffrance, pure et indicible.

DECHIRE, NOIRE EPINE



JEANNE

Déchire, noire épine. Ah ! des bras d'argent résonnent encore d'un orage ancien. Le sang coule de mes pieds délirants. Comme ils ont blanchi sur les chemins nocturnes ! J'entends le criaillement des rats dans la cour. Je respire l'odeur des narcisses. Un printemps rose niche dans mes sourcils douloureux. Pourquoi rejouez-vous dans mes yeux brisés les rêves putréfiés de l'enfance ?

Ailleurs ! Ailleurs ! L'écarlate ne coule-t-il pas encore de ma bouche ? Sous la lune dansent des formes blanches. La bête a franchi le seuil de la maison. Sa gueule halète.

Mort ! Mort ! Et pourtant combien douce demeure la vie. Dans l'arbre dépouillé habite ma mère. Elle me regarde avec mes propres yeux tristes. Une mèche blanche du père est tombée dans le sureau.

Petite sœur, c'est ma chevelure en flammes. N'y touche pas. Tes doigts sont froids.

L'APPARITION

Silencieux balancement de la floraison qui s'embrase.

JEANNE

Douleur. La plaie béante de ton cœur, ma sœur.

L'APPARITION

Jouissance brûlante. Tourment sans fin. Sens-tu les
souffrances noires de mon sein ?

JEANNE

De qui est ce visage qui surgit dans ton ombre ? Métal du
regard. Anges de feu. Épées brisées dans le cœur.

L'APPARITION

Douleur. Mon assassin.

L'ASSASSIN

Or rieur, sang, ô maudit !

Il fouille dans la sacoche du mort.

Rien ! Que des feuilles mortes, un morceau de pain noir, une
pierre blanche et le reflet d'une étoile éteinte. Pourquoi

m'avoir conduit jusqu'ici, voix du sommeil ? Pourquoi ce sang sur mes mains ?

Je voulais dormir. Dormir dans les racines. Dormir sous le sureau. Dormir dans l'oubli. Mais une cloche a sonné dans ma poitrine et la nuit m'a chassé de mon repos.

L'APPARITION

L'assassin ne tue jamais seul. D'autres marchent dans son ombre.

L'ASSASSIN

Qui parle ? Montrez-vous ! Je ne connais que les chemins déserts et les marécages où s'enlissent les étoiles. Je ne connais que la peur. Je ne connais que le froid.

L'APPARITION

Regarde tes mains.

L'ASSASSIN

Elles tremblent. Comme des branches sous l'orage.

L'APPARITION

Regarde plus profondément.

L'ASSASSIN

Je vois du sang. Toujours du sang.

L'APPARITION

Non ! Tu vois ton propre visage.

L'ASSASSIN

Silence ! Ne prononce pas ce nom. Je l'ai perdu dans les années. Je l'ai abandonné aux chiens. Je l'ai jeté dans les rivières obscures.

L'APPARITION

Nul n'échappe à son visage. Même sous la cendre il demeure.
Même sous le sang. Même dans le meurtre.

L'ASSASSIN

Alors pourquoi ce désert ? Pourquoi cette faim ? Pourquoi ce vide dans ma poitrine ?

L'APPARITION

Parce que tu cherches parmi les morts ce qui ne peut être trouvé que parmi les vivants.

L'ASSASSIN

Les vivants ? Je n'en connais plus aucun. Les maisons sont en ruines. Les jardins sont dévorés d'orties. Les sœurs pleurent dans les chambres obscures. Les frères chantent sous les pierres.

Où sont les vivants ?

L'APPARITION

Ils habitent encore dans le tremblement d'une feuille, dans le regard d'un enfant, dans l'eau de la source, dans la blessure que tu refuses.

L'ASSASSIN

La blessure... Toujours la blessure. Noire épine dans la chair.

Jour et nuit. Jour et nuit.

L'APPARITION

Oui. Car ce n'est pas le couteau qui a fait naître la blessure. Le couteau n'a fait que l'ouvrir davantage.

L'ASSASSIN

Qui es-tu ? Une sœur revenue des ténèbres ? Un ange tombé dans les ronces ? Une mémoire ? Un remords ?

L'APPARITION

Je suis ce qui demeure lorsque les rêves sont morts. Je suis la voix que nul ne peut étouffer. Je suis la nuit qui se souvient. Au loin, dans les arbres noirs, un merle se met à chanter.

L'assassin lève lentement la tête. Et pour la première fois, ses yeux se remplissent de larmes.

LA CAVERNE DE CRISTAL ET L'OBSCURITÉ

BLEUE

Ô, ces anges radieux ! Si purs, si lumineux, et pourtant
dispersés,

Emportés par un vent pourpre, une tempête qui dévore la
nuit. Ils brillent

Un instant, puis se dissipent, comme des étoiles mortes qui
se consomment

Dans l'indifférence du ciel. Le vent pourpre, étrange et lourd,
est celui

Du crépuscule, celui qui emporte les âmes en errance, qui fait
tomber

La lumière avant qu'elle ne disparaisse complètement dans
les ténèbres.

Les anges, fragments d'éclat, sont emportés et dispersés
comme des cendres

Par ce vent qui n'a ni commencement ni fin. Il habita la nuit.

La caverne de

Cristal était son refuge et sa prison, où il se retrouva seul, figé
dans la froideur

D'une existence qui n'avait plus de sens. Le cristal, matériau
pur,

Transparent, mais dur et froid, renvoie l'image d'un homme
emprisonné

Dans sa propre conscience, figé dans ses pensées comme
dans une cage

Transparente. Et sur son front, la lèpre argentée, défigurante,
surgit,

Trace indélébile de ses péchés, de ses erreurs passées. Cette
lèpre n'est pas

Seulement un mal physique, mais un mal intérieur, une
corruption de l'âme

Qui se manifeste au dehors, marquant son corps comme une
stigmaté

Du destin. La beauté du cristal contraste cruellement avec la
noirceur

De cette maladie, une malédiction visible et indomptable.

Il descendit, une ombre parmi les ombres, à travers le sentier
solitaire

De la lisière, où l'automne s'étendait, paisible et glacé. Les
étoiles,

Témoins distants de ses pas, brillaient faiblement, mais rien
ne les reliait

À son passage. La neige, légère et froide, tombait en silence,
recouvrant

Tout sous une couverture morte. Et la maison, lieu de son
refuge ou

De son exil, se remplissait de l'obscurité bleue, cette couleur
indéfinissable,

Celle des espaces intérieurs, des recoins où la lumière ne
pénètre jamais.

La voix dure du père, résonnant comme un écho lointain,
brisa le silence

De la nuit. C'était une voix d'autorité, une voix de terreur,
celle qui enfante

L'épouvante dans les cœurs des enfants. L'injustice et la
froideur de cette

Voix se mêlaient à l'obscurité de la nuit, créant une
atmosphère où la peur

Se fait tangible. La voix du père, comme une malédiction, se
fait entendre

Comme celle d'un spectre, un dernier cri qui résonne dans
l'âme et

Laisse une trace indélébile.

LA MALÉDICTION ET L'ENGLOUTISSEMENT

Malheur à l'apparition courbée des femmes. Elles viennent
comme

Des ombres, leurs corps déformés par la douleur et la peur,
leurs visages

Marqués de la trace de l'horreur. Les mains, roides et pleines
de

Malédiction, saisissent le monde avec une force avide, et
tout autour

De moi flétrit. Les fruits, autrefois mûrs de vie, se fanent sous
cette

Pression invisible. Les meubles, autrefois refuges, se
recroquevillent

Sous ce poids d'effroi et de désespoir. Un loup déchiqueta le
premier-né.

L'enfant innocent, symbole de la pureté perdue, devient la
proie de

La violence du monde. La bête dévore ce qui était beau, ce
qui était

Destiné à grandir dans l'amour et la lumière. L'image du loup,
en sa brutalité

Primitive, semble surgir de cet abîme de souffrance où tout
est destiné

À la destruction. Les sœurs fuient, elles aussi, emportées par
cette

Malédiction invisible. Elles se réfugient dans les jardins
sombres

Des vieillards osseux, à la recherche d'un sanctuaire qui
n'existe pas.

Je me tiens là, les yeux grands ouverts, voyant la lumière
s'éteindre

Autour de moi, envahi de ténèbres. Je chante, je crie près des
murs en ruine,

Mais ma voix est engloutie, aspirée par le vent de Dieu. Un
vent violent,

Impitoyable, qui arrache mes mots avant qu'ils ne puissent se
frayer

Un chemin vers l'air. Et je suis là, pris dans ce tourbillon
d'obscurité,

Chantant pour ceux qui ne peuvent entendre, espérant une
rédemption

Que je sais déjà impossible. La souffrance s'étend devant moi,
et l'ombre

De la mort se fait plus palpable à chaque instant.

LA VOLUPTÉ DE LA MORT

Ô la volupté de la mort. C'est elle qui m'étreint, douce et
glacée,

Son souffle lourd sur mon cou. Je l'accueille dans le creux de
mon âme

Comme un amant secret, comme une vieille complice qui
connaît

Mes faiblesses, mes failles. La mort ne porte pas de masque,
elle est là,

Nue, prête à m'embrasser dans le silence de la nuit. Je
m'incline

Devant elle, non par soumission, mais par une étrange
attirance,

Un désir inexpliqué. Dans cette danse macabre, je trouve une
forme

De réconfort, car elle seule me comprend, elle seule
m'accepte, moi,

L'enfant d'une race sombre. Ô, enfants d'une race sombre.

Nous marchons

Dans les ombres, appelés par une lignée qui ne connaît ni
lumière

Ni rédemption. La lumière du monde nous est étrangère, car
nos yeux

Sont faits pour scruter les ténèbres. Nous errons dans un
espace où

L'aube ne se lève plus, où l'obscurité est notre unique
compagne.

Nous sommes les héritiers d'une malédiction ancienne, nos
pas

Résonnant dans le vide des éons passés, et pourtant, ce
silence lourd

Nous enveloppe comme une seconde peau. Les fleurs
mauvaises

Du sang brillent argentées sur ma tempe, et je sens leur
parfum,

Métallique et pourri, me pénétrer. Elles s'épanouissent sur
ma peau

Comme une marque de mon appartenance à cette lignée de
souffrance.

La lune froide brille dans mes yeux brisés. Elle ne me guide
plus, elle

M'observe d'un regard glacé, comme une déesse distante et
indifférente.

Mon âme s'y reflète, éclatante de douleur, figée dans une
expression

Figée d'effroi. Elle ne veut plus rien de moi, mais je suis là, me
perdant

Dans sa lueur silencieuse, espérant que peut-être un jour elle
me reconnaîtra,

Moi, le fils de la nuit, le rejeton d'une lignée vouée à
l'effondrement.

Ô, les nocturnes ; ô, les maudits. Nous sommes ces êtres qui
errent dans

Les ombres, dont l'existence est une plainte sourde, un cri
sans réponse.

Les nocturnes nous appellent, et nous répondons, sans savoir
pourquoi.

Nous vivons dans la profondeur de la nuit, comme des
spectres oubliés,

N'attendant plus rien, si ce n'est cette fin qui se profile,
inéluçtable, derrière

Chaque souffle. Les maudits, nous sommes ceux qui portent
la malédiction

Du monde sur nos âmes brisées, ceux dont la rédemption est
aussi improbable

Que l'aube dans un ciel éternellement noir.

LA TORPEUR ET LA MALÉDICTION

Profonde la torpeur dans de sombres poisons, comme un
sommeil

Sans fin, un abîme sans fond. Elle m'enveloppe, m'étreint
dans sa brume

Fétide, où l'air lui-même semble avoir perdu son goût, son
parfum.

Dans cet espace obscur, les étoiles, blêmes et fragiles,
scintillent

Comme des éclats de verre dans une mer noire. Elles sont là,
mais

Lointaines, inaccessibles, comme une lueur de lumière jamais
atteinte,

Suspendue au sommet d'un monde condamné. Et toi, mère,
ton visage

Pierreux se dresse devant moi, figé, comme une statue sans
âme.

La chair s'est détachée de toi, ne reste que la froideur, la
rigueur

D'un corps qui n'a plus de place dans ce monde. Et pourtant,
ton regard,

Même figé dans la mort, semble encore peser sur moi,
comme une

Malédiction. Amère la mort, la nourriture des coupables. Elle
est là,

Prête à nous engloutir tous, sans distinction. Elle attend son
heure,

Et l'heure arrive, inévitable. Chaque respiration est un pas de
plus vers elle,

Chaque geste, un renoncement à la vie. La mort, cette
compagne

Impitoyable, n'a ni pitié ni clémence. Nous sommes les
coupables,

Et c'est elle qui vient, comme une justice implacable, pour
nous prendre.

Elle est la nourriture des coupables, mais aussi leur
châtiment.

La seule chose qui nous reste à offrir. Nous nous vautrons
dans nos

Péchés, et elle nous avale, les bras ouverts, sans même un
regard.

Dans les branches brunes du tronc, se désagrégeaient,
grimaçants,

Les visages de terre. La terre, elle aussi, réclame son dû. Les
arbres,

Témoins muets de nos souffrances, supportent les visages des
morts,

Décomposés, souffrants. Les branches, dénudées, sont
comme des bras

Qui s'élèvent vers le ciel, cherchant à saisir la dernière
étincelle de lumière,

Mais n'atteignant que le vide. Les visages de terre,
décomposés et

Grimaçants, nous rappellent notre fragilité, notre finitude.

Nous ne sommes

Que poussière, et la terre nous reprend, inexorablement.

Chaque souffle,

Chaque cri est un retour vers elle. Les visages des morts sont

les miroirs

Dans lesquels nous nous reconnaissons, et dans leur

décomposition,

Nous voyons notre propre perte.

LE SOMMEIL ET LA PURETÉ

Mais moi, je chantais doucement dans l'ombre verte, sous le
voile

Épais du sureau. La nuit m'enveloppait, tendue et sourde,
lorsque

Je me réveillais de rêves mauvais, de cauchemars où les
ombres

Dansaient, insidieuses. Ma voix était faible, brisée par la
terreur,

Mais elle s'élevait malgré tout, comme un souffle fragile qui
se

Perd dans l'immensité. Puis, comme un ange rose, doux
compagnon

De jeu, s'approchait, effleurant l'air de sa grâce. Il s'avancait,
presque

Imperceptible, une vision douce, une promesse d'une paix
que je ne

Pouvais saisir. Mais moi, je sombrais à nouveau dans le
sommeil,
Pris dans ses bras glacés, comme un gibier calme, captif de sa
propre
Inertie. Il m'emportait, me noyait dans ses brumes, et tout
autour
Se taisait, comme si le monde, lui aussi, s'endormait.
Et là, au cœur de l'obscurité, je vis le visage étoilé de la
pureté,
Mais lointain, irréel. Il m'échappait toujours, semblable à un
rêve
Que l'on ne peut saisir, une lumière qui ne brille jamais assez
fort
Pour éclairer l'âme perdue. La pureté, cette étoile froide,
scintillait là,
Au-dessus de ma tête, mais je savais qu'elle n'était pas faite
pour moi.

Elle n'était qu'une illusion, un écho d'une innocence jamais
retrouvée,
Toujours distante. Et pourtant, elle restait là, une lumière
fuyante,
Suspendue dans le ciel de ma nuit intérieure.

L'ÉTÉ ET LES RÊVES ARGENTÉS

Les tournesols, lourds de lumière, s'inclinaient, dorés, par-dessus

La clôture du jardin, comme des géants fatigués de trop de soleil.

C'était l'été, le temps où le monde se gonfle de chaleur et de Promesses, un souffle lourd dans l'air. Leurs têtes s'affaissaient

Lentement, presque résignées, vers la terre, comme si tout S'abandonnait sous le poids de la saison. Leurs pétales s'épanouissaient,

Immenses et solaires, mais le vert profond de leurs tiges, elles,

Restaient ancrées dans la poussière du passé, figées dans l'éternité

Des cycles de la nature. Ô, le zèle des abeilles, frénétiques et infatigables,

Bourdonnant autour des fleurs ouvertes, faisant danser les
rayons

Du soleil entre leurs ailes battantes. Et le feuillage vert du
noyer,

Qui se dressait comme un vieil homme sage, protecteur,
couvrant de

Son ombre paisible un monde qui s'éveillait dans le tumulte.

Les orages,

Ces éclats de fureur céleste, passaient dans un fracas sourd,
déchirant

L'air lourd, comme des blessures invisibles laissées par les
cieux, puis

S'éteignaient, emportant avec eux les râles du vent.

Le pavot, lui aussi, fleurissait argenté, semblant éclater dans
la chaleur,

Fragile et lumineux. Il portait dans sa capsule verte nos rêves
de nuit

Étoilés, ces rêves qui glissent et se brisent comme des étoiles
filantes

Dans un ciel de plus en plus opaque. Ces rêves, ils étaient
comme la fleur,

À la fois magnifiques et fuyants, éclatants mais fragiles, pour
finir engloutis

Dans les ombres du monde. Le pavot, symbolisant cette
beauté amère

Et ce désir d'évasion, portait les vestiges de nos songes d'une
nuit lointaine,

Là où l'étoile semblait encore briller d'un éclat pur.

LE SILENCE ET L'OMBRE DU PÈRE

Ô, comme la maison était silencieuse, un silence lourd,
presque palpable,
Lorsque le père s'en alla dans l'obscurité. Un silence épais,
comme une
Couverture de neige, recouvrant chaque recoin, chaque
souffle de la
Demeure. Il s'en alla, et la maison, tout à coup, se vida de sa
présence.
Ce vide semblait avaler les bruits du monde, comme un
abîme secret
Qui dévorerait toute résonance, toute parole. C'était comme
si, dans
Ce silence, les murs eux-mêmes avaient oublié le son de la
vie.
Le fruit mûrissait sur l'arbre, une pourpre profonde qui
s'épanouissait

Lentement, comme une promesse de fin, ou peut-être un
écho du temps

Qui passe, imperceptible mais inéluctable. La lumière du
soleil caressait

La peau de l'arbre, creusait ses ombres, mais n'éclairait que la
surface

Des choses. Le jardinier bougeait ses mains dures, usées,
comme un vieil

Ouvrier de la terre. Il y avait dans ses gestes une gravité
silencieuse,

Un respect pour le cycle sans fin des saisons et des vies qui
s'éteignent,

Se renouvellent dans la terre. Ô, les signes de crin, flottant
dans le soleil

Resplendissant, un dernier souffle d'été avant la nuit. Les fils
d'ombre

Dansaient avec la lumière, effleurant les choses, mais sans
vraiment

Les toucher. Comme un souvenir du monde, une présence
invisible

Qui ne pouvait que se deviner à travers la lumière et l'ombre.

Mais en silence, au soir, l'ombre du mort entra dans le cercle
des siens

En deuil, une ombre déjà fanée, déjà distante, un écho de ce
qui fut.

Elle entra sans bruit, son pas, presque solennel, résonna de
cristal,

Une cloche qui ne sonne plus mais dont les vibrations
traînent encore

Dans l'air. L'ombre se fit présence, se glissant entre les vivants,
inaltérable,

Comme un mur invisible qui séparait le monde des morts du
monde des vivants.

À travers la prairie verdoyante, devant la forêt, cette ombre se
traça

Comme une frontière, une ligne pâle entre deux mondes, un
chemin

Que seul le deuil pourrait comprendre. Son pas résonna,
éthéré, translucide,

Mais d'une clarté presque insupportable. Le vivant et le mort
s'entrechoquaient

Dans le même espace, le même temps, mais dans un silence
qui les divisait,

Les isolait. L'ombre était là, mais elle appartenait déjà à un
autre lieu, un autre temps.

LE REPAS DE LA DOULEUR

Nous nous assemblâmes autour de la table, dans un silence
épais,

Lourd comme un tombeau. Les mains de cire, glacées, se
tendirent

Pour rompre le pain, mais ce pain n'était plus que la chair
d'une

Souffrance qui suintait, vivante, de chaque morsure. Il
saignait comme

Si chaque miette emportait avec elle une portion de nos
âmes,

Comme si la douleur elle-même s'infiltrait dans la nourriture.

Le pain, mort, mourut dans nos mains. Nous étions là, tous,
figés dans

Ce repas dont le goût ne ressemblait à rien d'humain. De
simples gestes,

Mais ils étaient marqués du sceau de la fin, du souvenir de
tout ce qui

Se brise avant d'avoir vécu. Chacun d'entre nous semblait
découper

Un morceau d'une souffrance ancienne, qu'il aurait voulu
oublier,

Mais qui s'invitait sans cesse à la table du présent.

La sœur, ses yeux comme des pierres, immobiles et froids,
observait

Cette scène silencieuse. Il y avait dans son regard une
profondeur,

Une tristesse figée, comme si son esprit avait sombré dans les
abysses

De la nuit. Elle semblait là, mais absente, une silhouette pâle,
figée,

Qui n'appartenait déjà plus tout à fait à ce monde. Son regard
accrochait

Le mien comme une gravure ancienne, muette et tragique.

Et lui, le frère, au front nocturne, sa folie effleurait son visage
comme

Un voile d'ombre, lourd de pensées noires. Il était là, au
centre de tout,

Un être en lutte contre lui-même, une créature de l'abîme,
dévorée

De l'intérieur par des démons qu'il ne pouvait maîtriser. Sa
folie, lente,

Sourde, montait sur lui, tout comme la nuit engloutit le jour,
couvrant

Son être d'un manteau de désespoir. Mais au centre de ce
tourment,

Il y avait la mère. Dans ses mains tremblantes, douloureuses,
le pain devint

Pierre, figé, inerte, comme si elle essayait de nourrir des
âmes

Sans pouvoir. Ses gestes, chargés de larmes invisibles,
rendaient le pain

Encore plus dur, plus froid, comme si elle essayait de conjurer

la mort

En le façonnant, de donner la vie par ce pain qui ne

nourrissait plus que des ombres.

LES DÉCOMPOSÉS

Ô, les décomposés, ces corps où la vie s'éteint avant la fin,
Où la parole se fait silence, où les langues d'argent
n'évoquent plus
Que l'enfer qu'elles taisent. Dans la chambre glacée, les
ombres
Se lovaient comme des fantômes autour des lits où le souffle
s'éteint,
Là où la chaleur de l'existence ne parvient plus à effleurer la
peau.
Les lampes s'éteignirent, laissant place à une obscurité
profonde,
Où tout se fige, où le temps lui-même se suspend dans l'air
froid.
Le seul éclat qui persistait était celui de l'invisible, la lumière
interne
Des souffrances non dites, des mots non prononcés.

Sous leurs masques pourpres, ils se regardaient, mais le
regard était

Vide, figé, comme une répétition interminable du même cri
muet.

Leurs yeux, lourds de chagrin, cherchaient à se reconnaître
mais

S'y perdaient dans la tourmente du silence. Ils se retrouvaient
là, tous,

Dans l'écho de leurs souffrances partagées, et pourtant si
seuls,

Chacun enfermé dans sa propre douleur. Il n'y avait plus de
parole,

Pas même un souffle. Seules leurs ombres se rejoignaient
dans l'ombre

Commune. Et la nuit se déroulait comme une mer calme, une
mer

De pluie qui tombait sur la campagne silencieuse. Le bruit de
la pluie

Frappait le sol d'un rythme fatigué, lent, presque
imperceptible,
Comme le murmure d'un monde trop vieux pour lutter contre
la douleur.
La pluie, comme une caresse glacée, venait laver la terre,
mais elle
Ne pouvait apaiser les cœurs meurtris. Elle rafraîchissait la
campagne,
Mais n'effaçait rien. Rien. Dans les fourrés d'épines, le
ténébreux suivait
Les sentiers jaunis dans le blé, le chant de l'alouette et le
calme silence
Des rameaux verts, et qu'il trouve la paix. Ô, villages et
marches moussues,
Vue brûlante. Mais les pas chancellent, osseux, par-dessus
des serpents
Endormis à l'orée de la forêt, et l'oreille suit toujours le cri
furieux du vautour.

LES SENTIERS DE L'OMBRE

Dans les fourrés d'épines, je m'aventure, moi, le ténébreux,
me perdant

Sur les sentiers jaunis que le blé a oubliés. Le chant de
l'alouette m'effleure,

Léger comme un murmure ancien, tandis que le calme des
rameaux verts

M'enveloppe. Et je trouve, peut-être, la paix. Mais n'est-ce
pas une paix

Éphémère, une paix entre deux soupirs, une paix qui se cache
sous

Les ombres mouvantes de la forêt ? Ô, villages et marches
moussues, vous

Offrez vos regards brûlants, mais vos pierres sont froides sous
mes pieds.

Ma vue brûle aussi, égarée dans ce décor où les couleurs se
fondent

Dans la terre. Tout est brûlant, mais rien ne réchauffe. Les pas
chancellent,
Osseux, chaque mouvement un défi, chaque souffle une
lutte. Et mes pieds
Passent sur des serpents endormis à l'orée de la forêt, leur
peau frissonne,
Mais ils restent figés dans le silence lourd de la nuit.
L'oreille, elle, ne se trompe pas. Elle suit le cri furieux du
vautour,
Cet appel qui résonne comme un avertissement. L'écho de ce
cri se perd
Dans les ruines du ciel, comme une alarme à laquelle je ne
veux plus
Répondre, mais que j'entends malgré tout. Car, au fond de
moi, il y a
Cette soif, cette quête d'une vérité que je n'atteindrai jamais,
Tout comme l'ombre du vautour qui se perd dans le vide, sans
retour possible.

L'ULTIME CHUTE

Au soir, je trouve un désert pierreux, silence tout autour,
comme si

La terre elle-même retenait son souffle. Un cortège funèbre
entre

Dans la maison obscure du père, et je les vois, les ombres
frémisantes,

Se glisser à l'intérieur de cette demeure sans lumière. La
maison n'a plus

De portes, plus de fenêtres. Elle n'est plus qu'une carcasse,
un squelette

Où tout s'effondre dans la nuit. Un nuage pourpre
m'enveloppe, lourd

Comme un voile sanglant. Je suis figé, sans voix, muet, tandis
que

Je me jette sur mon propre sang, sur ce miroir brisé de mon
image,

Ce visage lunaire qui n'est plus que le reflet d'une mort déjà
survenue.

Et là, dans cette obscurité, je deviens pierre, figé, pétrifié
dans l'inexorable.

Je m'écroule, une chute sans fin, plongé dans un vide glacé
où les ténèbres

M'engloutissent. Puis, dans ce miroir fracturé, une apparition,
une vision :

La sœur, adolescent mourant, sa forme se dessine dans la
brume du rêve.

Elle est là, mais elle n'est plus que l'ombre de ce qu'elle fut,
un fantôme

Parmi d'autres, un écho qui se noie dans le néant. Et tout
devient silence,

Alors que la nuit engloutit la race maudite, effaçant toute
trace, tout souvenir,

Tout espoir. Le cercle est bouclé, la fin est arrivée.

BLANCHEUR DE LUNE

La lune blanchit la vallée comme une épaule offerte au froid

Elle ne console personne, elle ouvre seulement une clarté

pauvre

Sur les toits sombres, sur les arbres nus, sur la cendre des

routes

Elle ne dit pas le sens, elle tient le monde dans une retenue

Tout devient plus simple et plus grave sous son linge de

silence

Les maisons semblent prier sans mots, les pierres restent

immobiles

Je marche avec mon souffle, je n'attends plus de victoire du

jour

La blancheur descend lentement, comme une main qui n'ose

pas

Et la nuit, au lieu de dévorer, apprend à se tenir ouverte

Car la lune veille, non pour sauver, mais pour ne pas
abandonner

Elle a la pâleur d'un visage qui revient d'une longue absence
Un visage sans histoire, mais chargé d'un poids que nul ne
porte

Dans sa lumière, les yeux se ferment mieux qu'ils ne s'ouvrent
On voit moins, et pourtant on perçoit la profondeur des
choses

Le monde cesse d'être un bruit, il devient une écoute lente
Les champs respirent bas, les rivières retiennent leur colère
Une paix se forme, non celle des hommes, celle d'une nuit
tenue

La lune ne juge rien, elle éclaire même les fautes muettes
Elle fait briller les ruines comme si elles avaient encore une
âme

Et je comprends que la blancheur est une fidélité sans preuve

Sous ce blanc, la souffrance n'a plus d'éclat, elle devient
présence

Elle perd son cri, elle garde sa densité, elle se tient près du
cœur

Ce qui faisait peur devient un paysage, ce qui menaçait
devient proche

On n'a pas moins mal, mais le mal cesse d'être un exil total
La lune met un drap sur les blessures pour qu'elles respirent
encore

Elle ne guérit pas, elle rend seulement la plaie habitable
Les fenêtres noires regardent la route comme des yeux sans
sommeil

Les chiens au loin se taisent, comme s'ils respectaient
l'invisible

Je sens les morts circuler, non dans la mémoire, dans l'air
présent

Et la blancheur les accompagne comme une lampe qui
n'éblouit pas

Il y a dans cette clarté une pauvreté qui ressemble à l'amour
Rien n'est triomphal, rien n'écrase, rien ne veut convaincre
La lune ne fait pas de discours, elle s'installe dans l'entre-deux
Entre la peur et le courage, entre la chute et le redressement
Elle est le bord du gouffre quand on apprend à y marcher
sans haine

Elle est le seuil où l'on s'arrête pour écouter son propre pas
Tout paraît plus vrai parce que tout est moins exposé au
regard

Le monde n'est plus un théâtre, il redevient une chambre
profonde

Et dans cette chambre, une braise insiste, petite et obstinée
La blancheur la protège, comme une main posée sur la nuit

La lune est une sœur qui ne parle pas, mais qui comprend

tout

Elle avance devant nous, non pour guider, pour adoucir

l'obscur

Son sourire n'est pas un bonheur, c'est une tenue

mélancolique

Elle sait que rien ne finit, que rien ne se résout, que tout

demeure

Elle passe sur les champs, sur les murs, sur les visages

fatigués

Et chacun devient moins seul, sans même savoir pourquoi

La blancheur est un lien, une corde fine entre des solitudes

On pourrait la rompre d'un geste, mais on choisit de ne pas

Car quelque chose en nous veut encore habiter le monde

Et la lune répond à ce vouloir par sa lumière sans exigence

Parfois elle blanchit la neige, et la neige blanchit le silence

On ne distingue plus la route, on suit seulement une

respiration

Le ciel se baisse, la terre s'élève, tout se confond dans le
même blanc

Alors l'âme comprend qu'elle n'a jamais été séparée du
monde

Elle n'était qu'un tremblement, un souffle, une veille dans la
chair

La lune rend visible cette simplicité, et cela fait mal et bien

On renonce aux preuves, on renonce aux raisons, on renonce
aux cris

On reste là, comme un arbre qui n'attend plus la saison

Et la blancheur nous apprend à ne pas demander davantage

Elle dit doucement, être ici suffit, même dans l'inachevé

Dans les villes, la lune blanchit le béton et les rêves cassés

Elle cherche les ruelles où l'espoir s'est assis, tête basse

Elle touche les vitrines, les bancs, les mains vides, les visages
fermés

Et tout devient fragile, tout devient humain, tout devient

respirable

La nuit urbaine perd un peu de sa dureté, de sa vitesse

On entend un pas isolé, un soupir, une porte qui se referme

La blancheur ne sauve pas les foules, elle sauve un instant de regard

Un instant où l'on cesse de haïr, où l'on cesse de se défendre

La lune passe, et laisse derrière elle une douceur sans promesse

Une douceur qui ne résout rien, mais qui empêche le pire d'être total

Il y a des soirs où la lune semble plus blanche que la mort

Non par cruauté, mais par lucidité, comme une pierre claire

Elle montre les tombes, les croix, les noms effacés par les saisons

Et pourtant rien ne se ferme, rien ne se clôt, rien ne s'arrête

La blancheur dépose sur les morts une attention non religieuse

Une attention qui dit, vous êtes là, autrement, mais
réellement

Je sens une présence qui ne vient pas du souvenir, mais du
monde

Comme si le sol gardait des voix, des gestes, des respirations
La lune écoute avec moi, et cela suffit à tenir debout
Car la fidélité ne consiste pas à croire, mais à laisser place

Sous la lune, le mal perd sa façade, il devient simple
pesanteur

Les mensonges se taisent, les grandes phrases tombent dans
l'ombre

On n'a plus envie de briller, on a seulement envie de
demeurer

La blancheur coupe court à l'orgueil, et ce n'est pas une
punition

C'est une délivrance discrète, une sortie hors du théâtre
On redevient petit, non humilié, mais rendu à l'essentiel

Un cœur, une marche, une fatigue, une patience sans calcul

La lune ne demande pas d'âme héroïque, elle accepte

l'ordinaire

Elle bénit sans bénir, elle accueille sans nommer l'accueil

Et dans ce calme, le tragique devient un sol, non une chute

Je pense aux enfants qui dorment, la bouche ouverte sur la

nuît

La lune pose sur leurs rêves une poudre blanche de silence

Ils ne savent rien du monde, mais le monde déjà les traverse

La douleur viendra, la perte viendra, la peur viendra, et

l'amour aussi

La blancheur le sait, elle n'enlève rien, elle prépare seulement

la tenue

Comme une mère invisible qui ne protège pas, mais

accompagne

Alors je comprends que la lune n'est pas un symbole, mais

une présence

Une présence du monde à lui-même, quand il cesse de se
nier

Elle rappelle à la terre sa dignité de terre blessée

Et elle rappelle à l'homme qu'il peut encore choisir la
douceur

Il y a des nuits où la lune est si blanche qu'elle semble vide

Comme un cercueil ouvert, sans corps, sans conclusion, sans
réponse

Et c'est justement là que quelque chose respire le plus fort

Car le vide n'est pas toujours néant, il peut être place offerte

La blancheur creuse un espace où l'esprit peut passer sans
bruit

Non l'esprit des doctrines, mais l'esprit fragile qui hésite

Celui qui ne s'impose pas, qui ne juge pas, qui ne sauve pas

Celui qui dit, continue, même si tu ne comprends pas

La lune est ce continue, posé sur le monde comme une

cendre claire

Et j'avance, non par espoir, mais par fidélité à ce souffle

Je vois des arbres noirs, leur patience immense, leur fatigue
verticale

La lune blanchit leurs branches comme des os qui prient sans
dieu

Ils tiennent dans le vent, ils ne réclament rien, ils persistent
La blancheur les rend plus proches, plus fraternels, plus
silencieux

On dirait des veilleurs, des gardiens, des témoins d'une
douleur ancienne

Ils ont vu passer des hivers, des guerres, des amours, des
adieux

Et pourtant ils sont là, simples, sans récit, sans justification

La lune écrit sur eux une phrase que personne ne lira

Une phrase qui dit, demeure, même quand tout voudrait

conclure

Et la nuit devient une école de tenue, une école sans maître

Parfois la lune se cache, mais sa blancheur demeure en nous

Comme une trace sur la peau, comme une brûlure froide

On croit l'avoir perdue, puis un reflet revient dans une vitre

Et l'on comprend que l'invisible travaille sans se montrer

La blancheur n'est pas seulement au ciel, elle est dans la

façon de voir

Dans la manière de ne pas posséder, de ne pas réduire, de ne

pas conclure

Elle est une retenue du regard, une douceur contre la capture

On apprend à regarder le monde sans lui faire violence

On apprend à honorer ce qui tremble, ce qui manque, ce qui

chute

Et cette leçon est la seule qui rende la vie habitable

La lune blanchit parfois le visage de celle qui attend à la

fenêtre

On ne sait si elle regarde, si elle espère, si elle renonce

Mais la blancheur lui donne une dignité qui ne demande rien

Elle n'est pas héroïne, elle n'est pas victime, elle est présence

Elle tient le monde dans ses yeux, et ses yeux tiennent la nuit

La lune passe sur ses cils comme une poussière d'éternité

Alors je comprends que le tragique n'est pas spectacle, mais

veille

Une veille sans bruit, sans gloire, sans témoin, mais réelle

La blancheur est ce témoin muet qui ne quitte pas la scène

Et l'attente devient un lieu, non un effondrement

Au bord des lacs, la lune blanchit l'eau comme une pensée

immobile

Le reflet tremble, puis se rétablit, comme un cœur qui insiste

Tout semble s'arrêter, et pourtant tout continue à respirer

La blancheur donne à l'eau une profondeur qui n'explique

rien

On sent sous la surface une vie lente, obscure, résistante

Des herbes, des pierres, des courants, des secrets sans

langage

La lune ne révèle pas, elle accompagne ce secret en silence

Elle dit, tu n'as pas besoin de comprendre pour demeurer

proche

Et je pense à Orta, à Sils, à ces seuils où la vie se transmute

La blancheur du lac est la même, simplement montée plus

haut

Dans certaines nuits, la lune blanchit les ruines d'un cloître

Les arches cassées, les pierres froides, les herbes qui

reprennent

Tout ce qui fut sacré redevient matière, et cela n'est pas une

chute

C'est un retour à l'essentiel, un dépouillement sans

amertume

La blancheur rend au sacré sa pauvreté première, sa fragilité

On comprend que le divin, s'il existe, marche à hauteur de
pierre

Il ne règne pas, il demeure, il se tient dans le presque

La lune est ce presque, ce tremblement clair au bord du noir

Elle enseigne une foi sans dogme, une fidélité sans mérite

Une joie discrète, mélancolique, qui ose pourtant dire je reste

Je marche encore, et mes pas font un bruit sourd dans la
terre humide

La lune blanchit la boue, et même la boue devient digne

Elle n'est plus honte, elle est sol, elle est poids, elle est origine

La blancheur ne déteste rien, elle touche tout avec la même
patience

Elle passe sur les mains sales, sur les vêtements usés, sur la
fatigue

Et tout se tait un instant, comme si le monde reconnaissait le
monde

Je sens que la nuit est vaste, mais qu'elle n'est pas vide

Elle est pleine de présences discrètes, de vies invisibles,
d'esprits en marche

La lune est le signe que l'invisible n'est pas ailleurs, mais ici
Dans la jointure du visible et du secret, dans la faille qui
respire

La blancheur de lune a parfois le goût d'une larme ancienne
Elle tombe sur la bouche sans qu'on sache d'où vient la
tristesse

Ce n'est pas la tristesse d'un événement, mais celle de la
condition

Celle de vivre, de perdre, de recommencer, sans conclusion
possible

La lune n'enlève pas cette tristesse, elle la rend plus claire

Elle lui donne un contour doux, une place, une demeure

Alors on pleure moins, ou l'on pleure mieux, sans se juger

On comprend que la larme est une forme de fidélité au réel

Et que la joie tragique n'est pas l'absence de larmes, mais leur

tenue

La blancheur accompagne cela, comme une main qui ne
tremble pas trop

Quand la lune est haute, je pense aux bêtes qui veillent en
silence

Le renard, le loup, l'oiseau nocturne, l'insecte caché dans
l'herbe

Ils ne philosophent pas, ils respirent, ils cherchent, ils
craignent

La blancheur les enveloppe sans leur demander de
comprendre

Elle est leur ciel, leur risque, leur protection minuscule

Je sens que le tragique n'est pas humain, il traverse tout

Il est la loi du vivant, le poids du temps, la fragilité du souffle

La lune ne corrige pas cette loi, elle l'éclaire sans l'écraser

Elle fait de l'effroi un paysage, de la vigilance une beauté

Et la nuit devient un lieu où la vie ose encore se risquer

Il y a des heures où la lune blanchit même les pensées

On ne peut plus mentir intérieurement, on ne peut plus se
flatter

Les idées deviennent simples, elles perdent leur masque et
leur bruit

On voit ce qui compte, on voit ce qui ne compte pas, sans
violence

La blancheur n'est pas une morale, elle est une clarté pauvre
Elle dit, ne te prends pas pour un trône, ne te prends pas
pour un juge

Reste un cœur qui écoute, reste un pas qui cherche, reste
une main ouverte

Et si tu tombes, tombe doucement, sans te haïr, sans conclure
La lune te relèvera par son silence, non par une promesse
Elle te donnera seulement un peu d'espace pour continuer

Je reviens vers la maison, et la lune blanchit le seuil

Le seuil est un mot simple, mais il contient toute la vie

Entrer, sortir, revenir, hésiter, attendre, demeurer

La blancheur fait du seuil une frontière douce, non une
barrière

Je pense aux amitiés, aux amours, aux liens qui se défont sans
faute

Et je comprends que tout lien est un seuil, jamais une
possession

La lune enseigne cela, elle touche les mains puis se retire

Elle ne retient pas, elle accompagne, elle laisse être, elle veille

Le tragique naît de cette impossibilité de posséder sans
perdre

Mais la blancheur nous apprend à perdre sans détruire

Dans le jardin, la lune blanchit les plantes comme des
pensées humbles

Tout se tient, tout se tourne vers le ciel, tout accepte le froid

La blancheur donne aux feuilles une transparence presque

douloureuse

On voit leurs nervures, leurs faiblesses, leurs blessures

minuscules

Et pourtant elles sont là, elles continuent, elles persistent

La lune ne leur promet pas le printemps, elle leur offre la

tenue

Une tenue qui n'est pas espoir, mais fidélité à la vie

Je comprends alors que la vie est un exercice de patience

Qu'elle ne gagne jamais, mais qu'elle demeure, et cela suffit

La blancheur est le visage de cette patience, posé sur la nuit

La lune parfois se voile, et le monde redevient plus noir

Mais on a appris quelque chose, on a appris une manière

d'être

On a appris que la clarté n'est pas ce qui chasse la nuit

Mais ce qui permet de l'habiter sans la nier

La blancheur est une pédagogie, une douceur qui discipline

Elle nous détourne du triomphe, elle nous détourne du

désespoir

Elle nous place dans le milieu, dans la faille, dans l'entre-deux

Là où l'esprit peut respirer sans se croire sauveur

Là où la présence demeure sans s'imposer, sans s'éloigner

Là où l'on peut dire, je ne sais pas, et continuer quand même

Je pense à la sœur, toujours, dans cette blancheur qui ne

blesse pas

Elle est la part du monde qui sait rester tendre sans se mentir

Elle marche au bord de l'abîme, et son pas ne fait pas de bruit

La lune lui ressemble, ou bien c'est elle qui ressemble à la

lune

Une même retenue, une même douceur, une même

obstination claire

Elle ne promet rien, elle demeure, et ce demeurer devient

lumière

Je sens que cette lumière n'est pas victoire, mais compagnie

Elle ne guérit pas le tragique, elle le rend habitable de

l'intérieur

Elle dit, ne ferme pas trop vite ton cœur, laisse une place au
souffle

Et la blancheur répond, oui, une place suffit, pour que tout
continue

Ainsi la lune blanchit la nuit, non pour l'effacer, pour la tenir
Elle est la clarté pauvre où l'on apprend à vivre sans
conclusion

Elle est la braise froide qui protège le monde de son propre
bruit

Elle est l'étoffe de silence où la douleur peut respirer sans
spectacle

Elle est le seuil où la liberté se garde sans se renier tout à fait

Elle est la présence discrète qui ne demande ni foi ni gloire

Elle passe, et pourtant elle demeure en nous comme une
veille

Et tant que cette blancheur revient, même faible, même

lointaine

Nous savons que l'obscurité peut être une demeure

respirable

Car la nuit, sous la lune, apprend à rester ouverte, et nous

avec elle.

LES CRAPAUDS

Dans l'herbe lourde des soirs, les crapauds sortent sans bruit
Ils portent sur leur peau des lunes ternes, des plaques de nuit
Ils ne cherchent ni proie ni gloire, seulement l'eau qui se tait
Au bord de l'étang sans rives, ils s'arrêtent, immobiles, vastes
Le monde oublie de parler, le vent baisse la voix dans les
roseaux
Alors les étoiles descendent, non du ciel, mais du miroir des
eaux
Et les crapauds, comme de vieux pêcheurs, se mettent à
veiller
Leur patience est une prière sans mots, une fidélité sans
promesse
Ils attendent que la lumière tremble à la surface, puis s'offre
Car il existe des clartés qui ne se prennent qu'en consentant
au noir

Ils ont des yeux de cristal, polis par des siècles d'ombre et de
pluie

Dans ces yeux, les reflets s'installent comme des braises sans
chaleur

On croirait voir un ciel entier tenu dans un corps bas,
terrestre

Là où l'homme voudrait monter, eux s'enfoncent dans la boue
tranquille

Ils savent que l'infini n'est pas au-dessus, mais dans la
profondeur

Ils regardent la surface, et la surface s'ouvre comme une
blessure douce

Chaque étoile reflétée devient une chose proche, presque
touchable

Et l'étang, cette nuit couchée, se laisse pêcher sans se
défendre

Les crapauds ne capturent pas, ils recueillent, ils retiennent,

ils gardent

Comme si la lumière avait besoin d'un regard humble pour ne
pas fuir

On dit qu'ils sont laids, mais leur laideur est une vérité du
monde

Une vérité sans parfum, sans masque, sans costume de salut

Ils vivent dans ce qui colle, dans ce qui pèse, dans ce qui dure

Et pourtant ils savent la danse des reflets, la finesse des
scintillements

Leur dos porte des constellations mortes, des cendres
d'anciens étés

Leur ventre touche la terre, et la terre se souvient des morts

Ils avancent en trébuchant, comme une pensée qui ne veut
pas conclure

Et quand ils s'arrêtent, le silence devient plus vaste, plus
respirable

On comprend que la beauté ne crie pas, elle se dépose, elle

insiste

Dans l'œil du crapaud, une étoile survit, et cela suffit pour
tenir

Les pêcheurs d'étoiles ne lancent aucune ligne, ne font aucun
geste

Ils attendent que le ciel se penche et vienne boire à l'étang

Alors la lumière se brise, se multiplie, se perd, puis revient

Ils voient dans cette brisure la loi du monde, sa fragilité vraie

Une étoile intacte serait trop dure, trop droite, trop
souveraine

Mais une étoile brisée en reflets devient habitable, proche,
humaine

Le crapaud la garde dans ses yeux comme on garde une larme
lucide

Il ne sait pas ce qu'il garde, et c'est pour cela qu'il garde juste

Il demeure au ras du sol, là où le tragique est une texture

Et sa veille rappelle à la nuit qu'elle peut contenir autre chose
que la peur

Il y a des soirs où la sœur passe près de l'étang, sans parler
Sa robe prend la couleur des joncs, son visage boit la clarté
froide

Elle regarde les crapauds comme on regarde des saints sans
auréole

Ils ne la craignent pas, ils la reconnaissent, ils la laissent
approcher

Car elle aussi sait l'infini en bas, dans l'humble, dans le
presque

Elle sait que l'esprit n'a pas besoin de trône pour persister
Elle se penche, et le miroir de l'eau s'éclaire d'une douceur
tenue

Les crapauds capturent alors une étoile plus fragile, plus
proche

On dirait que la nuit consent à être bonne, un instant, sans

bruit

Et la sœur s'éloigne, laissant derrière elle une lumière qui ne
blesse pas

Parfois l'étang ressemble à une page noire où personne
n'écrit plus

On n'y voit qu'un frisson, qu'une ride, qu'une fatigue de l'eau
Mais les crapauds savent attendre le moment où le ciel se
fissure

Une étoile tombe dans le miroir comme une cendre qui
s'allume

Elle ne tombe pas vraiment, elle se donne, elle se laisse
prendre

Alors l'œil de cristal se ferme à demi, comme pour mieux
retenir

Et la capture est accomplie sans violence, sans victoire, sans
bruit

Le monde n'a rien perdu, pourtant une clarté demeure

quelque part

Elle ne sera pas montrée, elle ne sera pas offerte en spectacle

Elle sera gardée dans un regard bas, fidèle, qui ne réclame

rien

Les crapauds se tiennent au bord de nos ruines comme de

vieux juges muets

Ils savent ce que nous avons fait du jour, de nos villes, de nos

promesses

Ils ont vu l'homme courir, bâtir, détruire, puis se taire

d'épuisement

Eux n'ont rien bâti, mais ils ont gardé la nuit ouverte dans

l'eau

Leur sagesse est une lenteur, une résistance contre l'urgence

du monde

Ils enseignent sans parler, par leur simple manière de

demeurer

Leur corps est une pierre vivante, leur souffle un secret du

marais

Et lorsque les étoiles tremblent dans leurs yeux, nous

comprenons soudain

Que l'infini n'est pas une récompense, mais une attention à la
profondeur

Que le salut, s'il existe, ressemble à une veille sans gloire au
ras du sol

Dans la boue, ils portent la mémoire des pluies, des feuilles,
des saisons

Chaque tache sur leur peau est une écriture que personne ne
lit

Ils avancent comme des mots lourds, refusant l'éloquence du
jour

Leur langue frappe parfois l'air, et l'air devient bref, traversé

Mais ce n'est pas la chasse qui les définit, c'est la patience du
regard

Ils regardent plus qu'ils ne prennent, ils attendent plus qu'ils
n'attaquent

Leur vrai repas est la lumière fragile qui se laisse refléter

Une étoile dans l'œil, cela nourrit une nuit entière

d'obstination

Et même si le monde se ferme, même si les hommes

concluent trop vite

Le crapaud reste, et son regard garde une marge de

respiration pour l'esprit

Il y a une honte ancienne attachée à leur nom, comme une

malédiction

On les chasse, on les écrase, on les méprise, on les tient pour

impurs

Mais l'impureté est souvent le nom que le jour donne à ce

qu'il ne comprend

Eux appartiennent à la pénombre, aux seuils, aux eaux

retenues

Ils vivent là où le monde hésite, là où la forme n'est pas

triomphante

Et c'est pour cela qu'ils savent les étoiles, ces choses qui ne
s'imposent pas

Une étoile reflétée n'est pas un pouvoir, c'est une fragilité
offerte

Le crapaud l'accueille, et son accueil est plus grand que
toutes nos idées

Car accueillir sans posséder, voilà la seule grandeur qui
n'humilie pas

Et l'étang, sous ses yeux, devient une cathédrale pauvre où la
nuit apprend à respirer

Les pêcheurs d'étoiles travaillent quand nous dormons, quand
nous oublions

Ils gardent le lien entre le ciel et la boue, entre l'éclat et
l'ombre

Ils rappellent que tout ce qui brille doit passer par une
profondeur

Sans cela la lumière devient dure, elle écrase, elle ment, elle

consume

Le crapaud sait la douceur du reflet, la clarté qui n'a pas de
trône

Il sait que l'invisible n'est pas absent, seulement trop proche
pour être vu

Alors il prête ses yeux à l'invisible, il lui donne une demeure
Dans ses pupilles, les constellations deviennent humbles,
presque fraternelles

Et nous, qui voulions des preuves, nous découvrons une autre
fidélité

Une fidélité à ce qui tremble, à ce qui vacille, à ce qui insiste
sans bruit

Quand la lune est pleine, l'étang devient un miroir plus vaste
que le ciel

Les étoiles semblent descendre comme des graines d'argent
dans l'eau noire

Les crapauds s'alignent, immobiles, comme une assemblée

silencieuse

On dirait qu'ils attendent une parole, mais la parole ne vient
jamais

Alors leur patience devient la seule parole, leur veille devient
la seule réponse

Ils sont là pour que la nuit ne soit pas seulement effroi et
solitude

Ils sont là pour que le monde garde un lieu où l'esprit peut
passer

Leur regard capture des éclats, mais ces éclats ne font pas de
jour

Ils font une pénombre fidèle, une clarté qui n'insulte pas le
noir

Et cette pénombre est peut-être la vraie demeure de ceux qui
vivent sans conclusion

On pourrait croire que leur capture est une ruse, une
appropriation

Mais ils ne possèdent rien, ils ne gardent que ce qui se donne
L'étoile dans l'œil n'appartient pas au crapaud, elle traverse
seulement

Elle laisse une trace, une braise froide, puis elle se retire
Le crapaud accepte ce retrait, il ne retient pas par force
Il sait que tout ce qui dure trop devient mensonge ou
tyrannie

Sa fidélité n'est pas capture, elle est consentement au
passage

Il reste là même quand le reflet s'éteint, même quand l'eau
redevient noire

Car le sens n'est pas dans l'éclat, il est dans la tenue de
l'absence

Et la nuit, en lui, apprend à ne pas se refermer sur elle-même

Les crapauds connaissent la mort comme une voisine, non
comme une fin

Ils vivent près des os, des feuilles pourries, des insectes

renversés

Ils savent que tout retourne à la boue, et que la boue n'est
pas néant

La boue est une matrice, une mémoire, une promesse sans
promesse

Quand une étoile se reflète, elle accepte ce voisinage du bas
Elle n'est plus une reine lointaine, elle devient une chose
partageable

Les crapauds nous montrent que la mort n'a pas le dernier
mot

Car la lumière peut descendre, s'humilier, et pourtant
demeurer lumière

Et si la mort est une rive, elle n'est pas une fermeture, mais
un passage

Dans l'œil de cristal, l'étoile apprend à être fragile, et cela la
sauve de la gloire

Il y a des nuits où le vent charrie des odeurs de fumée et de

fer

Des villes brûlées au loin, des routes coupées, des cris rentrés
dans la gorge

Les crapauds ne comprennent pas nos guerres, mais ils en
portent l'ombre

Leurs yeux capturent des étoiles tremblantes comme des
prières sans dieu

Ils gardent quelque chose de pur au milieu du monde
contaminé

Non une pureté morale, mais une pureté de présence, de
simple attention

Ils restent au bord de l'étang comme au bord d'une blessure
collective

Et leur veille dit au monde, ne te ferme pas, laisse une place
au souffle

Même dans les ruines, même dans les cendres, il existe des
reflets

Même dans la peur, une étoile peut encore se poser dans un
regard humble

La sœur revient parfois, et sa main touche un roseau, une
pierre, une eau

Elle ne parle pas, mais son silence donne à la nuit une
douceur plus vaste

Les crapauds la sentent, et leur immobilité devient plus
profonde

On dirait qu'ils prient pour elle, ou qu'ils prient avec elle sans
le savoir

Une étoile se reflète alors avec une tendresse plus retenue
Comme si le ciel avait appris l'humilité au contact de cette
présence

Le monde ne change pas, la souffrance demeure, la fatigue
demeure

Mais quelque chose se tient mieux, comme une respiration
retrouvée

La capture n'est plus seulement reflet, elle devient un
compagnonnage

L'étoile, le crapaud, la sœur, et nous, dans la même nuit
habitée

Les pêcheurs d'étoiles ignorent nos doctrines, nos livres, nos
tribunaux

Ils ne savent pas les grands mots, mais ils savent la fidélité du
seuil

Ils savent rester là où l'eau commence, là où la terre renonce
à être sèche

Ils vivent dans l'entre-deux, et l'entre-deux est leur royaume
discret

Leur royaume n'a pas de couronne, seulement des reflets et
des frissons

Ils n'ont pas de cathédrale, seulement un étang, un ciel, une
nuit

Et pourtant ils tiennent plus de sacré que nos temples

bruyants

Car le sacré n'est pas une hauteur, il est une attention qui
n'écrase pas

Le crapaud, par son regard, rend le monde plus humble et
plus vaste

Il rappelle que la grandeur véritable se tient au ras du sol,
dans le silence

Lorsque l'aube approche, les étoiles se retirent comme des
pensées fatiguées

Le ciel pâlit, l'étang perd ses éclats, la surface redevient
simple eau

Les crapauds ne semblent pas déçus, ils acceptent la
disparition

Ils ont vécu la nuit, ils l'ont tenue ouverte, et cela suffit

Le jour peut venir, il effacera les reflets, il posera sa dure
clarté

Mais quelque chose demeure, dans l'œil qui a vu, dans la

peau qui a veillé

Une trace de blanc, une cendre claire, un souvenir sans
mémoire

Le crapaud se retire dans l'herbe, comme une pensée qui
retourne au silence

Il ne laisse pas de récit, mais il laisse une possibilité d'être
autrement

Et cette possibilité est la seule richesse qui ne se compte pas

On pourrait les entendre, parfois, souffler dans l'ombre
comme de petites cloches

Un son bas, presque ridicule, pourtant chargé d'une gravité
ancienne

Ce n'est pas un chant de victoire, c'est une insistance du
vivant

Ils disent, sans le dire, nous sommes là, nous continuons,
malgré tout

Et ce malgré tout ressemble à la joie tragique, sobre, sans
éclat

Car ils ne gagnent rien, ils persistent, et leur persistance est
miracle

Une étoile dans l'œil, puis l'œil qui reste quand l'étoile s'en va
La nuit qui demeure quand la lumière se retire, la veille sans
témoin

Les crapauds sont les gardiens de ce reste, de cette braise
froide

Ils protègent l'inachevé du monde contre la tentation de
conclure

Dans leurs pupilles, les étoiles ne brillent pas comme au ciel
Elles tremblent, elles s'effilochent, elles se fragmentent en
poussière d'argent

Et c'est ainsi qu'elles deviennent proches, presque
fraternelles

Le reflet n'est pas la copie, il est la transformation du lointain

en intime

Le crapaud fait cela sans le vouloir, par la simple loi de son
regard

Il transforme l'infini en présence, sans en faire un trophée

Il montre que le monde est un tissu de reflets, de passages,
de failles

Et que la vérité n'est pas ce qui s'impose, mais ce qui consent
à trembler

Dans l'œil de cristal, une étoile avoue sa fragilité, et c'est sa
grandeur

Car seule la fragilité permet d'habiter le réel sans le détruire

Je pense aux hommes qui lèvent la tête et ne voient plus rien
que des lampes

Le ciel leur est devenu étranger, et la nuit un simple décor de
fatigue

Les crapauds, eux, voient le ciel dans l'eau, et c'est plus juste
peut-être

Ils ne cherchent pas l'au-delà, ils accueillent l'ici profond, l'ici
obscur

Ils pêchent des étoiles sans les nommer, sans les comprendre,
sans les posséder

Ils les gardent un instant, puis ils les laissent repartir en
silence

Cela ressemble à l'amour vrai, celui qui n'enferme pas, celui
qui veille

Cela ressemble à la foi sans foi, la fidélité sans dogme, la
présence sans gloire

Le crapaud devient un maître involontaire, un saint de boue
et de patience

Et je me tais, car il n'y a rien à ajouter quand le monde
enseigne ainsi

La nuit s'épaissit parfois, et l'étang devient un puits sans fond
visible

Plus aucune étoile ne se reflète, tout se ferme, tout se tait

Les crapauds restent pourtant, et c'est là leur plus grande
leçon

Ils n'attendent pas seulement l'éclat, ils attendent la
possibilité de l'éclat

Ils ne dépendent pas du signe, ils demeurent dans l'absence
du signe

Leur fidélité ne se mesure pas au nombre de reflets capturés
Elle se mesure à la tenue de leur corps, à la patience de leur
souffle

À cette manière de dire oui au noir sans l'adorer, sans s'y
perdre

Alors la nuit devient moins ennemie, elle devient une
profondeur possible

Et même sans étoiles, l'œil de cristal garde une place ouverte,
et cela suffit

Les pêcheurs d'étoiles me rappellent que l'esprit aime les
lieux bas

Les lieux où l'on trébuche, où l'on se salit, où l'on renonce à
briller

Car l'esprit, s'il existe, n'est pas une couronne, mais une
braise

Une braise qui préfère la boue à la gloire, la faille à la
perfection

Les crapauds vivent dans la faille, au bord de l'eau, au bord du
monde

Ils sont les gardiens de cette jointure où le visible touche
l'invisible

Une étoile reflétée n'est pas une preuve, c'est une rencontre
fragile

Et cette rencontre suffit à transfigurer un instant sans le
sauver

Je comprends alors que le tragique n'est pas une
condamnation, mais un lieu

Un lieu où l'on apprend à demeurer sans promesse, en
gardant pourtant la douceur

Quand je rentre chez moi, je porte encore dans les yeux leur
immobilité

Je porte cette patience lourde qui n'a besoin d'aucun récit

Je sens que mon propre regard pourrait devenir un étang, s'il
acceptait la nuit

S'il cessait de vouloir convaincre, de vouloir conclure, de
vouloir dominer

Les crapauds m'apprennent une humilité du voir, une retenue
intérieure

Ils m'apprennent à attendre le reflet au lieu de courir après
l'étoile

Ils m'apprennent que l'infini se donne dans le proche, si l'on
ne brusque pas

Et que la beauté est parfois une laideur fidèle, une boue
lumineuse

Je comprends que le monde a ses saints cachés, ses maîtres
obscur

Et que leur leçon n'est pas de briller, mais de tenir, au ras du
sol, la nuit ouverte

Il existe une joie secrète dans leur veille, une joie sans sourire
Une joie tragique, lucide, qui ne nie pas la boue, mais l'habite
Ils ne célèbrent pas le mal, ils ne le combattent pas non plus
Ils se tiennent simplement là, comme si se tenir était déjà
résistance

Et cette résistance est plus forte que nos colères, plus durable
que nos cris

Car elle ne dépend pas de la victoire, elle dépend de la
persévérance

Une étoile dans l'œil, puis l'œil qui continue quand l'étoile
s'en va

Voilà toute la leçon, et elle est immense, et elle est humble
Les crapauds pêchent des reflets comme on recueille des
survivances

Et le monde, grâce à eux, reste un peu plus habitable, un peu
moins fermé

Ainsi les crapauds, pêcheurs d'étoiles, gardent la nuit dans
leurs yeux de cristal

Ils capturent sans prendre, ils retiennent sans posséder, ils
veillent sans parler

Leur royaume est un étang, leur ciel un reflet, leur prière une
patience

Ils enseignent la profondeur, ils enseignent l'humilité, ils
enseignent le seuil

Ils montrent que l'invisible n'est pas ailleurs, mais dans l'eau,
dans la boue, dans l'ombre

Ils montrent que la lumière, pour être vraie, doit consentir à
trembler

Et que l'esprit, pour demeurer, doit accepter une demeure
pauvre, basse, fragile

Tant qu'un crapaud garde une étoile dans son regard, même

un instant

La nuit n'est pas totale, le monde n'est pas conclu, la douceur
n'est pas morte

Et nous pouvons, nous aussi, apprendre à pêcher du sens
dans le noir, sans le brise

RÉVÉLATION ET DÉCLIN



« Étranges sont les sentiers nocturnes de l'homme. Comme j'allais dans la nuit le long de chambres de pierre, et qu'en chacune brûlait une petite lampe silencieuse, un chandelier de cuivre, et comme, transi de froid, je m'abattais sur ma couche, se tenait de nouveau à mon chevet l'ombre noire de l'étrangère, et silencieusement je cachais mon visage dans mes lentes mains. Au rebord de la fenêtre aussi avait fleuri la jacinthe bleue, et sur les lèvres pourpres de celui qui respirait montait l'antique prière ; des larmes cristallines tombaient des paupières, pleurées pour l'amertume du monde. À cette heure, dans la mort de mon père, j'étais le fils blanc. »

(Trakl, « Révélation et déclin », traduction personnelle)

*Sous les fenêtres de pierre s'attarde un souffle d'automne,
Une étoile descend dans l'eau noire du souvenir,
Les mains du dormeur cherchent encore un visage perdu,
Le vent traverse les chambres où brûlaient les lampes,
Et déjà la nuit rassemble ses troupes silencieux,
Dans le jardin désert où veille l'ombre des mères.*

« Dans des frissons bleus venait de la colline le vent nocturne,
la sombre plainte de la mère revenait en s'éteignant ; et je vis
l'enfer noir dans mon cœur ; minute de silence étincelant.
Doucement sortit du mur calcaire un visage indicible, un jeune
homme mourant, la beauté d'une race qui revient au foyer. La
blancheur lunaire enveloppait de la fraîcheur de la pierre la
tempe éveillée ; les pas des ombres s'éteignaient sur des
marches en ruine ; une ronde rose dans le jardinet. »

(Trakl, ibidem)

Loin derrière les collines s'effacent les voix anciennes,

Le sang du soir ruisselle aux racines du sureau,

Un enfant regarde mourir les chemins dans la brume,

Tandis qu'un oiseau sombre traverse le ciel d'étain,

Et le cœur écoute au fond des herbes immobiles

Le pas presque oublié des générations perdues.

« Silencieux, j'étais assis dans une taverne abandonnée sous
des poutres enfumées, seul devant le vin ; un cadavre
rayonnant penché sur quelque chose de sombre, et un agneau

mort gisait à mes pieds. De la pourriture bleue surgit la pâle figure de la sœur et sa bouche sanglante parla ainsi : « Déchire, noire épine ». Ah ! les bras d'argent résonnent encore pour moi de sauvages orages. Que coule le sang des pieds lunaires, fleurissant sur les sentiers nocturnes, tandis qu'au-dessus passe en criant le rat.

Vous étoiles, embrasez-vous dans mes sourcils voûtés ; et doucement le cœur tinte dans la nuit. Une ombre rouge fit irruption dans la maison, une épée flamboyante à la main, puis s'enfuit le front neigeux. Ô mort amère. »

(Trakl, ibidem)

*Loin derrière les collines s'effacent les voix anciennes,
Le sang du soir ruisselle aux racines du sureau,
Un enfant regarde mourir les chemins dans la brume,
Tandis qu'un oiseau sombre traverse le ciel d'étain,
Et le cœur écoute au fond des herbes immobiles
Le pas presque oublié des générations perdues.*

« Et une voix obscure parla du fond de moi : J'ai brisé la nuque
de mon cheval noir dans la forêt nocturne, lorsque la folie jaillit
de ses yeux pourpres ; les ombres des ormes tombèrent sur
moi, le rire bleu de la source et la fraîcheur noire de la nuit,
tandis que, chasseur sauvage, je lançais la poursuite d'un gibier
neigeux ; dans un enfer de pierre mon visage s'éteignit.

Et une goutte de sang scintillante tomba dans le vin du solitaire
; et lorsque j'en bus, il eut un goût plus amer que le pavot ; un
nuage noirâtre enveloppa ma tête, les larmes cristallines
d'anges damnés ; et doucement le sang s'écoula de la blessure
argentée de la sœur, tandis qu'une pluie de feu tombait sur
moi. »

(Trakl, ibidem)

*Dans les ormes déjà montent des murmures de folie,
La source bleue emporte des visages vers la nuit,
Le chasseur poursuit au loin une blancheur impossible,
Ses pas résonnent seuls dans les vallons de pierre,*

Et l'écho de son cri demeure parmi les fougères

Comme une ancienne faute errant sans sépulture.

« Au bord de la forêt je veux voir passer un être silencieux, à qui le soleil chevelu s'est affaissé des mains muettes ; un étranger sur la colline du soir, qui soulève en pleurant ses paupières au-dessus de la ville de pierre ; un gibier immobile dans la paix du vieux bureau. Ô combien sans repos écoute cette tête crépusculaire ! »

(Trakl, *ibidem*)

Le nuage bleu chemine au-dessus des terres closes,

Le chevreuil s'arrête un instant dans la mousse froide,

Les maisons ont fermé leurs portes à la lumière,

Mais le torrent poursuit sa plainte entre les rochers,

Et quelqu'un lève les yeux vers les étoiles graves

Comme on cherche un chemin dans le rêve des morts.

« Ou bien les pas hésitants du nuage bleu suivent-ils la colline, ainsi que les graves constellations.

À ses côtés chemine silencieusement la verte moisson ; sur les sentiers moussus de la forêt l'accompagne le chevreuil farouche. Les huttes des villageois se sont refermées en silence, et dans l'immobilité noire du vent s'élève avec effroi la plainte bleue du torrent sauvage. Mais lorsque je descendis le sentier rocheux, la folie me saisit et je criai dans la nuit. Et lorsque, penché sur les eaux silencieuses, je me contemplai de mes doigts d'argent, je vis que mon visage m'avait quitté. Et la voix blanche me parla : « Tue-toi ! »

(Trakl, ibidem)

*Sous l'immense voûte où tournent les constellations,
Un enfant se relève des profondeurs de la mémoire,
Ses yeux portent encore l'éclat des eaux premières,
Et les arbres recueillent les larmes du voyageur,
Tandis qu'au loin s'éteint le cri solitaire de l'oiseau
Dans la paix bleue qui descend sur les pâturages.*

« En soupirant, l'ombre d'un enfant se leva en moi et me regarda de ses yeux cristallins et rayonnants ; alors je

m'effondrai en pleurant sous les arbres, sous la puissante voûte des étoiles. Errance sans paix à travers les rochers sauvages, loin des demeures du soir, loin des troupeaux qui rentrent. Au loin pâit le soleil déclinant sur une prairie de cristal et son chant sauvage ébranle le monde, le cri solitaire de l'oiseau s'éteignant dans le repos bleu. »

(Trakl, ibidem)

*Nul ne connaît le nom de celle qui vient la nuit,
Ses mains ouvrent en silence les portes de l'absence,
La mélancolie étend son manteau sur les collines,
Et l'orage du printemps traverse les chambres vides,
Cependant qu'une voix très douce demeure dans le vent
Comme une promesse cachée sous les épines.*

« Mais doucement tu viens dans la nuit, lorsque je veille sur la colline, ou lorsque je délire dans l'orage du printemps ; et toujours plus noire la mélancolie enveloppe la tête séparée ; d'effrayants éclairs épouvantent l'âme nocturne ; tes mains déchirent ma poitrine sans souffle.

Lorsque j'entrai dans le jardin crépusculaire, et que la noire figure du Mal s'était éloignée de moi, le silence d'hyacinthe de la nuit m'enveloppa. Et sur une barque courbe je traversai l'étang immobile, et une douce paix toucha mon front pétrifié. Sans parole, j'étais couché sous les vieux saules ; le ciel bleu était très haut au-dessus de moi et plein d'étoiles ; et tandis que je mourais dans la contemplation, la peur et la plus profonde douleur moururent en moi. »

(Trakl, ibidem)

*L'étang garde au fond de ses eaux le reflet des étoiles,
Les saules inclinent leurs branches sur le sommeil du monde,
Et la peur abandonne enfin son royaume de cendre,
Lorsque paraît dans l'ombre une figure lumineuse,
Portée par des ailes de lune vers les hauteurs vertes,
Où la sœur retrouve son visage de cristal.*

« Alors l'ombre bleue de l'enfant s'éleva, rayonnante dans les ténèbres, chant doux ; elle s'éleva sur des ailes lunaires au-dessus des cimes verdoyantes ; et parmi les falaises de cristal

apparut le visage blanc de la sœur. Avec des semelles d'argent
je descendis les marches épineuses et j'entrai dans la chambre
blanchie à la chaux. Une lampe y brûlait silencieusement. Et,
dans des linges pourpres, je cachai sans un mot ma tête. Alors
la terre rejeta un cadavre d'enfant, une forme lunaire qui sortit
lentement de mon ombre ; avec des bras brisés elle s'abîma
dans des chutes de pierre, comme une neige floconneuse. »

(Trakl, ibidem)

Les marches d'épines descendent vers la chambre blanche,

Une lampe éclaire encore les linges de pourpre,

La terre ouvre lentement ses profondeurs secrètes,

Et l'enfant de la nuit remonte parmi les vivants,

Pareil à la neige tombant sur les pierres obscures,

Dans le silence où commencent les derniers songes.

RIVIÈRE DE SANG

La rivière de sang ne surgit pas d'un meurtre unique
Elle naît lentement du monde qui se blesse en silence
Elle traverse les villes comme une mémoire sans repos
Elle coule sous les ponts où l'on feint de ne rien voir
Elle emporte des noms, des visages, des heures sans défense
Elle n'a pas de source claire, seulement des plaies dispersées
Et l'eau ordinaire, en la portant, devient plus grave, plus
lourde
On écoute son passage comme on écoute une honte
ancienne
Le soir, sa rumeur s'épaissit dans les herbes et les ruines
Et le ciel reste muet, non par cruauté, par fatigue

Elle suit les chemins bas, les fossés, les terrains délaissés
Elle évite les places où la lumière se croit souveraine
Elle préfère l'ombre des saules, la boue, les maisons fermées

Elle sait les arrière-cours, les caves, les cris qui rentrent

Ce sang n'est pas seulement rouge, il est sombre comme la
pensée

Il porte des poussières de charbon, des cendres, des métaux
tristes

Il a l'odeur des hivers longs, des guerres anciennes, des faim

Et pourtant il continue, comme si continuer était sa loi

Il ne cherche pas la mer, il cherche une demeure plus
profonde

Là où la douleur cesse d'être spectacle et devient sol

Je marche le long de ses rives, et mes pas n'ont plus de
certitude

Tout ce que je croyais solide s'effrite au bord de cette eau

Le monde se dénude, et sa nudité ressemble à une
confession

Les arbres se penchent comme s'ils voulaient boire la vérité

Mais la vérité brûle, même froide, même lente, même

opaque

Elle ne juge pas, elle révèle la fragilité de nos gestes

Je vois des mains trembler au-dessus du courant sans oser
toucher

Car toucher ce sang, c'est reconnaître qu'on y appartient
aussi

Et l'on comprend que la rivière n'est pas dehors, mais dedans
Dans la circulation secrète de nos consentements muets

La rivière de sang passe devant l'école, devant le marché,
devant l'église

Elle ne s'arrête pas, elle n'accuse pas, elle ne réclame rien
Elle dit seulement, voici ce que vous laissez couler chaque
jour

Des humiliations sans témoin, des violences sans cris, des
exclusions

Elle recueille l'invisible, ce qui n'a pas trouvé de mots

Elle porte la fatigue des mères, la peur des enfants, la honte

des pères

Elle traverse les lits, les couloirs, les chambres où l'on s'éteint

Et nul ne la voit, car on apprend tôt à détourner le regard

Mais la nuit, quand tout se tait, elle remonte comme une

marée

Et l'âme entend sa rumeur, plus proche que son propre

souffle

Parfois une lune blanche se reflète sur cette eau sombre

Alors le sang semble plus lent, presque paisible, presque

immobile

Ce n'est pas une paix, c'est une retenue qui empêche le pire

La lune ne purifie rien, elle tient seulement une clarté pauvre

Elle fait apparaître des reflets d'étoiles, brisés, tremblants

Comme si le ciel acceptait de descendre sans se glorifier

La rivière garde ces éclats un instant, puis les laisse partir

Car tout ce qui brille ici doit consentir à l'humilité du courant

Je comprends que la beauté n'est pas l'opposé du sang

Elle est la manière fragile dont le monde refuse de se
conclure

La sœur marche parfois au bord de cette rivière sans
s’effrayer

Elle n’est pas dupe, elle n’est pas forte, elle est simplement
fidèle

Elle sait que le sang est la langue muette du tragique du
monde

Elle ne le maudit pas, elle ne l’adore pas, elle l’accompagne
Sa présence n’efface rien, mais elle rend l’eau moins
étrangère

Elle pose la main sur un roseau, sur une pierre, sur un seuil
Et ce geste suffit à faire naître une douceur dans l’horreur
diffuse

Comme si l’amour pouvait tenir sans vaincre, rester sans
sauver

La sœur regarde le courant, et son regard ne se ferme pas

Elle enseigne à la nuit une patience qui ne désespère pas

La rivière traverse des champs où des corbeaux se

rassemblent

Ils ne rient pas, ils comptent, ils veillent, ils attendent leur

part

Le vent apporte des odeurs de fer, de fumée, de pluie froide

On dirait que la terre elle-même saigne par ses fissures

profondes

Les pierres au bord du courant brillent comme des os lavés

La lumière s'y accroche, puis se retire, comme une pensée

trop lourde

Je sens la présence des morts, non dans un passé, dans l'air

présent

Ils ne demandent pas réparation, ils demandent seulement

une place

Une place dans notre regard, dans notre fidélité à leur réalité

Car oublier, c'est leur faire une seconde mort, plus injuste

Il y a des ponts où les passants accélèrent sans savoir

pourquoi

Ils sentent confusément la rumeur du sang sous leurs pas

pressés

Ils parlent de météo, de travail, de prix, de jours ordinaires

Mais leurs mots se fendent, et une inquiétude passe dans

leurs yeux

La rivière est là, sous la pierre, sous l'habitude, sous la routine

Elle rappelle que le monde tient sur une violence tenue en

bas

Que nos vies reposent sur des effacements, sur des absences

Et que toute lumière trop sûre est bâtie sur des ombres

oubliées

Le sang coule, et personne ne l'a voulu, et pourtant il coule

Et le tragique n'est pas l'événement, il est la condition

Je m'assieds sur une marche, au bord de l'eau, et je me tais
Je n'ai pas de doctrine, pas de réponse, pas de promesse
Je laisse le courant passer, comme on laisse passer une vérité
Il emporte mes certitudes, mes indignations, mes faux
courage
Il ne reste qu'une écoute, nue, sans mérite, sans spectacle
La rivière de sang ne veut pas qu'on la commente, elle veut
qu'on la sente
Non pour s'y complaire, mais pour cesser de vivre dans le
déli
Car le déli est une seconde violence, plus froide, plus durable
Je comprends que regarder est déjà une forme de
responsabilité
Et que l'attention est peut-être la seule justice possible

La rivière de sang parle aussi des bêtes, de leur douleur sans
langage

Des forêts abattues, des eaux souillées, des champs qui
s'empoisonnent

Elle porte la plainte de la terre, sa fatigue, son souffle blessé
Elle traverse les usines, les décharges, les routes qui rongent
les sols

Le monde entier saigne, non en rouge visible, en silence
continu

Et nous continuons, comme si continuer justifiait tout
Mais la rivière dit non, sans crier, par sa simple persistance
Elle dit que rien n'est gratuit, que tout se paie dans l'ombre
Et que le sang n'est pas seulement humain, il est cosmique
Il est la trace de l'Esprit qui se blesse en cherchant une
demeure

Parfois la rivière devient plus large, comme si l'époque
s'ouvrait

On dirait qu'elle a reçu un afflux, une violence nouvelle, un
choc

Des journaux passent, des images, des cris, des pierres de
colère

Tout se mélange, et l'eau semble plus noire, plus opaque, plus
lourde

Pourtant elle continue, et cette continuité est la seule tenue
Ce qui s'arrêterait serait pire, ce serait la stagnation du
désespoir

Le courant, même sanglant, garde une possibilité de passage
Il empêche la nuit de se refermer totalement sur le monde
Il transforme la chute en mouvement, l'effroi en profondeur
Et cette transformation est une loi plus vieille que nos guerres

Je pense aux hôpitaux, aux couloirs, aux chambres de fin de
souffle

La rivière passe là aussi, invisible, dans les draps, dans les
regards

Elle porte la peur des malades, la patience des soignants
épuisés

Elle porte les mains qui serrent, les mains qui lâchent, les
mains qui restent

La mort n'est pas un jugement, elle est un passage à travers le
sang

Un passage où l'esprit se désincarne sans cesser de demeurer
La rivière de sang n'aboutit pas à une punition, mais à une
nuit

Une nuit où l'invisible devient plus proche, plus réel, plus
silencieux

Et les morts nous accompagnent, non comme souvenirs,
comme présences

Dans la fidélité de ceux qui gardent une place pour eux

La sœur sait cela, et c'est pourquoi elle ne désespère pas
Elle marche avec les vivants, mais elle écoute déjà les morts
Elle tient le fil entre les rives, entre le visible et l'invisible
Elle ne promet pas de retrouver, elle promet de ne pas
abandonner

La rivière de sang, sous son regard, perd un peu de sa dureté

Elle devient un chemin sombre, mais habitable, un passage

sans gloire

On comprend que le tragique n'est pas l'absence de sens

Mais la difficulté de porter un sens fragile sans le détruire

La sœur porte cela comme on porte une lampe basse dans le

vent

Et la rivière, un instant, reflète une clarté qui ne blesse pas

Il y a des enfants au bord de l'eau, ils jettent des cailloux

Ils rient, puis se taisent, comme si le courant leur répondait

Leur innocence n'est pas ignorance, elle est une forme de

courage

Ils sentent confusément que le monde est lourd, et pourtant

ils jouent

La rivière de sang passe sous leur jeu comme un secret du

réel

Elle leur apprend sans le dire qu'il faut vivre malgré la nuit

Et leur rire devient une résistance plus forte que nos grands
discours

Car il n'efface rien, il cohabite, il tient, il insiste

Je pense que la joie tragique ressemble à ce rire sans victoire

Une braise qui danse au bord de l'abîme sans l'insulter

Les soirs d'hiver, la rivière fume comme une bouche qui parle
bas

Le froid resserre les rives, et le courant devient plus audible

On entend des choses anciennes, des pas de soldats, des
pleurs, des prières

Tout ce qui a été versé revient comme une rumeur sans fin

La guerre n'est pas seulement passée, elle s'est déposée dans
les eaux

Elle continue de couler dans nos façons de nous craindre

La rivière de sang est la mémoire du monde quand il refuse
d'oublier

Et cette mémoire n'est pas vengeance, elle est lucidité

Elle dit que le mal n'a pas de conclusion, seulement des
reprises

Et que la seule réponse est une fidélité plus profonde que la
fatigue

Je regarde le ciel, et je vois des étoiles froides au-dessus des
ruines

Je pense aux crapauds pêcheurs d'étoiles, aux étangs de
reflets fragiles

Eux aussi connaissent le sang, car la boue touche la même
vérité

Une étoile dans l'œil, une rivière dans le sol, une nuit dans le
souffle

Tout se répond, tout se reflète, tout demeure dans la faille

La rivière de sang n'est pas séparée de la blancheur de lune

Elle est l'autre face, l'ombre nécessaire, la profondeur du
même monde

Sans sang, la lumière mentirait, elle se croirait innocente

Sans lumière, le sang serait pure fermeture, pure

condamnation

Entre les deux, l'esprit cherche une demeure habitable, et

marche

La rivière traverse un vieux cimetière, ou plutôt un terrain de

pierres

Des noms s'y effacent, des croix penchent, des herbes

reprennent

On dirait que même la mort n'a plus de place fixe dans le

monde

Alors le sang se fait plus lent, comme s'il respectait ce vide

Un vide qui n'est pas néant, mais place offerte aux absents

Je comprends que certains lieux ne gardent pas les morts

Et que cette absence de demeure rend la vie plus fragile

encore

La rivière de sang devient alors la seule sépulture mouvante

Elle porte les morts avec elle, et nous rappelle qu'ils

demeurent

Dans l'invisible, mais réels, accompagnant notre veille

La nuit s'épaissit, et je n'ai plus peur de l'obscurité

Je crains plutôt la lumière trop sûre, celle qui efface en
éclairant

La rivière de sang enseigne une autre clarté, une clarté de
pénombre

Elle dit que voir vraiment demande parfois de fermer les yeux

Non pour fuir, mais pour percevoir ce qui ne se montre pas

Le sang coule dans le dedans, dans la jointure du monde et
de l'âme

Il coule comme une question qui respire, comme une
ouverture têtue

Et je comprends que le divin, s'il existe, n'est pas au-dessus

Il est dans cette question, dans cette faille, dans cette
compassion

Dans cette main posée sur l'épaule du monde, qui dit reste

Parfois la rivière de sang semble se changer en rivière d'encre
Comme si la douleur cherchait une forme, un poème, une
voix

L'encre est du sang refroidi, rendu lisible, rendu partageable
Alors le tragique cesse d'être seulement subi, il devient tenu
Non expliqué, non résolu, mais porté dans une parole sobre
Une parole qui ne se croit pas sauveur, qui ne se croit pas
juge

Une parole qui marche au bord de l'eau et ne détourne pas le
regard

C'est peut-être cela écrire, accompagner le courant sans le
dompter

Laisser passer la nuit dans les mots, sans la trahir par des
éclats

Et offrir à la douleur un lieu où demeurer sans disparaître

Je pense aux amis, aux amours, aux communautés rêvées

Je pense à Orta, à Sils, à ces seuils où la relation se fracture

La rivière de sang traverse aussi ces histoires, ces tentatives,
ces retraits

Car toute proximité porte sa blessure, toute fidélité son
renoncement

La liberté devient tragique lorsqu'elle se renonce pour rester
libre

Et ce renoncement laisse un sang discret, une rumeur, une
trace

La rivière porte ces traces, elle les mêle aux grandes
catastrophes

Elle dit que l'universel est dans le singulier, et le singulier dans
l'universel

Qu'un baiser manqué peut rejoindre une guerre, non par
comparaison

Mais par la même loi de perte qui traverse le monde

Il y a des matins où la rivière semble redevenir simple eau

Le rouge s'efface, l'ombre s'adoucit, le courant paraît
innocent

Mais ce n'est qu'une apparence, car rien ne redevient
vraiment neutre

Le monde porte toujours la trace de ce qu'il a versé
La rivière de sang se fait discrète, mais elle demeure dans la
profondeur

Elle est la vérité sous la surface, la condition sous l'événement
Alors je n'attends pas un jour pur, je n'attends pas une
rédemption

J'attends seulement une fidélité plus fine, une attention plus
humble

Une manière de vivre qui ne couvre pas la douleur de gloire
Une manière de dire oui au réel, sans l'absoudre, sans le nier

La sœur m'apprend cela, par sa simple façon de tenir dans
l'obscur

Elle ne prétend pas sauver le monde, elle le garde habitable

Elle sait que le sang n'est pas une preuve contre Dieu

Mais la condition même d'un Dieu vulnérable, non salvateur

Un Dieu qui accompagne les vivants et les morts dans la
même nuit

Un Dieu qui ne juge pas à la fin des temps, mais demeure au
milieu

La rivière de sang devient alors une rivière de proximité

Une proximité douloureuse, mais réelle, existentielle, sans
arrière-monde

Et la mort elle-même n'est plus une fermeture, mais une
désincarnation

Un passage où l'esprit demeure autrement, invisible, mais
fidèle

Je regarde la rivière, et je sens qu'elle réclame une place en
moi

Non pour m'envahir, mais pour me rendre moins dur, moins
sourd

Elle veut que je cesse de vivre comme si tout était simple

Comme si la douleur des autres n'était qu'une rumeur

lointaine

La rivière de sang veut une écoute, une disponibilité nue

Elle veut que je laisse un espace au tragique, sans le fuir

Alors je deviens plus lent, plus humble, plus attentif au

moindre geste

Je vois une main tendue, un regard, un silence partagé

Je comprends que ces petites choses sont des digues contre

le pire

Et que la fidélité minuscule est la seule grandeur qui tienne

La rivière de sang ne sera jamais entièrement lavée

Car elle est liée au temps, à la naissance, à la perte, à l'amour

Tout ce qui vit saigne, d'une manière ou d'une autre, dans

l'ombre

Et même la joie porte son fil rouge, sa fragilité, son prix

Mais cette connaissance n'est pas désespoir, elle est lucidité

respirable

Elle empêche les illusions, elle empêche les triomphes

menteurs

Elle rend la douceur plus précieuse, la présence plus rare,

plus vraie

La rivière nous enseigne une éthique sans morale, une

compassion sans théâtre

Elle dit que demeurer est déjà résistance, que veiller est déjà

amour

Et que l'esprit se reconnaît dans la tenue, non dans la victoire

Ainsi la rivière de sang traverse le monde comme une vérité

lente

Elle ne réclame pas de jugement, elle réclame une place dans

l'écoute

Elle porte les morts, les vivants, les bêtes, les ruines, les seuils

Elle rappelle que le tragique est la condition même de

l'existence

Mais elle laisse aussi passer des reflets de lune, des étoiles
brisées

Des signes pauvres, des clartés de pénombre, des braises
sans éclat

Tant que ces reflets existent, la nuit n'est pas totale, le monde
n'est pas clos

Et nous pouvons marcher le long de la rivière sans nous y
perdre

En tenant, d'une main fragile, la fidélité à une présence
vulnérable

Car ce qui compte n'est pas d'effacer le sang, mais d'habiter
le réel avec douceur

LES VIEILLARDS OSSEUX

Dans les ruelles de la nuit, les vieillards osseux se tiennent
assis

Leur peau colle aux os comme une feuille sèche sur une
branche d'hiver

Ils ne demandent rien, ils ne prient plus, ils gardent
seulement le seuil

Leur regard est un puits sans fond où la lampe du monde
vacille

Ils ont vu passer trop d'étés, trop de guerres, trop de visages
brûlés

Leurs mains tremblent comme des rameaux noirs au vent des
souvenirs

Et pourtant ils demeurent, car demeurer est leur dernière
force

Ils ressemblent à des pierres vivantes qui refusent la
dispersion

Dans leur silence, on entend la fatigue du temps se déplier
Et la nuit s'approche d'eux comme d'un frère qui ne juge pas

Ils portent dans leurs épaules la poussière des maisons
effondrées

Des noms y sont restés coincés, des cris, des rires, des adieux
Leurs côtes sont des barreaux où l'âme a appris à se tenir
Leur souffle est court, mais il pèse plus lourd que nos discours
Ils ne racontent rien, car tout récit serait trop léger pour leur
vécu

Le monde les a laissés au bord, comme on laisse une chaise
vide

Mais eux savent : la chaise vide est une présence, non un
manque

Ils savent que l'absence est un lieu où les morts se reposent
Ils ont cette science obscure : la vie ne s'explique pas, elle se
supporte

Et leur corps maigre est un alphabet de douleurs tenues
jusqu'au bout

Les sœurs affolées descendent parfois des collines de cendre
Elles courent dans le noir comme des oiseaux blessés sans nid
Leur peur n'a pas de visage, elle a la forme du monde qui
s'effondre

Elles cherchent une main, un bord, une épaule où poser la
nuit

Elles ne veulent pas être sauvées, elles veulent seulement ne
pas tomber seules

Alors elles se jettent dans les bras des vieillards osseux
Comme on se jette dans une porte étroite quand tout brûle
derrière

Les vieillards les reçoivent sans étonnement, comme s'ils
attendaient cela

Leurs bras sont secs, mais leur étreinte est une demeure
Ils ne consolent pas : ils tiennent, et tenir devient miracle

On pourrait croire à une scène d'horreur, à une fuite sans
issue

Mais il y a dans ce geste une vérité plus profonde que la peur
La sœur affolée sait confusément que l'os est plus fidèle que
la parole

Que le vieillard n'a plus de masque, plus d'ambition, plus de
mensonge

Il est réduit à l'essentiel : un corps qui demeure malgré la nuit
Et cette réduction est une pureté tragique, sans religion, sans
gloire

Dans ses bras, elle sent la mort de près, mais une mort qui
n'écrase pas

Une mort qui apprend à la peur à respirer sans se fermer
Le vieillard ne promet pas d'aube, il offre une stabilité de
pierre

Et cette stabilité suffit à rendre l'instant habitable

Les sœurs, affolées, portent des visages trop jeunes pour leur
fatigue

Leurs yeux sont des étangs où les étoiles se sont noyées

Elles tremblent comme si la terre avait perdu son axe

Elles parlent vite, puis se taisent, incapables de nommer leur
effroi

Le vieillard écoute, non pour comprendre, pour accueillir

Son silence n'est pas indifférence, il est une réserve de souffle

Dans son corps maigre, il y a l'archive du monde, ses
désastres et ses retours

Il sait que tout s'écroule, et que pourtant tout insiste à se
relever

Alors il serre un peu plus fort, et cette pression est un langage

Un langage d'os et de chair qui dit : reste, ici, un instant

Il y a des nuits où la lune blanchit leurs crânes comme des
pierres claires

La blancheur ne les rend pas beaux, elle les rend vrais,
terriblement vrais

On dirait des saints renversés, des prophètes sans voix, des
témoins muets

La sœur affolée, dans cette lumière pauvre, devient plus
calme

Elle sent le froid des os, mais ce froid est une paix étrange
Comme si le monde cessait enfin de mentir sur sa propre
fragilité

Le vieillard respire, difficilement, mais sa respiration est un
oui

Un oui sans enthousiasme, sans promesse, sans ciel

Et la sœur comprend que la vie ne se gagne pas, elle se tient
Dans l'étreinte qui ne sauve pas mais accompagne

Les vieillards osseux ont des yeux qui ne demandent plus rien
Ils ne cherchent pas à séduire, ni à convaincre, ni à dominer
Leur regard est un espace où l'autre peut tomber sans se

briser

Ils ont renoncé à la puissance, et ce renoncement est leur

force

Car rien n'est plus redoutable qu'un être qui n'a plus à

prouver

Ils sont comme des arbres d'hiver : tout feuillage perdu, mais

la racine intacte

La sœur affolée se jette contre cette racine, et cesse un

instant de courir

Elle entend en elle une phrase muette : tu peux rester ici

Le tragique ne disparaît pas, mais il trouve un lieu où se

déposer

Et ce dépôt est déjà une transfiguration du désespoir

Parfois le vieillard murmure un mot, mais le mot tombe

comme une pierre

Il ne conseille pas, il ne moralise pas, il ne promet pas

Il dit seulement ce qui est : la nuit, la fatigue, la continuité

Ce mot-là, si pauvre, est plus vrai que mille discours de
lumière

La sœur, affolée, pleure, puis son souffle se régularise

Elle comprend que pleurer n'est pas tomber, mais respirer
autrement

Le vieillard laisse les larmes couler, il ne les essuie pas trop
vite

Car essuyer trop vite, c'est refuser au réel sa propre densité

Il garde la douleur comme on garde un feu faible dans le vent

Et cette garde devient une forme d'amour sans théâtre

Il y a dans cette scène un renversement secret du monde

Ce ne sont pas les jeunes qui soutiennent les vieux

Ce sont les vieux, réduits à l'os, qui soutiennent la panique du
vivant

Comme si la mort, en s'approchant, devenait plus capable
d'accueillir

Le vieillard est proche de l'absence, et l'absence lui a appris la

douceur

Il sait que tout ce qui crie finit par se taire

Alors il offre au cri un lieu où il peut se déposer sans honte

La sœur affolée, dans ses bras, devient plus silencieuse

Et ce silence n'est pas résignation, il est reconnaissance du

tragique

Une reconnaissance qui rend enfin le monde habitable,

même sans issue

Les rues restent noires, le danger reste là, la peur n'a pas

disparu

Mais quelque chose s'est déplacé dans l'âme de la sœur

Elle n'attend plus d'être sauvée de la nuit

Elle apprend à être avec la nuit sans se dissoudre

Le vieillard, osseux, lui transmet sans le vouloir une science

simple

La science de demeurer quand tout réclame une fuite

Il ne lui donne pas une doctrine, il lui donne une posture

Une posture d'humble verticalité au milieu de l'effondrement

Et la sœur, qui tremblait comme une flamme prête à

s'éteindre

Se tient un instant droite, parce que quelqu'un la tient sans la

posséder

Les vieillards osseux portent parfois des manteaux trop

grands

Comme si le monde avait laissé sur eux des vêtements de

hasard

Ils ressemblent à des épouvantails, mais leur peur est passée

depuis longtemps

Ils ne font plus peur, ils font place

Et faire place est plus rare que tout le reste

La sœur affolée se jette dans cette place comme dans un abri

Elle sent les os, et ces os disent : tu n'es pas seule

Le corps du vieillard est une maison pauvre, mais une maison

réelle

Il ne ferme pas la porte, il ne met pas de verrou, il accueille
Dans sa pauvreté, il devient plus vaste que les palais de nos
certitudes

Ils ont connu des soeurs, autrefois, dans leur propre jeunesse
Des sœurs perdues, des sœurs mortes, des sœurs parties
sans retour

Leur mémoire n'est plus vive, mais elle pèse dans leurs mains
Quand la sœur affolée se jette contre eux, cette mémoire se
réveille

Non comme un récit, comme une vibration du sang devenu
lent

Le vieillard serre, et c'est comme s'il serrait tous les absents à
la fois

Il n'y a pas de séparation nette entre les vivants et les morts

Il y a des passages, des transferts, des fidélités invisibles

Les morts accompagnent l'étreinte, et l'étreinte accompagne

les morts

Et la nuit devient une fraternité silencieuse des vulnérables

La sœur affolée ne cherche pas un père, ni un amant, ni un maître

Elle cherche une limite contre l'effondrement intérieur

Le vieillard est cette limite, non par force, par présence

Il n'a plus d'avenir à défendre, et c'est pourquoi il peut donner le présent

Il ne demande pas qu'on l'aime, il ne demande pas qu'on le remercie

Il sait que la gratitude est un luxe des jours clairs

Ici, il n'y a que la tenue, la persévérance, le souffle repris

Et cela suffit à faire reculer la panique d'un pas

La sœur cesse de courir, et dans ce cessement naît une lumière faible

Une lumière de pénombre, qui n'écrase pas, mais rend respirable

La ville peut être en ruines, la guerre peut être proche, le
monde peut saigner

Le vieillard ne nie rien, il ne détourne pas le regard

Sa lucidité est plus solide que les armures

Il a traversé trop de catastrophes pour croire à la pureté du
jour

Alors il offre à la sœur un abri sans mensonge

Un abri qui dit : oui, c'est terrible, et pourtant tu peux être là

Cette parole muette est plus forte que les promesses de salut

Car elle ne trahit pas le tragique, elle l'habite

La sœur, affolée, sent que sa peur n'est pas une faute

Elle est une vérité, et cette vérité peut être portée sans se
détruire

Il y a dans l'étreinte une lenteur qui guérit sans guérir

Une lenteur qui transforme la panique en respiration

Le vieillard ne presse pas, il ne secoue pas, il ne pousse pas

Il laisse le temps faire son travail d'apaisement brutal

Car le temps est dur, mais il est parfois la seule douceur
possible

La sœur se calme, non parce qu'on lui a donné une solution

Mais parce qu'on lui a donné une présence qui ne fuit pas

Dans les bras osseux, elle sent la finitude, et elle l'accepte un
instant

Accepter n'est pas se soumettre, c'est cesser de se déchirer

Et cette cessation est une brèche où la joie tragique peut
passer

Je vois alors que ces vieillards sont les gardiens d'une porte
invisible

La porte entre le monde qui crie et le monde qui demeure

Ils gardent le seuil où la douleur cesse d'être une tempête

Et devient un sol, une texture, une condition partagée

La sœur affolée traverse ce seuil dans l'étreinte

Elle passe de la fuite à la tenue, de la panique à la veille

Le vieillard ne lui enseigne rien, il l'introduit dans une vérité
Une vérité pauvre : vivre, c'est tenir, et tenir, c'est déjà amour
Et l'amour n'est pas une promesse, il est une présence
obstinée

Dans la nuit, il n'y a pas d'autre miracle que celui-là

La lune parfois blanchit leurs mains jointes, et tout devient
plus clair

On voit la maigreur, les veines, les ongles, la fatigue du sang

On voit que l'étreinte est fragile, qu'elle pourrait se rompre

Et pourtant elle tient, et cela suffit à faire trembler le néant

La sœur respire, le vieillard respire, et le monde respire avec
eux

Comme si l'univers entier dépendait de ces souffles

minuscules

Je comprends que le tragique est cosmique, qu'il traverse les
formes

Et que la joie tragique est aussi cosmique, née dans la même

faille

Ce n'est pas une joie de victoire, c'est une joie de tenue

Une joie qui dit : même ici, je reste, même ici, je demeure

Les vieillards osseux ne sont pas des figures morales

Ils ne sont ni bons ni mauvais, ils sont l'extrémité de l'humain

Là où l'humain devient presque matière, presque os, presque

silence

Et c'est précisément là que la sœur trouve une paix

Car la paix n'est pas dans l'explication, elle est dans l'accord

avec le réel

Le réel est dur, le réel est tragique, le réel est sans clé

Le vieillard le sait, et c'est pourquoi il n'ajoute pas de

mensonge

Il tient la sœur dans la vérité nue du monde

Et cette vérité nue n'est pas désespoir, elle est sobriété

Une sobriété qui rend l'âme moins fragile, moins dispersée,

plus fidèle

Quand la sœur se détache enfin, elle ne sourit pas, mais elle
marche

Elle marche plus lentement, plus droit, plus ouvert

Elle n'a pas retrouvé l'espoir, elle a retrouvé une tenue

Le vieillard reste assis, comme une pierre qui a accompli sa
tâche

Il ne réclame rien, il n'attend rien, il demeure

Il regarde la nuit, et la nuit le regarde en retour

Entre eux, il y a une reconnaissance silencieuse

Le monde peut continuer à brûler, mais quelque chose a été
sauvé

Non une vie, non un destin, mais une manière d'habiter
l'instant

Et cette manière est ce que j'appelle la dignité de l'inachevé

Je pense alors que ces vieillards osseux sont les frères des
morts

Ils vivent déjà dans la frontière, dans l'entre-deux, dans

l'invisible proche

Ils montrent que la mort n'est pas un jugement, mais une

désincarnation

Une sortie lente du corps vers une autre fidélité

La sœur affolée, en se jetant dans leurs bras, touche cette

frontière

Et elle comprend que la frontière n'est pas un gouffre, mais

un passage

Elle n'y est pas entrée, mais elle l'a frôlée, et cela l'a rendue

plus calme

Le vieillard, par son simple corps, a rendu la mort moins

monstrueuse

Il a montré qu'on peut demeurer même en se défaisant

Et que demeurer autrement n'est pas disparaître, mais se

déplacer

Il y a des soirs où plusieurs sœurs viennent, comme des

oiseaux perdus

Elles se rassemblent autour des vieillards comme autour d'un
feu éteint

Mais ce feu éteint n'est pas rien : il garde la mémoire de la
chaleur

Les vieillards les reçoivent, un par un, sans choisir, sans
préférer

Ils donnent à chacune une place dans la pauvreté de leurs
bras

La ville, autour, reste hostile, mais un cercle se forme

Un cercle de silence, de respiration, de fatigue partagée

Un cercle où la peur ne règne plus seule

Je comprends alors que la communauté vraie n'est pas la fête

Elle est la tenue commune dans la nuit, sans promesse, sans
gloire

On pourrait croire que tout cela est inutile, puisque rien ne
change

Mais ce qui change n'est pas le monde, c'est la manière de le
porter

Et la manière de le porter est tout, dans un monde sans clé

Les vieillards osseux ne changent pas le sang des rues

Ils ne changent pas la faim, ni la guerre, ni les maladies

Ils changent un instant de cœur, un instant de respiration

Ils empêchent une sœur de se dissoudre dans la panique

Ils rendent possible un pas de plus, et ce pas de plus est
immense

Car il est le refus de conclure trop vite au néant

Il est la fidélité minuscule qui recommence, et qui tient le
monde debout

La sœur, en s'éloignant, garde dans sa peau la trace des os

Une trace froide, mais étonnamment douce, comme une
certitude pauvre

Elle sait désormais que la fragilité peut accueillir la fragilité

Que la faiblesse peut soutenir, que la finitude peut aimer

Elle sait que le salut spectaculaire n'existe pas

Mais que la tenue existe, et que la tenue est une forme de
transfiguration

Elle n'a pas gagné, elle n'a pas triomphé, elle n'a pas compris

Elle a seulement cessé de fuir, et cela est déjà victoire
intérieure

Le vieillard, lui, retourne à son silence, à sa veille, à son seuil

Et la nuit, autour de lui, devient moins fermée, moins cruelle,
plus respirable

Je regarde ces vieillards, et je pense aux figures de Trakl

Aux maisons sombres, aux rues, aux sœurs, aux vieillards, aux
ruines

Tout est là : l'effroi, la douceur, la proximité du sang et du
blanc

La vie qui s'effondre, et pourtant la braise qui persiste

Les vieillards osseux incarnent cette braise froide de
l'humanité

Ils ne brillent pas, ils ne chantent pas, mais ils demeurent
Et demeurer est déjà un chant muet contre l'oubli
La sœur affolée est la vie qui veut encore respirer
Le vieillard est la mort qui accueille sans juger
Et entre eux, la nuit devient habitable, un instant, comme une
chambre de pénombre

Ainsi les vieillards osseux, assis au bord du monde, gardent le
seuil

Ils reçoivent les sœurs affolées comme on reçoit la nuit elle-
même

Ils ne sauvent pas, ils ne consolent pas, ils ne promettent pas
Ils tiennent, et ce tenir est une résistance plus profonde que
la force

Leur corps maigre est une maison pauvre pour la peur du
vivant

Leurs bras sont des arches sèches où l'âme peut passer sans
se briser

Dans leur silence, les morts et les vivants se rapprochent sans
se confondre

La sœur apprend à respirer avec le tragique, non contre lui

Et nous comprenons, dans cette scène, que la dignité n'est
pas victoire

Elle est fidélité à la présence, même au bord de l'effacement

LE JARDIN DE L'ANGE

Au jardin de la sœur, tout demeure silencieux et figé
Comme si la nuit avait posé sa main sur les feuilles immobiles
Un bleu, un rouge de fleurs tardives persistent sans éclat
Leur couleur ne triomphe pas, elle tient, humble, dans le froid
Le vent n'ose pas entrer, il contourne les buissons comme un
doute
Et l'herbe, trop sombre, semble écouter une parole qui ne
vient pas
Je marche lentement, car ici chaque pas pèse plus que le jour
On dirait que le monde retient son souffle pour ne pas
rompre le mystère
Et dans cette retenue, quelque chose se prépare, sans bruit,
sans promesse
Comme si l'invisible cherchait une place pour devenir proche
Le pas de la sœur est devenu blanc, non par gloire, par

fatigue

Blanc comme la cendre claire qui reste quand le feu s'est
retiré

Elle traverse le jardin comme on traverse une chambre après
la perte

Sans plainte, sans justification, sans désir de convaincre

Sa main frôle un rameau, et le rameau tremble comme une
mémoire

Elle ne parle pas, et pourtant tout se met à écouter
davantage

Car la parole, ici, serait trop lourde, trop rapide, trop sûre

Le silence est la seule forme juste pour toucher ce qui
tremble

La sœur veille dans ce blanc comme une lampe basse dans
l'hiver

Et le jardin accepte d'être pauvre, d'être nu, d'être vrai

L'appel d'un merle égaré et tardif traverse l'air comme une

fissure

Ce n'est pas un chant de printemps, c'est un reste, une

obstination

Il tombe entre les branches noires comme une étincelle sans

feu

Le jardin l'entend, et la nuit, un instant, se laisse toucher

La sœur s'arrête, incline la tête, comme pour recueillir ce son

Dans sa poitrine, quelque chose répond, mais sans monter

jusqu'aux lèvres

Le merle chante encore, et son chant paraît inutile, et

pourtant il tient

Il dit seulement que la vie n'a pas fini de naître dans le froid

Et ce dire sans discours ouvre un passage dans l'immobile

Comme si l'âme pouvait respirer plus large que sa fatigue

Au jardin de la sœur silencieux et figé, un ange est devenu

Non un ange éclatant, non un maître de lumière, mais un

tremblement

Une présence qui ne s'annonce pas, qui ne prouve rien, qui
ne domine pas

Il naît dans l'entre-deux du merle et du silence, du blanc et du
rouge

Il n'arrive pas d'un ciel sûr, il surgit de la profondeur du jardin
Comme si la terre elle-même levait une douceur qu'elle
ignorait porter

La sœur ne se retourne pas, elle sait, sans voir, que quelque
chose est là

Elle ne se met pas à genoux, elle demeure debout dans la
pénombre

Car cet ange ne réclame aucune adoration, seulement un lieu
Un lieu où l'invisible peut rester sans être capturé

L'ange marche dans le jardin comme un souffle qui se tient
retenu

Ses pas ne laissent aucune trace, sinon une paix plus attentive
Il ne chasse pas l'ombre, il l'apprend, il l'adoucit, il la rend

habitable

Sa lumière est trop faible pour vaincre, mais assez douce pour
accompagner

On pourrait passer à côté de lui comme on passe à côté d'une
feuille

Car il n'est pas un spectacle, il est une justesse

Il se tient près des fleurs tardives, comme s'il les protégeait
du jour

Le bleu et le rouge, sous son regard, deviennent plus
silencieux encore

La beauté ici n'est pas triomphe, elle est fidélité à ce qui
subsiste

Et l'ange devient dans cette fidélité, comme un accord sans
musique

Je vois alors que le jardin est une chambre du monde, une
chambre secrète

Un lieu où la douleur se dépose pour ne pas se dissoudre

Les pierres y sont plus lourdes, les branches plus noires, les
fleurs plus vraies

Le temps ralentit, comme s'il respectait quelque chose de
fragile

La sœur marche, et son pas blanc est une réponse au
tragique

Une réponse sans phrase, sans doctrine, sans ciel

Elle tient la nuit sans la maudire, elle laisse la nuit la traverser

Et l'ange, à ses côtés, apprend à la nuit une douceur nouvelle

Non la douceur qui efface, mais celle qui demeure au bord de
la plaie

Celle qui rend possible de vivre sans conclure au néant

L'ange ne parle pas, parce que parler serait déjà trop puissant

Il sait que la parole, souvent, écrase ce qu'elle veut sauver

Il préfère l'écoute, cette patience qui laisse l'être se dire
autrement

Dans le jardin, l'écoute devient une matière, un air plus dense

On entend presque le bruit des feuilles qui vieillissent, des
fleurs qui résistent

On entend le sol respirer, chargé de morts et de racines
La sœur s'arrête près d'un arbre, et sa main se pose sur
l'écorce

Dans ce geste, tout le monde devient plus proche, plus
vulnérable

L'ange devient dans ce contact, comme une présence qui
apprend le corps

Car il n'est pas au-dessus, il est au-dedans, dans la jointure du
visible et du secret

Au fond du jardin, une petite source coule, presque invisible

Ce n'est pas une rivière, c'est un filet, une persistance

L'ange écoute ce filet comme on écoute une prière sans dieu

Il sait que la vie se cache dans ces mouvements minuscules

Et que le grand bruit du monde n'est souvent qu'un
mensonge de surface

La sœur s'accroupit, regarde l'eau, et l'eau reflète une clarté
pâle

On ne sait si c'est la lune, ou l'œil de la sœur, ou l'ange lui-
même

Tout se mêle, tout tremble, tout devient plus doux, plus
retenu

Je comprends que le jardin n'est pas un refuge, mais une
vérité

La vérité que l'infini n'a besoin que d'un peu de place pour
respirer

Les fleurs tardives, bleu et rouge, sont comme des blessures
qui consentent

Elles ne veulent pas durer, elles veulent seulement avoir été
là

Leur couleur se tient au bord de l'effacement, et c'est cela qui
touche

L'ange les regarde, et son regard ne les possède pas

Il les laisse être, et ce laisser-être est une bénédiction sans
dogme

La sœur aussi les laisse être, elle ne les cueille pas, elle les
garde

Elle sait que cueillir parfois, c'est conclure trop vite

Elle préfère la présence à la possession, le regard à la prise

Alors le jardin devient une leçon, une école de retenue

Où la joie tragique apprend à se tisser sans faire de bruit

Je sens que ce jardin a la forme d'une veille, non d'un paradis

Il ne promet pas l'innocence, il offre une fidélité au réel

Ici, le tragique n'est pas guéri, il est reconnu comme sol

Et cette reconnaissance transforme l'effroi en profondeur
respirable

La sœur marche encore, son pas blanc traverse le froid
comme une lumière basse

L'ange demeure près d'elle, non comme un maître, comme un
compagnon

Ils ne parlent pas, mais leur silence est une fraternité

Une fraternité des vulnérables, des êtres qui n'ont plus de gloire à défendre

Le merle, au loin, se tait enfin, comme s'il avait accompli sa tâche

Et le jardin reste ouvert, silencieux et figé, avec l'ange devenu

Parfois je pense que l'ange est né d'une fatigue trop grande pour se plaindre

Une fatigue qui ne veut plus se transformer en colère, ni en fuite

La sœur a porté le monde, et le monde a pesé trop lourd

Alors l'ange est venu, non pour alléger, mais pour partager

Partager la nuit, partager le silence, partager la lenteur

Partager ce qui ne se dit pas, et qui pourtant tient tout

Dans le jardin, je sens cette partage comme une chaleur

froide

Une chaleur qui n'éclaire pas, mais qui réchauffe de l'intérieur

Je comprends que la présence vraie ne fait pas de bruit

Elle se tient là, comme une main posée, et cela suffit

Le jardin de l'ange est aussi le jardin des morts, mais sans

tombeaux

Ils sont là, dans la terre, dans les racines, dans l'air plus dense

Ils n'effraient pas, ils accompagnent, ils élargissent le silence

La sœur le sait, et c'est pourquoi son pas est devenu blanc

Comme une réconciliation sans triomphe, comme une paix

sans victoire

L'ange devient dans cette proximité, et il apprend la mort

autrement

Non comme un jugement, mais comme un passage de

présence

Une présence désincarnée, mais réelle, invisible, fidèle

Alors je comprends que la mort n'est pas un ailleurs, mais un

dedans

Un dedans plus vaste, où l'esprit demeure autrement, dans la
même nuit habitée

Les branches noires, sous la lune, ressemblent à des écritures
sans alphabet

Le jardin parle ainsi, par signes pauvres, par formes, par
silences

L'ange lit ce langage, non avec des yeux, avec une patience

La sœur aussi le lit, car elle a appris à voir les yeux fermés

Elle sait que le visible enseigne l'apparence, et l'invisible la
vérité retenue

Dans ce jardin, la vérité ne se montre pas, elle se devine

Elle se tient dans un bleu, dans un rouge, dans un pas blanc,
dans un merle tardif

Elle se tient dans la jointure du monde et de l'esprit, dans la
faille ouverte

Et l'ange, devenu, n'est que le nom que nous donnons à cette
tenue

À cette douceur qui ne sauve pas, mais qui rend possible de
vivre encore

Je reste au bord du jardin, et je n'ose pas entrer plus loin
Non par peur, mais par respect pour ce qui ne veut pas être
pris

Le jardin de l'ange n'est pas une scène, il est une chambre
secrète

On y entre comme on entre dans une confession du monde
Sans bruit, sans chaussures trop dures, sans pensées trop
rapides

La sœur me regarde, puis détourne le regard, comme pour
dire

Ici, on ne possède pas, on demeure

Ici, on ne conclut pas, on veille

Et l'ange, dans le fond, devient encore, imperceptiblement

Comme si le devenir était la seule forme juste du divin

Le merle revient parfois, mais plus bas, plus rare, plus
hésitant

Son chant est une étincelle qui s'éteint presque en naissant
Et pourtant il suffit à faire vibrer une feuille, une pierre, un
souffle

Le jardin répond par son silence, et ce silence n'est pas vide
Il est plein de présences qui ne réclament pas d'être vues
La sœur marche, l'ange marche, et je marche à distance, en
veille

Je comprends alors que ce jardin n'est pas un lieu dans
l'espace

Il est une manière d'habiter la nuit sans la haïr

Une manière de garder une place pour le fragile, pour
l'inachevé, pour l'Esprit

Et tant que cette place existe, un ange peut devenir au cœur
du monde

Les fleurs tardives finissent par pencher, et leur couleur se
retire

Le bleu devient plus sombre, le rouge devient presque noir
Mais l'ange ne s'en va pas, car il n'est pas dépendant de l'éclat
Il demeure dans la disparition même, dans la lenteur de
l'effacement

La sœur le sait, et c'est pourquoi elle ne retient rien
Elle laisse le jardin vieillir, elle laisse la nuit prendre sa place
Elle n'a pas peur de l'hiver, car l'hiver est une vérité du
monde

Elle sait que la vie ne se prouve pas, elle se tient
Et l'ange, devenu, est cette tenue, cette fidélité sans preuve
Une lumière de pénombre qui n'écrase pas, et qui consent à
passer par la faille

Je pense alors aux jardins perdus, aux jardins détruits, aux
jardins de guerre

Je pense aux villes effondrées, aux ruelles sans enfants, aux
maisons vides

Le jardin de l'ange est le contraire d'un refuge, il est une
résistance

Une résistance silencieuse à la fermeture du monde

Il dit que même dans les ruines, une fleur tardive peut tenir

Que même dans la fatigue, un pas blanc peut continuer

Que même dans l'absence, une présence peut devenir

Non par miracle spectaculaire, par fidélité obstinée

La sœur porte cette résistance dans sa manière d'être,
d'écouter, de marcher

Et l'ange la suit, comme un souffle qui apprend à demeurer
parmi nous

Au jardin, la lumière ne vient pas d'en haut, elle vient du
dedans

Elle vient de la retenue, de l'écoute, de la douceur qui ne
s'impose pas

Elle vient du refus de couvrir le monde de gloire

Elle vient de la décision de rester au bord du tragique sans le
fuir

La sœur incarne cela, et l'ange devient dans cette incarnation

Il n'est pas séparé d'elle, il est la forme invisible de sa fidélité

Son pas blanc est la trace de ce devenir

Il n'y a pas de métaphysique ici, seulement une proximité

Une proximité entre la terre, le silence, le merle, la fleur, la
nuit

Et dans cette proximité, l'esprit respire, fragile, mais réel

Je vois un banc au fond, un banc de bois usé, presque noir

Personne ne s'y assied, mais il garde une place

Une place pour ceux qui ne reviennent plus, une place pour
ceux qui doutent

La sœur passe près du banc, et son regard s'y attarde une
seconde

L'ange aussi s'y tient, non comme un gardien, comme une

présence

Ce banc est la chaise du divin pauvre, du divin sans trône

Le jardin entier est cette chaise, cette place gardée dans la
nuit

Alors je comprends que le sacré n'est pas une hauteur, mais
une place

Une place tenue par une fidélité, même minuscule

Et tant qu'une place est tenue, un ange peut devenir, et le
monde peut rester habitable

La nuit s'épaissit, et le jardin devient presque invisible

Mais ce n'est pas une disparition, c'est une intériorisation

Le monde se retire pour laisser place au souffle

La sœur continue de marcher, et son pas blanc éclaire sans
éclairer

L'ange demeure, et sa présence est une écoute plus large

Je comprends que le jardin est une leçon de l'invisible

Une leçon qui dit, ce qui compte ne se montre pas

Ce qui compte demeure dans le pli, dans la faille, dans le
presque

Et l'ange, devenu, n'est que la forme de ce presque

La forme d'une douceur qui n'a pas besoin de nom pour être
vraie

Il y a des instants où l'on croit entendre une parole

Mais c'est seulement le froissement d'une feuille, la chute
d'un fruit sec

La sœur sourit à peine, comme si elle reconnaissait la
tentation du sens

L'ange ne répond pas, car répondre serait déjà trop

Il préfère la question qui respire, l'ouverture qui insiste

Le jardin est ce lieu où les réponses se taisent pour laisser
vivre la veille

Alors le tragique cesse d'être scandale, il devient condition

Et la condition devient habitable par une joie retenue

Une joie qui ne nie rien, mais qui ose dire, malgré tout, je

reste

Cette joie circule entre la sœur et l'ange comme une
respiration partagée

Je pense aux poèmes de Trakl, à cette nuit bleue, à ces rouges
tardifs

À ces figures qui se déplacent comme des ombres fraternelles
La sœur du jardin est de ce monde-là, elle appartient à la
pénombre

Son pas blanc est un signe, mais un signe pauvre, presque
effacé

L'ange qui devient est aussi de ce monde, sans trône, sans
sommet

Il marche à hauteur d'homme, à hauteur de fatigue, à
hauteur de silence

Il ne vient pas apporter un salut, il vient tenir une place

Une place où la douleur peut demeurer sans disparaître

Une place où la beauté peut subsister sans faire de bruit

Une place où l'esprit peut respirer sans être capturé

Les fleurs tardives finissent par tomber, et leur chute est une
musique muette

Le jardin ne se plaint pas, il accueille la chute comme une loi
douce

La sœur ramasse une pétale, la laisse glisser entre ses doigts

Ce geste est tout : laisser partir sans perdre la fidélité

L'ange regarde, et dans son regard se tient une
reconnaissance

La reconnaissance que le devenir ne s'achève jamais

Que même la disparition est une forme de passage

Que rien ne se clôt, que rien ne conclut, que tout demeure
autrement

Le jardin de l'ange est l'école de cette vérité

Et nous y apprenons à ne plus vouloir de dernière page

Je sors du jardin, mais je sens qu'il demeure en moi comme
une chambre

Une chambre où le silence est plus vrai que les discours

Une chambre où la lumière est une pénombre qui chauffe de
l'intérieur

Une chambre où la sœur marche encore, pas blanc, patience,
fidélité

Et où l'ange continue de devenir, sans se montrer, sans
s'imposer

Je comprends que ce jardin n'est pas un lieu à posséder

Il est une manière d'habiter le monde autrement

De cesser de regarder, et commencer à percevoir

De cesser d'exiger des preuves, et tenir la présence fragile

De garder une place pour l'invisible, afin que la nuit reste
respirable

Au jardin de la sœur silencieux et figé, l'ange devient encore

Un bleu, un rouge de fleurs tardives persistent, puis s'effacent

Le pas blanc traverse la nuit comme une braise sans flamme

L'appel du merle, égaré et tardif, revient, puis se tait

Rien ne triomphe, rien ne conclut, rien ne sauve

Mais tout demeure, dans la retenue, dans la fidélité, dans la
veille

Le jardin garde une place au cœur du monde pour ce qui ne
se montre pas

Et cette place suffit à rendre la vie habitable, même sans clé

Car le divin, s'il existe, n'est pas une gloire, mais un devenir
discret

Et tant que nous gardons le jardin ouvert en nous, un ange
peut devenir dans la nuit qui s'élève

JEANNE

Souvent j'entends tes pas sonner dans la ruelle étroite
Comme si la nuit marchait en toi, sans bruit, mais inexorable
Le pavé rend ton approche plus vraie que toutes les paroles
Et mon cœur se serre avant même de te voir apparaître
Dans le jardin brun, je reconnais le bleu de ton ombre
Une couleur qui n'appartient pas au jour, ni même au
crépuscule
C'est le bleu des plaintes muettes, des sources cachées sous
les racines
Le bleu d'une fidélité trop profonde pour devenir promesse
Jeanne, tu viens comme une visitation que personne n'a
appelée
Et pourtant tout en moi savait déjà que tu revenais

Sous la tonnelle crépusculaire, j'étais assis muet devant mon
vin

Le verre, dans ma main, chantait doucement comme un
instrument fragile

Il y avait dans ce chant une paix trompeuse, un repos sans
avenir

Je regardais les feuilles, déjà noires, trembler dans le vent

Et je pensais que la vie pouvait se réduire à cette attente

Mais tes pas ont sonné, et la ruelle a répondu comme une
chambre vide

Alors la tonnelle est devenue plus lourde, plus vraie, plus
tragique

Comme si le jardin, soudain, se rappelait ses morts et ses
légendes

Jeanne, tu entrais dans le monde comme on entre dans une
blessure

Sans fracas, mais avec cette précision qui ôte tout mensonge

Une goutte de sang tombait de ta tempe, lente, presque
humble

Elle n'était pas un drame, elle était un signe pauvre,
irréfutable

Elle glissait comme une vérité qui ne cherche pas à
convaincre

Et elle est tombée dans le verre chanteur, mêlant son rouge
au vin

Alors le chant du verre est devenu une plainte plus profonde
Heure d'infinie tristesse, où le monde cesse de se défendre
Jeanne, ton sang n'était pas une accusation contre le ciel
Il était le tragique même, cette condition qui traverse tout
vivant

Et dans ce rouge minuscule, j'ai vu trembler l'immense
Comme si l'infini avait besoin d'une goutte pour se dire

Il souffle des astres un vent neigeux dans le feuillage sombre
Un vent qui n'apporte pas la paix, mais une lucidité froide
Les feuilles frissonnent comme des mains qui ont trop serré la
vie

La neige invisible passe, et tout devient plus silencieux

Jeanne, tu restes debout, et ton visage porte la fatigue du
temps

Je sens que chaque mort, et la nuit, l'homme blême les
endure

Nous les endurons sans mérite, sans clé, sans explication
possible

Et pourtant nous continuons, comme si continuer était déjà
réponse

Le vent des astres n'est pas consolation, il est distance

Il rappelle que le monde est vaste et que notre douleur y
demeure

Ta bouche pourpre habite en moi, blessure qui ne guérit pas

Ce pourpre n'est pas la sensualité, il est la trace du sang et du
désir

La trace de ce qui voudrait aimer et ne sait pas sauver

Jeanne, tu parles peu, mais ton silence entre dans mon corps

Comme une présence trop proche pour être vue sans
trembler

Je te regarde, et je sens que je viens de vertes collines de
sapins

De légendes du pays natal depuis longtemps oubliées
Quelque chose en moi se rappelle une innocence, un village
paisible

Mais cette innocence n'est plus là : elle me regarde de loin
Et mon cœur, comme un enfant vieux, ne sait plus où il
demeure

Qui sommes-nous, Jeanne, sinon la plainte bleue d'une
source moussue

Dans la forêt, là où les violettes embaument, secrètes, au
printemps

Je sens en toi cette source, cette douceur cachée sous les
pierres

Mais je sens aussi la nuit, le sang nocturne, l'ombre qui

s'épaissit

Nous sommes faits de ces contradictions, de ces mélanges
sans issue

Une paix qui tremble, une peur qui aime, une tendresse qui
saigne

Jeanne, ton pas dans la ruelle sonne comme une question
ancienne

Une question qui ne veut pas de réponse, mais une place
pour respirer

Et je comprends que la vérité n'est pas dans le concept
Elle est dans le bruit d'un pas, dans le bleu d'une ombre, dans
une goutte de sang

Un paisible village en été abritait un jour l'enfance de notre
race

Je le vois comme une image trop claire, presque mensongère
Des maisons blanches, des champs, des voix, des fruits, des
rires

Mais maintenant ce village meurt sur la colline du soir
Et nous, descendants blancs, nous regardons cette mort sans
pouvoir la retenir
Nous rêvons les terreurs de notre sang nocturne, sans les
comprendre
Comme si l'histoire était une rivière de sang qui ne cesse
jamais
Et que nos vies n'étaient que des barques fragiles sur ce
courant
Jeanne, en toi je vois cette histoire devenir visage
Un visage qui n'accuse pas, mais qui oblige à ne plus
détourner le regard

Les ombres dans la ville de pierre se rassemblent quand tu
passes
Elles te suivent comme des sœurs muettes, comme des morts
sans tombe
La ruelle devient une veine, le pavé un os, la maison un

cercueil

Et pourtant tu marches, et ton pas est encore vivant

Jeanne, tu portes la nuit comme une robe lourde mais fidèle

Tu ne cherches pas à être lumineuse, tu cherches seulement
à demeurer

Et cette demeure est une résistance plus forte que nos
enthousiasmes

Car elle ne dépend pas du jour, mais de la persévérance

Je sens que ton ombre bleue est un signe de l'esprit blessé

Un esprit qui ne triomphe pas, mais qui refuse de se conclure

Je bois mon vin, et je sens en moi le chant du verre devenir
plus grave

La goutte de sang y a déposé une vérité que je ne peux plus
oublier

Jeanne, tu es là, et ta présence change tout sans changer rien

Le monde reste tragique, la nuit reste ouverte, la mort reste
proche

Mais quelque chose devient habitable, parce que tu
demeures avec moi

Tu ne me consoles pas, tu m'accompagnes, et cet
accompagnement est tout

Tu m'apprends que l'amour n'est pas une promesse de salut
Il est une main posée dans l'obscur, une fidélité sans dogme
Jeanne, ton silence a la force d'une prière sans maître
Et je comprends que la joie tragique commence par cette
tenue

Le vent neigeux des astres continue de souffler dans les
branches

Il apporte une froideur qui n'est pas ennemie, mais vérité
Nous ne sommes pas faits pour vaincre la nuit, nous sommes
faits pour la porter
Jeanne, ta bouche pourpre demeure en moi comme un feu
qui ne brûle pas
Comme une braise intérieure qui chauffe sans éclat

Je sens que ta goutte de sang a rejoint toutes les gouttes du
monde

Toutes les blessures secrètes, toutes les peines sans récit
Et pourtant je reste, je veille, je tiens, parce que tu as marché
jusqu'ici

Souvent j'entendrai tes pas sonner dans la ruelle, même
quand tu seras partie

Car tu es devenue en moi la présence même du tragique
habitable

Jeanne, si je te nomme, ce n'est pas pour te saisir
C'est pour garder une place à ce qui tremble dans la nuit
Ton nom est une pierre froide, mais il tient la mémoire du feu
Il me rappelle le jardin brun, le bleu de ton ombre, la tonnelle
crépusculaire

Il me rappelle l'heure d'infinie tristesse où le verre chantait
plus vrai

Et je comprends que l'esprit ne se donne pas dans la

perfection

Il se donne dans la blessure, dans la goutte, dans le pas qui
sonne

Dans la source moussue, dans les violettes secrètes, dans le
village mourant

Jeanne, tu es ce passage entre l'enfance perdue et la nuit
présente

Tu es la faille où la lumière revient autrement, sans gloire,
sans mensonge

La ville de pierre demeure, froide, lourde, sans cimetière
peut-être

Les morts sont ailleurs, et pourtant ils passent, ils
accompagnent

Je le sens quand tu te tiens devant moi, quand ton silence
pèse

Nous ne sommes pas seuls, Jeanne, non dans la mémoire,
dans la fidélité

La fidélité à leur présence invisible, réelle, assumée

Et Dieu, s'il existe, ne juge pas de loin : il demeure dans cette
proximité

Dans la main posée sur l'épaule, dans le vin partagé, dans le
verre chanteur

Dans la goutte de sang qui ne demande pas pardon, mais une
place

Jeanne, ton pas sonne encore, et il ouvre la nuit au lieu de la
fermer

Et je reste assis sous la tonnelle, muet, mais vivant, dans la
veille

Jeanne, je te regarde partir, et ton ombre bleue glisse dans le
jardin brun

Le monde reprend son souffle, mais il n'est plus le même

Car quelque chose a traversé, quelque chose a insisté, sans se
montrer

La ruelle se tait, le pavé refroidit, la tonnelle devient plus

sombre

Mais en moi demeure la trace pourpre de ta bouche, blessure

et braise

Je comprends que le tragique n'est pas seulement ce qui

détruit

Il est ce qui rend vrai, ce qui oblige à habiter sans conclusion

Alors je ne cherche plus l'aube, je n'attends plus un ciel qui

efface

Je garde la nuit ouverte, parce que tu m'as appris à la tenir

Et ton nom, Jeanne, devient un chant retenu, une fidélité

sans fin

Le merle ne chante pas ici, mais j'entends une source au fond

de ma poitrine

Une plainte bleue, moussue, qui monte des collines oubliées

Elle ne demande pas d'être comprise, seulement d'être

écoutée

Jeanne, ton pas a réveillé cette source, et maintenant elle

demeure

Je la porterai comme on porte un secret qui n'est pas à soi

Comme on porte les morts, comme on porte l'amour, comme
on porte la nuit

Et si je dois un jour tomber, je tomberai avec cette source en
moi

Avec ce bleu, avec ce pourpre, avec cette goutte de sang dans
le verre

Car c'est ainsi que l'esprit continue : non par victoire, mais par
tenue

Et je te remercie en silence, puisque ton silence est la seule
langue juste

Souvent j'entendrai tes pas sonner dans la ruelle, même dans
l'absence

Et je saurai que l'absence n'est pas la fin, mais une autre
forme de présence

Que le jardin brun garde le bleu de ton ombre comme une

fleur tardive

Que le verre chanteur garde la goutte de sang comme un

signe pauvre

Que le vent neigeux des astres souffle encore dans le feuillage

du monde

Que chaque mort et la nuit, l'homme blême les endure, et

pourtant demeure

Jeanne, tu restes en moi comme une blessure qui rend la vie

habitable

Non par consolation, par transfiguration intérieure du

tragique

Et tant que cette transfiguration tient, même vacillante,

même faible

La ville de pierre ne sera pas totalement close, et la nuit

pourra respirer

REGARDS PIERREUX

Les regards pierreux de la mère ne clignent pas devant la nuit

Ils ont la dureté d'un seuil ancien, usé par trop de retours

Ils ne demandent plus la lumière, ils l'ont vue mentir trop
souvent

Dans leurs iris se tient une poussière froide, couleur de cave

On y entend la maison des pères, ses poutres noires, ses
prières

Le temps y a déposé des couches, comme sur une statue
oubliée

La mère regarde, et le monde se tait, comme devant une
pierre tombale

Ce n'est pas la colère, c'est la fatigue devenue matière

Son regard ne blesse pas, il condamne par simple présence

Il dit, voici ce qui reste quand le cœur s'est fait roche

La sœur porte un regard pierreux plus jeune, mais déjà sans

recours

Une pierre bleue, presque transparente, avec un froid à
l'intérieur

Elle a appris trop tôt à tenir l'effroi comme un pain de pierre
Son œil ne s'élargit pas, il se resserre, pour ne pas se briser
Dans sa pupille, des étangs sans rives, où les étoiles se noient
Elle se tient près des fenêtres, et son regard ne traverse rien
Il demeure sur le verre, comme sur une glace qui ne cède pas
La sœur ne juge pas, elle endure, et l'endurance la pétrifie
Son silence a la couleur des pierres mouillées après l'orage
Et pourtant, sous cette pierre, une braise hésite encore

Entre la mère et la sœur, la nuit circule comme une eau
lourde

Leur regard ne se rencontre pas, il se croise, froidement, sans
parole

On dirait deux pierres dressées dans un champ, face à un ciel
bas

Elles portent la même fatigue, mais pas la même source
La mère a connu les promesses, et elle les a vues mourir
La sœur a connu la peur, et elle l'a prise pour destin
Dans la maison, leurs regards font un corridor de pierre
On y marche en silence, comme dans une église sans Dieu
Les murs boivent cette dureté, et la rendent plus dense
encore
Et l'homme qui passe baisse la tête, sans savoir pourquoi

Le regard de la mère suit les gestes, les compte, les mesure
Il voit la table, le pain, le couteau, et tout devient plus grave
Chaque objet est un témoin, chaque tasse un cercueil
d'habitudes

Elle sait ce que la vie coûte, elle a payé sans recevoir
Son œil est une pierre chaude parfois, mais qui n'avoue pas
sa chaleur

Elle a appris à ne plus demander, à ne plus espérer trop fort
Son regard pose sur l'enfant une ombre lourde, presque

sacrée

Non pour l'écraser, pour le prévenir, pour le préparer à la
chute

La mère croit protéger en durcissant le monde autour de lui
Et l'enfant apprend la peur avant d'apprendre à aimer

Le regard de la sœur est une pierre plus fine, plus tranchante
Il coupe sans vouloir, il sépare, il garde une distance invincible
Elle regarde l'homme et ne le reconnaît pas entièrement
Comme si chacun portait une faute qu'elle sent sans la
nommer

Son œil est un miroir bleu, mais le miroir ne rend pas les
visages

Il les rend plus lointains, plus fragiles, déjà presque absents
La sœur voit l'effondrement dans le moindre rire trop haut
Elle voit la mort à la fenêtre, même quand la fenêtre est
ouverte

Et sa beauté, parfois, est une blessure qui refuse de sourire

Car sourire serait mentir, et elle ne veut plus mentir

Quand le soir tombe, leurs regards deviennent plus pierreux
encore

La mère s'assoit, mains jointes, et ses yeux restent ouverts

La sœur passe dans la chambre sombre, et son œil ne
s'allume pas

La lampe fait un cercle pauvre, où la poussière danse sans
joie

Le silence s'épaissit, comme un drap sur des corps endormis

On entend au loin un chien, une cloche, un train, puis plus
rien

La mère regarde le vide et le vide devient un objet solide

La sœur regarde le sol et le sol devient un ciel renversé

Dans cette maison, la nuit n'est pas une absence, mais une
matière

Une matière de pierre, de suie, de patience, de froid

La mère porte un regard qui a enterré plus d'un visage

Elle a vu des corps partir, des cercueils, des mains se
desserrer

Elle sait que les lieux ne gardent pas toujours leurs morts

Alors son regard garde à leur place une mémoire sans récit

Ce n'est pas la mémoire du souvenir, c'est la fidélité au réel

Elle tient les absents dans ses yeux comme dans une pierre
creuse

Et cette pierre creuse pèse sur sa poitrine, nuit après nuit

Elle ne pleure pas, ou rarement, car pleurer serait encore
espérer

Elle a franchi ce seuil où la douleur cesse de crier

Et devient une colonne silencieuse, plantée dans la maison

La sœur porte un regard où les morts se reflètent sans repos

Elle les sent autour d'elle, dans les couloirs, derrière les
portes

Elle ne les voit pas, mais ses yeux les reconnaissent

autrement

Comme on reconnaît l'hiver dans l'odeur du bois mouillé

Elle marche, et son regard reste fixe, comme un clou dans la

nuit

On dirait qu'elle tient le monde pour l'empêcher de s'ouvrir

Car s'il s'ouvrait, tout tomberait, et elle tomberait avec

La sœur a peur de la vie parce qu'elle la sait fragile

Alors elle se durcit, elle se fait pierre, elle se fait seuil

Et dans cette dureté, elle cherche une paix qui n'existe pas

Il y a des jours où la mère regarde la sœur, longtemps, sans

parler

Son regard est une pierre qui voudrait devenir main, mais

n'ose plus

Elle voit la jeunesse se fermer, comme une fleur dans le froid

Elle voit l'innocence disparaître sans bruit, comme un oiseau

dans le brouillard

Elle voudrait dire, ne te ferme pas, mais sa bouche ne sait plus

Car elle-même s'est fermée, et elle sait ce que cela coûte
Alors elle transmet par ses yeux une loi triste, une loi de survie

La loi de tenir, de ne pas trop aimer, de ne pas trop croire
Et la sœur reçoit cette loi comme on reçoit un héritage de pierre

Un héritage lourd, mais familial, presque rassurant dans le chaos

Il y a des jours où la sœur regarde la mère, et détourne les yeux

Elle voit dans ce regard la fin de toute promesse possible
Elle y lit l'histoire, la fatigue, le renoncement, la dignité dure
Elle y lit aussi une tendresse cachée, mais trop enfouie pour paraître

La sœur comprend que la mère a aimé, mais qu'aimer l'a

blessée

Alors elle se jure de ne pas être blessée ainsi

Et ce serment la pétrifie, car il ferme la porte à la vie

Elle garde le visage droit, le regard pierreux, l'âme reculée

Mais au fond, une plainte bleue monte, comme une source

moussue

Et personne ne l'entend, pas même elle, tant elle se tient

serrée

Le regard pierreux n'est pas cruauté, il est défense contre

l'excès

Le monde a été trop bruyant, trop violent, trop plein de

fausses lumières

Alors l'œil devient pierre, pour ne plus être traversé de

mensonges

Il devient opacité, pour préserver une lueur fragile à

l'intérieur

La mère sait cela, la sœur le sait aussi, chacune à sa manière

Elles font de leurs yeux une muraille, une chambre intérieure

Dans cette chambre, elles gardent une braise, mais sans la
montrer

Car montrer, c'est offrir au monde une prise, une blessure
nouvelle

Le regard pierreux protège, mais il isole, il refroidit, il durcit
Et la maison devient un tombeau habitable, mais sans chant

Pourtant, certains soirs, une fissure passe dans la pierre des
yeux

Un reflet de lune, une voix lointaine, un merle tardif dans le
jardin

La mère alors cligne, une seule fois, comme si la pierre
respirait

La sœur alors baisse la tête, et l'ombre de ses cils devient
prière

Ce ne sont pas des miracles, ce sont des fragilités qui
reviennent

Des petites ouvertures, des interstices, des failles de douceur

Le monde, un instant, cesse d'être ennemi, il devient

simplement réel

La mère regarde la table, et voit autre chose que la fatigue

La sœur regarde la fenêtre, et voit autre chose que la mort

Et la nuit, un instant, devient respirable, comme une paix

pauvre

La mère a un regard de pierre parce qu'elle a porté trop de

poids

Elle a porté la maison, la faim, les jours, les colères, les

absences

Elle a porté un Dieu de gloire, puis elle l'a vu s'effriter

Alors elle n'a gardé que la présence, nue, sans promesse, sans

ciel

Cette présence, elle la tient dans ses yeux, comme on tient un

feu sous la cendre

Mais le feu ne flambe pas, il chauffe de l'intérieur,

silencieusement

La mère n'est pas sans Dieu, elle est sans foi, sans dogme,
sans parole

Elle affirme par son regard que le tragique est notre sol
Et que l'on peut vivre sur ce sol, debout, sans tricher
Son regard est pierre, oui, mais une pierre qui soutient

La sœur a un regard de pierre parce qu'elle a peur de se
dissoudre

Elle sent en elle un amour immense, mais elle le tient en cage
Elle pressent que l'amour est vulnérable, qu'il risque tout
Alors elle se protège en devenant froide, en devenant
lointaine

Elle prend la beauté pour une menace, le désir pour un
vertige

Et sa pierre bleue devient un miroir où rien ne se livre
Pourtant, au fond de ce miroir, une étoile respire parfois
Une étoile minuscule, sans éclat, mais fidèle, obstinée

La sœur ne la nomme pas, mais elle la porte, sans le savoir

Et cette étoile est peut-être le seul avenir qui tienne

Dans la rue, les voisins disent, quelle mère dure, quelle sœur
froide

Ils ne savent pas la nuit qui habite ces regards pierreux

Ils ne savent pas les morts sans tombe, les cris sans récit, les
peurs anciennes

Ils ne savent pas la fatigue qui devient forme, la douleur qui
devient discipline

Ils jugent la surface, ils ne voient pas le dedans qui se tient

Car pour voir le dedans, il faudrait accepter la pénombre

La mère et la sœur vivent dans cette pénombre comme dans
un pays natal

Un pays triste, mais vrai, où les mots sont rares, où les gestes
pèsent

Et l'homme qui aime l'une ou l'autre doit apprendre la
patience

La patience d'être, sans exiger de sourire, sans exiger de
preuve

Parfois un enfant passe, et le regard pierreux se trouble
La mère regarde l'enfant et une chaleur monte, malgré elle
Se souvient d'un été paisible, d'un village, d'une eau claire
Elle se souvient d'une innocence, et l'innocence la blesse
La sœur regarde l'enfant et une jalousie douce la traverse
Non jalousie de possession, jalousie de cette liberté de vivre
Alors leurs yeux deviennent plus vulnérables, presque
humains

On voit que la pierre n'est pas un destin, mais une posture de
survie

On voit que sous la pierre, il y a encore de la chair, du sang,
du souffle

Et cette vision fait peur, car elle rend possible de perdre
encore

Le regard pierreux tient aussi la honte, cette honte sans faute

précise

La honte de ne pas avoir sauvé, de ne pas avoir aimé assez

La mère porte cette honte comme une pierre dans la gorge

La sœur porte cette honte comme une pierre dans le cœur

Elles ne l'avouent pas, car l'avouer serait se fissurer

Et se fissurer, c'est risquer que tout s'écroule d'un coup

Alors elles gardent les yeux durs, elles gardent la face, elles

gardent le seuil

Mais la nuit sait, la nuit voit, la nuit recueille ce qui ne se dit

pas

La nuit n'accuse pas, elle accompagne, elle tient, elle

enveloppe

Et dans cette enveloppe, la honte devient un poids

supportable

Dans certains rêves, la mère redevient jeune, et son regard

n'est plus pierre

Elle court dans une clairière, elle rit, elle tend les mains

Puis elle se réveille, et la pierre revient, plus lourde, plus vraie

La sœur rêve d'un amour simple, d'une table claire, d'un
matin doux

Puis elle se réveille, et son œil bleu se ferme comme une
porte

Le rêve leur montre ce qu'elles ont perdu, et cela les durcit
encore

Car savoir ce qu'on a perdu est une douleur plus vive que
l'ignorance

Pourtant le rêve est aussi une preuve, une preuve pauvre,
mais réelle

Que la pierre n'a pas tué entièrement le vivant

Qu'il reste un chemin intérieur, même s'il est presque
impraticable

Je les regarde, la mère et la sœur, et je n'ose pas les toucher

Toucher leur regard serait toucher la pierre du monde

Et le monde, je le sais, saigne sous la pierre, en silence

Je voudrais dire une parole, mais la parole serait trop légère

Je voudrais offrir une consolation, mais la consolation ment
souvent

Alors je reste, je demeure, je tiens avec elles dans la
pénombre

Je comprends que l'amour ici doit être humble, presque rien
Une chaise gardée, un verre d'eau, un feu bas, une présence
silencieuse

Le regard pierreux n'a pas besoin d'explication, il a besoin de
fidélité

Et la fidélité est une veille, sans gloire, mais tenace

La mère parfois pose sa main sur l'épaule de la sœur,
brièvement

Le geste est rare, et donc immense, comme une fissure dans
le granit

La sœur ne répond pas, ou si peu, mais son souffle change

La pierre des yeux tremble, imperceptiblement, comme un

étang sous la lune

On comprend alors que la pierre peut aimer, mais à sa
manière

Sans effusion, sans promesse, sans théâtre, sans ciel

Un amour dur, mais vrai, un amour de survie, un amour de
tenue

La mère dit sans mot, je suis là, malgré tout, malgré la nuit

La sœur dit sans mot, je reste aussi, même si je ne sais pas

Et la maison, un instant, cesse d'être tombeau, devient
demeure

Dehors, la ville de pierre continue, indifférente, pressée,
bruyante

Les gens passent, les lumières s'allument, les vitrines mentent

Mais dans la maison, le regard pierreux garde une autre
vérité

La vérité que rien ne se résout, que rien ne s'achève
proprement

Que le tragique est la condition, et que l'on doit apprendre à
y vivre

La mère le sait, la sœur l'apprend, dans sa chair, dans son
silence

Elles ne prêchent rien, elles existent, et cela suffit à dire
Leur regard est une éthique sans morale, une foi sans dogme
Une fidélité à la présence, même quand la présence est
pauvre

Et cette fidélité fait du monde un peu moins mensonger

La nuit tombe plus bas, et le jardin devient brun, presque noir
Un merle égaré appelle, tardif, puis se tait, comme épuisé
La mère regarde le jardin et voit les fleurs tardives, bleu et
rouge

La sœur regarde aussi, et dans son œil bleu quelque chose
s'allume

Pas une joie, une braise, une hésitation, un presque

La pierre des regards reçoit le chant du merle comme une

goutte de sang

Une goutte minuscule, mais irréfutable, qui dit, la vie insiste

Alors la pierre n'est plus seulement fermeture, elle devient
support

Un support pour une lumière blessée, pour une pénombre
habitable

Et la nuit, un instant, se transforme en patience d'être

Je pense aux ancêtres, aux pères, à la maison des pères,
lourde

Je pense à ce qui se transmet sans mots, par le regard, par le
geste

Le regard pierreux est une langue, une langue de pauvreté et
de force

Il transmet la dureté du monde, mais aussi sa tenue possible

La mère donne à la sœur cette langue, sans le vouloir

Et la sœur, un jour peut-être, la donnera à un autre être

Non comme condamnation, comme savoir de survie

Savoir que la lumière crie, et que seule la pénombre
embrasse

Savoir que l'amour est fragile, et que c'est sa fragilité qui le
rend vrai

Savoir que demeurer est déjà résistance, et que veiller est
déjà joie

Quand la mère mourra, son regard pierreux ne disparaîtra pas
Il se déplacera, il se déposera, comme une pierre dans l'air de
la maison

La sœur le sent déjà, et cette pensée l'effraie

Car perdre ce regard dur, c'est perdre aussi un appui, un mur

Pourtant, peut-être, la perte ouvrira une fissure plus large

Une fissure où la sœur pourra enfin pleurer sans honte

Et pleurer, alors, ne sera pas chute, mais respiration nouvelle

La mort n'est pas fin, elle est désincarnation, passage,
déplacement

Les morts accompagnent, et Dieu accompagne, dans la

même nuit

Et le regard pierreux devient une présence invisible, mais
réelle, fidèle

Ainsi la mère et la sœur portent des regards pierreux, comme
deux seuils

Ils ne ferment pas le monde par haine, ils le tiennent par
fatigue

Ils gardent une place au tragique, sans l'expliquer, sans le nier
Ils disent que la vie n'est pas victoire, mais tenue, patience,
fidélité

Sous la pierre, une braise demeure, sans éclat, mais obstinée
Dans la pierre, une faille respire, imperceptible, mais ouverte
Si l'on s'approche sans bruit, si l'on ne réclame pas la lumière
On entend au fond de ces yeux une source bleue, moussue,
secrète

Et cette source dit, sans parole, que le monde reste habitable

Tant qu'un regard, même pierreux, refuse de se détourner
complètement

STATUES DE RUINE

Dans le parc du château, les statues des dieux demeurent en
ruine

Elles ne veillent plus sur le jardin, elles veillent sur l'oubli

Leur pierre a pris la couleur des hivers, des mousses, des
pluies longues

Et leur beauté n'est plus beauté, mais endurance de forme

On dirait des corps arrêtés au milieu d'un geste interrompu

Un bras levé sans prière, un visage sans regard, une bouche
close

La lumière du jour glisse sur elles comme sur des os blanchis

Et la nuit, quand elle revient, les reprend comme des frères
muets

Ces dieux-là ne règnent plus, ils restent, et ce rester est
tragique

Car rester sans pouvoir, c'est apprendre la vérité du monde

Le château derrière eux a perdu ses voix, ses fêtes, ses
promesses

Les fenêtres sont des orbites vides, les escaliers des souvenirs
Et le parc, autrefois ordonné, s'est mis à pousser comme il
veut

Le lierre n'obéit plus, les ronces écrivent une nouvelle loi
Les statues des dieux sont prises dans cette végétation
sauvage

Comme des anciens maîtres capturés par la patience du
vivant

Leur marbre s'effrite, mais leur silence se densifie

On entend presque le craquement du temps dans leurs
épaules fendues

Ils ne tombent pas d'un coup, ils se défont lentement, comme
nous

Et c'est cela qui les rend proches, terriblement proches

Ici, un dieu sans tête, couronné de mousse, se tient encore
debout

L'absence de visage est plus vraie que n'importe quel masque

Car la gloire a disparu, et seule demeure la forme blessée

Plus loin, une déesse a perdu une main, et le geste s'est vidé

Ce n'est plus l'offrande, c'est l'impossibilité d'offrir

La pierre a gardé la tension du bras, mais le sens s'est retiré

Et pourtant ce retrait n'est pas vide, il est une leçon

Il dit que le divin ne se possède pas, qu'il se défait s'il domine

Ces statues montrent un dieu exténué, fatigué de sa propre
hauteur

Un dieu qui descend dans la ruine pour apprendre la
proximité

Les enfants du village viennent parfois jusqu'au parc et rient

Ils touchent le pied cassé, ils grimpent sur le socle, ils jouent

La ruine devient un jeu, la sacralité une matière ordinaire

Et les dieux, humiliés par l'innocence, se taisent sans
protester

Il y a dans cette scène une douceur étrange, presque juste
Car l'enfance ne blasphème pas, elle rend au monde sa vérité
Les statues des dieux ne sont plus des idoles, elles sont des
pierres

Des pierres où la mémoire du sacré s'est déposée sans dogme
L'enfant rit, et dans ce rire, le tragique respire un peu mieux
Comme si la joie tragique passait par cette banalisation du
ciel

Je marche parmi ces statues, et je sens l'air devenir plus lourd
Non par peur, mais par densité de ce qui a été et ne revient
plus

Chaque dieu de pierre porte l'empreinte d'un temps qui s'est
cru éternel

Et l'éternel s'est effrité comme une poussière blanche au bout
des doigts

Je regarde une bouche brisée, et j’imagine les prières

d’autrefois

Je regarde un œil éteint, et j’imagine les regards levés

Mais tout cela est passé, et la pierre le sait mieux que nous

Elle porte la trace de notre besoin, et la trace de son échec

Car l’homme a voulu un dieu qui triomphe, et la ruine répond

Le seul dieu vrai est celui qui accepte d’être fragile et proche

Au centre du parc, une statue s’est fendue du crâne jusqu’au

socle

La fissure traverse le dieu comme une rivière noire dans le

marbre

On dirait la faille même du monde devenue visible

Et je comprends que c’est là, dans cette fissure, que respire

l’esprit

Non dans la surface intacte, non dans la perfection, non dans

la gloire

Mais dans ce déchirement qui rend la forme habitable

La mousse s'est glissée dans la fissure comme une guérison
lente

Une guérison qui n'efface pas la blessure, qui l'habite

Le dieu de pierre devient alors un compagnon de notre
condition

Il ne juge pas la faille, il la porte, et cela suffit à consoler sans
consoler

Le soir, quand la lune blanchit les statues, elles semblent se
relever

Non qu'elles reviennent à la vie, mais elles retrouvent une
présence

La blancheur lunaire n'est pas triomphe, elle est une écoute
de lumière

Elle caresse la ruine sans la corriger, elle respecte la cassure

Alors les dieux paraissent plus proches, presque humains

On sent leur fatigue, leur déclin, leur vulnérabilité silencieuse

Ils ne sont plus au-dessus, ils sont au milieu des arbres

blessés

Ils partagent l'hiver, la pluie, les feuilles mortes, la rouille des
grilles

Dans cette nuit blanche, le parc devient une chapelle sans
religion

Où l'on apprend à demeurer sans demander de ciel

Je pense aux anciens noms, aux mythes, aux gestes héroïques
gravés

Tout cela dort dans la pierre, mais comme un sommeil sans
réveil

Les statues ne racontent plus l'Olympe, elles racontent
l'effacement

Elles racontent comment toute puissance finit par devenir
forme vide

Et comment la forme vide, pourtant, peut devenir présence
vraie

Car la présence vraie n'est pas celle qui commande, mais celle

qui demeure

Dans la ruine, le dieu n'est plus un souverain, il est un témoin

De la chute, témoin de l'orgueil, témoin de la patience

Et nous, qui passons, nous devenons à notre tour témoins

De cette leçon simple : rien ne s'achève proprement, tout se
défait en silence

Une statue de dieu guerrier garde encore son épée brisée

Le métal a rouillé, la lame s'est fendue, le geste est vide

Il ne menace plus, il ne protège plus, il n'a plus d'ennemi

Il reste, et ce rester est plus puissant que toute victoire

Car il dit que la guerre ne sauve rien, qu'elle laisse seulement
des ruines

Et que même les dieux, s'ils étaient dieux de force, finissent
cassés

Je touche la pierre froide, et je sens la vanité de l'orgueil

Je sens aussi une paix, car la ruine dégonfle les idoles

Elle rend possible un autre divin, un divin sans épée, sans

trône

Un divin qui marche à nos côtés dans le noir, sans faire de
bruit

Une autre statue, déesse de la beauté, a perdu son visage
Le nez est tombé, la bouche s'est émiettée, les yeux sont
lisses

Et pourtant son corps garde une élégance triste, une dignité
blessée

Je comprends que la beauté n'est pas dans le visage parfait
Elle est dans la tenue d'une forme qui refuse de s'effondrer
totalement

Dans la manière dont la pierre supporte le temps sans se
plaindre

Cette déesse sans visage devient la sœur même de nos pertes
Elle nous apprend que l'amour aussi perd son visage parfois
Mais qu'il peut demeurer, autrement, dans une fidélité sans

preuve

Et c'est cela la joie tragique : aimer encore ce qui s'efface

Le parc du château n'est plus un décor, il est un cimetière
sans tombes

Les statues des dieux sont des morts debout, des morts de
pierre

On ne les enterre pas, on les laisse aux saisons comme à un
jugement lent

Mais ce jugement n'est pas moral, il est réel, il est simple :
tout passe

Pourtant, en passant, quelque chose demeure, une présence,
une leçon

La leçon que la finitude n'est pas scandale, mais condition

La leçon que le sacré, s'il existe, ne peut plus être surplomb

Il doit être immanent, fragile, blessé, compagnon

Les statues de ruine offrent cette conversion sans discours

Elles disent : le dieu de gloire est mort, et c'est peut-être là
que Dieu commence

Je m'assois sur un banc au bord d'une allée de gravier
Je regarde les statues, et je sens en moi un silence plus vaste
Je n'ai pas envie de prier, ni de comprendre, ni de conclure
Je veux seulement demeurer avec ces ruines, un instant
Car elles me ressemblent, et je leur ressemble
Nous sommes des formes fissurées, des gestes interrompus,
des visages fatigués
Et pourtant nous tenons, nous restons, nous passons encore
dans le parc du monde
Le vent passe entre les arbres, et le vent passe entre les dieux
cassés
Il souffle sans maître, et ce souffle est peut-être la seule
divinité sûre
La divinité du devenir, qui ne cesse jamais, même dans la
ruine

Un corbeau se pose sur l'épaule d'un dieu sans tête, et reste

L'oiseau noir est comme une pensée, une ombre posée sur

l'orgueil ancien

Il ne moque pas, il accompagne, il se tient, lui aussi, dans la

veille

Puis il s'envole, et les plumes laissent un bruit bref, presque

rien

Je comprends alors que la ruine n'est pas seulement fin

Elle est un lieu de passage, un lieu de signes pauvres, un lieu

d'écoute

La pierre, la mousse, l'oiseau, la lune : tout compose une

liturgie sans dogme

Une liturgie de la nuit habitée, de la faille ouverte, du silence

fidèle

Les statues des dieux ne sont plus des idoles, mais des seuils

Des seuils où l'esprit peut respirer sans être couvert de gloire

Le matin, le jour revient et efface une partie du mystère
La ruine redevient ruine, la pierre redevient pierre, le parc
redevient parc
Mais quelque chose reste, comme un goût dans la bouche,
comme une braise
Le souvenir d'une présence pauvre, d'une dignité des formes
cassées
Je quitte le château, je laisse les dieux de pierre à leur
patience
Ils continueront de se défaire lentement, sans plainte, sans
salut spectaculaire
Et pourtant ils demeurent, tant qu'une main humaine vient
les toucher
Tant qu'un regard vient apprendre d'eux la fragilité du sacré
Tant qu'un pas passe dans l'allée et entend le silence des
ruines

Le parc du château reste une école : celle d'un Dieu qui
descend, et devient

Ainsi les statues de ruine gardent le tragique comme un bien
sans gloire

Elles nous enseignent que la grandeur n'est pas dans la
domination

Mais dans la tenue fragile, dans la fissure acceptée, dans le
devenir

Elles disent que le divin n'est pas un sommet, mais une
proximité

Une main de pierre posée sur notre épaule invisible

Une présence qui ne sauve pas, mais qui rend habitable

Le château peut s'écrouler, les mythes peuvent se taire, les
noms peuvent se perdre

Mais la leçon demeure, comme la mousse dans la fissure du
dieu fendu

La leçon que la lumière qui crie défigure, et que la pénombre

embrasse

Et que dans la ruine même, une joie tragique peut encore respirer.

L'OISEAU NOCTURNE

Il habite la nuit comme une maison sans portes ni fenêtres
Son aile connaît les sentes invisibles où le jour se perd
Il ne demande pas la clarté, il l'évite comme un bruit trop sûr
Dans l'ombre il devient plus réel, plus précis, plus silencieux
Son regard n'est pas un regard, c'est une pointe dans le noir
Une lucidité froide qui traverse les feuilles sans les toucher
Il plane au ras du monde, compagnon des ruines et des seuils
On dirait qu'il porte en lui la mémoire des morts sans tombe
Et pourtant il est vivant, nerveux, affamé, attentif
L'oiseau nocturne veille, mais sa veille n'est pas innocente

Il est l'habitant de la nuit, et la nuit le reconnaît
Elle le reçoit comme une pensée sombre qui ne veut pas
mentir
Son cri, rare, fend l'air comme une écharde de vérité
Il n'annonce pas l'aube, il annonce la profondeur du vivant

Il passe entre les branches comme un souffle sans

consolation

Et le silence s'ouvre autour de lui, plus large, plus grave

On sent qu'il sait des choses que nos yeux n'ont pas la force

de voir

Les traces humides, les peurs minuscules, les frémissements

du sol

Il suit la peur comme on suit une piste, sans haine, sans

morale

Et la nuit, à son passage, devient plus dense, plus habitée

Compagnon, oui, car il marche avec les solitudes humaines

Il traverse les cours, les toits, les ruelles, les jardins bruns

Il se pose sur une branche, immobile, comme une patience

Et l'homme qui veille croit parfois que quelqu'un le comprend

Car l'oiseau ne juge pas, il regarde, il demeure, il attend

Il partage l'heure obscure où le monde se retire sans

explication

Dans cette heure, sa présence est une fraternité froide
Une fraternité qui ne console pas, mais qui tient compagnie
Comme un témoin muet qui refuse de détourner la tête
Et cela suffit parfois à rendre la nuit respirable

Mais il est aussi prédateur, et c'est là que le tragique s'aiguise
Car sa faim est une loi plus ancienne que nos prières
Il écoute le froissement d'un rongeur comme une musique de
vie

Et son aile, soudain, devient une décision sans retour
Il ne hait pas, il prend, il saisit, il dévore, il demeure
La nuit n'est pas seulement refuge, elle est aussi chasse
Dans l'ombre, la vie se nourrit de la vie, sans justification
L'oiseau nocturne porte ce secret dans sa gorge serrée
Et son regard, compagnon, devient menace en un instant
Comme si la tendresse du monde avait toujours un couteau
caché

Il s'approche parfois des fenêtres où dort la sœur
Il voit son visage pâle, sa respiration fragile, son rêve inquiet
Il ne veut pas lui faire mal, mais sa présence l'effraie
Car il rappelle que nul sommeil n'est une paix totale
L'oiseau est la figure même de l'invisible qui rôde
Non un démon, non un dieu, mais une vérité du réel
La vérité que la nuit ne protège pas, qu'elle expose
Qu'elle donne refuge, oui, mais dans un refuge sans garanties
Et la sœur, en songe, serre ses mains comme pour garder une
braise
Tandis que l'oiseau écoute le monde, prêt à tomber du ciel

Dans le parc du château, il se perche sur les statues de ruine
Il choisit l'épaule d'un dieu sans tête, comme un trône
dérisoire
Là, il devient presque immobile, statue lui aussi, mais vivante
Sa silhouette noire découpe la lune comme une blessure

nette

On dirait qu'il garde les anciens dieux dans leur effacement

Non pour les sauver, pour les accompagner dans la défaite

Le vent passe, la mousse respire, la pierre se fissure

Et l'oiseau demeure, gardien provisoire de ce qui se défait

Sa présence dit : rien n'est sacré au point d'échapper au

temps

Et pourtant tout demeure, autrement, dans la veille de la nuit

Il y a dans son vol une beauté tranchante, sans douceur

Une beauté qui ne cherche pas à plaire, mais à être vraie

Il ne danse pas comme la joie, il coupe l'air comme une

nécessité

Son aile est un silence en mouvement, une phrase sans mots

Et cette phrase raconte le monde tel qu'il est : fragile et cruel

Fragile parce qu'un souffle suffit à trembler, cruel parce qu'il

faut prendre

L'oiseau nocturne n'est pas la nuit, il est son visage double

Le visage qui console par la pénombre, et le visage qui
menace par la faim

Il nous apprend que le tragique n'est pas un accident
Il est la texture même de la vie quand elle se montre sans
fard

Souvent, quand l'homme marche seul, il entend l'aile au-
dessus

Un froissement bref, puis rien, comme un signe sans adresse
L'homme lève les yeux, ne voit rien, mais sent une présence
Et il comprend que l'invisible n'est pas un autre monde
C'est ce monde-ci, quand il se retire de nos certitudes
L'oiseau nocturne devient alors une pensée dans le corps
Une pensée qui dit : tu n'es pas maître, tu es vivant parmi les
vivants

Et vivre, c'est accepter d'être vulnérable, d'être proie parfois,
d'être chasseur aussi

Cette pensée est dure, mais elle rend le monde plus réel

Et le réel, même dur, est plus habitable que le mensonge

Il arrive que l'oiseau se rapproche, très près, sans bruit

On ne voit que l'éclair de son œil, un cristal sombre dans

l'ombre

Cet œil ne regarde pas seulement, il mesure, il décide

Et l'homme sent alors une peur ancienne se réveiller

La peur d'être pris, d'être dévoré, d'être réduit à une chair

La peur de la nuit qui ne serait pas seulement mystère, mais
gouffre

L'oiseau porte cette peur comme une vérité nécessaire

Car la peur n'est pas toujours erreur, elle est parfois lucidité

Cependant, dans cette peur, une autre chose peut naître :

une attention

Une attention qui cesse de dormir dans l'illusion de sécurité

Ainsi l'oiseau nocturne est compagnon et menace, veille et

prédation

Il fait de la nuit un lieu vivant, non un décor romantique

Il rappelle que la pénombre embrasse, mais qu'elle cache
aussi des griffes

Il est le frère sombre de la sœur lumineuse, mais sans
consolation

Il ne protège pas, il traverse, il demeure, il prend, il s'en va

Et son départ laisse dans l'air une trace froide, une précision

Je l'écoute disparaître, et je comprends mieux la nuit habitée

Non par des certitudes, mais par des présences ambiguës

La joie tragique n'efface pas l'oiseau, elle l'accueille comme
un réel

Elle dit : même la menace appartient au monde que nous
devons habiter

Quand l'aube vient, l'oiseau ne meurt pas, il se retire dans les
replis

Il s'enfonce dans un arbre, dans une grange, dans une faille

de pierre

Il laisse au jour sa gloire bruyante, et garde pour lui le dedans

Mais l'homme, désormais, sait qu'il demeure quelque part

Comme demeure la mort, comme demeure la faim, comme

demeure l'invisible

Et cette connaissance n'est pas un désespoir, c'est une

justesse

Car vivre, ce n'est pas effacer la nuit, c'est apprendre à

marcher avec elle

Avec ses compagnons et ses prédateurs, avec ses braises et

ses gouffres

L'oiseau nocturne, dernier témoin, continue de veiller sans

morale

Et dans cette veille, le monde reste ouvert, fragile, vrai,

inexpliqué

Il reviendra, quand la lumière baissera la voix, et que le

silence prendra place

Il reviendra comme une question qui respire au-dessus des
toits

Il reviendra rappeler que l'esprit n'est pas un ciel, mais une
écoute dans l'ombre

Que la présence est fragile, et que la fragilité est notre loi
commune

Il reviendra, compagnon de ceux qui doutent, menace pour
ceux qui dorment trop

Et nous, si nous voulons habiter la nuit sans mentir

Nous apprendrons à reconnaître son aile, non pour la chasser

Mais pour lui faire place dans notre lucidité

Car l'oiseau nocturne est le signe que le monde ne se laisse
pas dompter

Et que c'est dans ce non-domptage que commence la vraie
demeure

Et si parfois il se pose tout près, sur le rebord d'une gouttière

Il écoute la maison comme on écoute un corps qui rêve

encore

Sous les tuiles, la chaleur humaine tremble, pauvre, menacée

Il entend le soupir des enfants, le silence des mères, la

fatigue des pères

Alors sa menace se fait plus retenue, comme si l'affamé

savait attendre

Non par bonté, par intelligence froide du monde et de ses

rythmes

Il ne frappe pas toujours, il veille aussi, au bord de sa propre

faim

Et cette retenue est plus inquiétante que la chasse elle-

même

Car elle dit que le tragique sait patienter, qu'il n'a pas besoin

de crier

Il suffit qu'il soit là, immobile, pour que tout devienne plus

vrai

Dans les nuits d'hiver, quand la neige rend le monde plus

muet

Son aile semble plus noire encore, comme une encre sur la
blancheur

Il traverse la clarté froide sans s'y dissoudre, silhouette
d'abîme

Et l'homme qui marche entend dans la neige un craquement
de solitude

L'oiseau passe au-dessus, et la solitude devient presque
Fraternelle non parce qu'elle console, parce qu'elle partage
le même froid

Le même effort de tenir, le même refus de disparaître

Alors la peur se mêle à une étrange reconnaissance

Comme si la nuit, par cet oiseau, disait au vivant : je te
connais

Et cette connaissance, même dure, empêche de sombrer
dans l'irréel

Quand enfin il s'éloigne, on ne sait pas s'il part ou s'il

demeure ailleurs

Il laisse derrière lui une vibration légère dans l'air, presque un
fil

Un fil qui relie la menace et la compagnie dans un même
souffle

On comprend alors que la nuit n'est pas une figure unique
Elle est une alliance d'ombres, de veilles, de chasses, de
silences

Et l'oiseau nocturne en est le messager ambigu, fidèle au réel
Il n'offre ni salut ni explication, il offre une lucidité respirable
Une lucidité qui accepte la faim, la peur, la beauté tranchante
du monde

Et si nous apprenons à marcher avec cette lucidité

Alors la nuit restera habitable, ouverte, et notre veille plus
juste

L'ERRANT ET L'OBSCUR



MELANCOLIE DU SOIR

L'Errant

Il me semble que la forêt ne respire plus. Elle ne bruisse plus, elle soupire à peine. Elle s'étale, défunte, comme un drap jeté sur un corps trop longtemps ignoré. Autour d'elle, il n'y a plus de lumière, seulement des ombres, comme des haies sans feuillage, postées là non pour contenir, mais pour absorber. Le gibier qui s'en échappe semble pris d'un tremblement sacré, comme s'il pressentait la fin d'un monde qu'il n'a jamais compris. Un ruisseau glisse là, tout doucement, presque en secret, suivant les pierres usées et les fougères fanées, caressant les vieilles racines, bruissant d'un chant ancien, que seuls les arbres savent encore entendre. Il brille par endroits sous les feuillages, comme si les étoiles déjà levées en déposaient un fragment. C'est un murmure argenté dans l'oubli vert de la forêt.

L'Obscur

Tu vois juste, mais tu espères trop. Ce n'est pas la forêt qui meurt, c'est nous qui n'y vivons plus. Les lieux ne disparaissent pas : ils s'effacent en nous, faute de regard pour les maintenir. Ce que tu prends pour un soupir d'eau ou un frisson d'oiseau est peut-être le dernier souffle de notre propre présence au monde. L'étendue s'est figée dans un demi-rêve. Elle n'a plus de centre. Des villages esseulés, des marécages sans voix, des étangs qui ne reflètent plus rien. Et pourtant, dans cette immobilité, une illusion subsiste : une lueur au loin, un feu trompeur. Peut-être une flamme, peut-être un souvenir. Un reflet seulement, glissant sur la route comme une promesse qui ne tiendra pas. Il n'y a plus de source à cette clarté. Ce que tu crois encore voir n'existe que par habitude.

L'Errant

Mais j'entends là-haut un mouvement, un frémissement presque aérien. Le ciel n'est plus vide : il s'émeut. Une nuée d'oiseaux sauvages s'élève, comme arrachée à l'horizon. Ils

partent, oui, mais où ? Vers ces pays lointains, les beaux, les autres — ceux qui n'ont jamais été profanés. Leur migration est un acte de foi que nous ne savons plus imiter. Même les roseaux frémissent à leur départ, comme si le sol lui-même pleurait ce qui s'éloigne. Il y a dans l'envol une élégie, une blessure. Et moi, je reste, à fixer ce ciel déserté, prisonnier de cette terre qui ne sait plus parler.

L'Obscur

Tu crois entendre un chant, mais c'est un cri étouffé. Ces oiseaux n'annoncent rien, ils fuient. Ils sont les témoins d'un monde qui se défait sans bruit, porteurs d'un adieu que nul ne formule. Le ciel ne donne plus d'oracles, seulement des traces d'absence. L'émoi des roseaux est celui de ceux qui restent, qui endurent. Quant à toi, Errant, tu regardes encore comme un homme qui espère, mais c'est ton regard même que les ténèbres avalent. Ce soir, il n'y a ni chute du jour, ni surgissement de la nuit. Ce qu'il y a, c'est une désagrégation,

lente, douce, inévitable. Et dans cette lenteur, c'est notre nom,
le plus ancien, celui qui fut confié à l'aube, que nous oublions.

CREPUSCULE

L'Errant

Regarde, ami, la cour s'est figée sous le voile pâle du soir. Une lueur laiteuse descend, comme un souffle exhalé d'un monde qui n'ose plus parler. Les arbres roux soupirent leur automne, et dans cette lenteur glissent des figures, non pas tout à fait humaines, mais pas encore absentes. De doux malades, dis-tu ? Oui, ils marchent comme des âmes suspendues entre fièvre et oubli, enveloppés dans un songe ancien. Leur regard cireux et rond semble chercher, dans la brume du temps, quelque trace de lumière : un âge d'or, peut-être, où le vin chantait encore dans les veines, où le calme n'était pas une capitulation. Mais ces êtres-là ne cherchent plus à revenir : ils se ferment doucement, comme des fleurs usées par trop d'aube, se repliant dans leur consommation silencieuse.

L'Obscur

Ce que tu vois est une liturgie du désastre. Ces corps qui se

déplacent ne sont que les enveloppes délavées d'un désir révolu. Les étoiles, hautes, jetant leur blancheur triste, elles assistent. La grisaille n'est pas un voile, c'est une saturation : de cloches, d'illusions, de gestes qui n'ont plus de sens. Regarde mieux. Les figures qui s'agitent ne sont pas en marche vers un salut, mais dans une fuite désordonnée, animale, confuse. Les affreux, car il faut les nommer, ne cherchent pas la lumière, mais une cache plus dense dans l'ombre. Ils se dispersent comme des feuilles mortes, incohérentes, jetées par un vent sans logique.

L'Errant

Mais qui sont-ils, ces visages déformés, ces silhouettes grotesques qui se pressent aux murs comme si la pierre pouvait les recueillir ? Leurs pas résonnent sur les sentiers noirs, entrecroisés comme les nerfs d'un monde en crise. Ils fuient, oui, mais ils ne savent même plus ce qu'ils redoutent. Ils ont oublié jusqu'à leur peur. Ils se blottissent, s'effacent, se froissent dans le tissu du crépuscule. Et d'autres encore, je les

vois, se glissent dans les arcades, aspirés par l'obscurité, comme des spectres regagnant leur tanière. Ce ne sont plus des êtres : ce sont des ombres, usées par le jour, écorchées par la nuit qui s'élève.

L'Obscur

Tu comprends maintenant ? Le crépuscule ici n'est pas transition, mais abandon. Les frissons rouges qui jaillissent, ce ne sont pas des signes de vie, ce sont des spasmes, des soubresauts de folie. Le vent astral les soulève, et c'est une étrange bacchanale qui commence, sans fête ni musique. Les ménades que tu évoques ne célèbrent plus Dionysos, elles hurlent dans le vide. Leur danse n'est pas extase, mais agonie convertie en furie. Ce monde ne s'éteint pas doucement, il se disloque dans un éclat d'hallucination. Et nous, témoins muets, que sommes-nous d'autre que les veilleurs d'un rêve que la mort elle-même a déserté ?

DANS UNE CHAMBRE ABANDONNEE

L'Errant

Regarde cette pièce oubliée, ami... L'air y est tiède, immobile, comme s'il conservait les dernières respirations de ceux qui y ont jadis espéré. Les fenêtres, grandes ouvertes sur un monde qui a cessé de croire en lui-même, laissent entrer les sons d'un orgue lointain, doux, lents, funèbres, comme si le cœur d'une cathédrale battait encore dans les ruines. Et sur les tapisseries fanées, vois-tu ? Les ombres s'agitent en une ronde étrange. Ce ne sont pas des enfants, ni des vivants. Ce sont des souvenirs qui dansent, des fragments de gestes, d'instant à jamais défaits. Une farandole de spectres oubliés.

L'Obscur

Oui, la pièce est vide, mais elle regorge d'images qui ne veulent pas mourir. Les buissons dehors s'embrasent, sans feu ni flamme, dans le dernier éclat du jour, et déjà les faux passent dans les champs, comme des bras mécaniques récoltant ce qui

reste de l'été. Et l'eau, vieille, usée par les siècles, chante encore, mais sa mélodie est sourde, pareille au babil d'un aïeul que personne n'écoute. Tout ici est mémoire qui n'en finit pas de s'effacer. Un murmure passe : est-ce le souffle d'un dieu en déroute ? Ou celui, plus intime, d'un être perdu qui voudrait encore aimer ?

L'Errant

Il m'a effleuré, ce souffle. Il n'était ni chaud ni froid, juste un frisson de présence. Et soudain, dans le ciel, les hirondelles ! Elles dessinent des signes insensés, comme si elles voulaient écrire ce que nos cœurs ont oublié de dire. Mais le sens fuit avec elles — et là-bas, au loin, dans cette lumière qui s'efface, le pays des forêts dorées se dissout doucement, comme un rêve qu'on n'a pas su retenir. Peut-être que tout cela n'a jamais existé.

L'Obscur

Ou peut-être cela existe encore, mais ailleurs, dans un lieu que seuls les poètes traversent les yeux fermés. Regarde les

parterres : des flammes y dansent, sans brûler. L'extase est là, confuse, non pas joie mais vertige, celui de comprendre que rien ne dure, pas même la beauté. Sur les tapisseries, les figures vacillent. Elles ne savent plus à quelle époque elles appartiennent. Et soudain... quelqu'un regarde par la porte. Il ne dit rien. Il est. Il est présence pure, peut-être notre propre regard retourné sur nous-mêmes.

L'Errant

Et l'air embaume... L'encens flotte dans la chambre, doux, sucré, presque trop. On y devine la présence de poires mûres, de verres qui ne tintent plus, de coffres fermés sur des secrets fanés. Le temps, ici, n'est pas passé, il s'est effondré. Lentement, comme sous le poids d'une prière muette, le front s'incline. Il brûle, ce front, de fièvre ou de lumière, on ne sait. Et là-haut, éternelles, impassibles, les étoiles blanches. Elles veillent. Mais veillent-elles sur nous ou sur notre abandon ?

LES RATS

L'Errant

Il y a quelque chose d'étrangement pur dans cette lumière, tu ne trouves pas ? La lune automnale, blanche et froide, jette sur la cour un éclat presque sacré mais c'est un sacré inversé, funèbre, comme si la divinité, lassée, éclairait les ruines de ce qu'elle a déserté. Et du bord des toits, vois ces ombres fantastiques qui tombent... Ce ne sont plus des hommes, ni même des souvenirs. Ce sont des figures mortes d'avance, des reflets d'un monde que l'on n'habite plus. Tout est muet, figé, les fenêtres n'ont plus d'yeux, seulement un vide qui regarde. Et dans ce vide montent les rats.

L'Obscur

Ils rampent comme les pensées qu'on refoule trop longtemps. Leurs pattes griffent le silence avec cette lenteur qui annonce la faim, ou la peste. Ils sifflent, oui, mais d'un sifflement sans voix, celui du désir brut, obscène, qui ne cherche plus ni

amour, ni beauté. Ils suivent leur propre puanteur, l'odeur des latrines, du pourri, du ferment. Là où le clair de lune vacille, eux s'affermissent. Le monde qu'ils envahissent est celui des refoulés, des désirs honteux, des vérités qu'on ne veut pas nommer. Ce sont les rats qui montent quand l'âme s'est vidée de sa musique.

L'Errant

Et pourtant, leur ruée n'a rien d'imprévu. Nous les attendions, depuis longtemps. C'est nous qui avons laissé portes et granges ouvertes, croyant que le silence suffisait à contenir la vermine. Mais non leur désir, aigu, féroce, n'est que le reflet du nôtre, travesti, haï, mais jamais éteint. Ils hurlent, affolés, comme une meute en manque d'expiation. Et les fruits ? Le grain ? Tout ce que nous avons patiemment engrangé, ils le souillent. Ce n'est pas la faim seule qui les guide, c'est la nécessité de corrompre. D'effacer toute trace de l'été.

L'Obscur

Et le vent qui gémit dans l'obscurité n'est pas le vent du

changement, non. C'est celui des tombes ouvertes, des champs après la moisson où l'on ne chante plus. Ce vent-là, glacé, serpente entre les murs et les corps, il porte les couinements, les rires aigus de bêtes devenues souveraines. Les rats ne sont pas l'exception, ils sont l'ordre, quand la lumière s'est éteinte. Trakl savait cela. Il l'a vu surgir des coins de silence, dans les ruines intérieures. Et toi, Errant... es-tu prêt à marcher parmi eux, sans fuir, sans mentir ?

L'Errant

Non pour les fuir, mais pour les nommer. Car nommer, c'est déjà reprendre un peu de feu à l'obscur. Mais je ne nierai pas leur règne : il est nôtre, à nous qui avons préféré l'ordre à la ferveur, la norme à la grâce. Quand les rats s'invitent, c'est que nous avons déserté la chambre du vivant. Et pourtant... pourtant, dans ce gémissement du vent, j'entends encore le soupir d'un monde qui ne veut pas mourir.

UN SOIR D'AUTOMNE

L'Errant

Regarde autour de toi... Le village s'enveloppe de brun, comme si l'automne avait trempé ses doigts dans la poussière pour en enduire les murs. Il y a une chose, oui, sombre, toujours, qui glisse là, le long des pierres. Elle ne fait pas de bruit, elle ne fait pas peur, mais elle est là, obstinée, insistante. Est-ce la mort ? Non. C'est plus intime : c'est le retrait du monde, la perte de substance des vivants. Des formes passent, hommes ou femmes, on ne sait plus — et ce n'est pas un cortège. Ce sont des revenants qui, dans le soir, se préparent un lit dans des chambres vides, froides, sans nom. Ils ne rentrent pas chez eux, ils retournent à l'absence.

L'Obscur

Et pendant ce temps, les enfants jouent, encore... Mais même leur jeu est pris dans l'ombre. Elle est lourde, posée sur la glaise, sur le purin, une chape d'où rien ne s'échappe. Les

servantes traversent cette bleuté étrange de la tombée du jour, un bleu de suie, d'humidité, de cloches qui ne sonnent que pour les âmes. Et elles regardent. Leurs yeux ne jugent pas, mais ils savent. Ils portent le secret du soir, ce murmure invisible entre le monde et l'autre monde, celui que nous refusons d'habiter et qui, pourtant, nous attend déjà.

L'Errant

Et puis, il y a cette auberge. Toujours une auberge pour le solitaire. C'est une sorte d'entre-deux, un refuge sans chaleur mais sans menace. Sous les voûtes, le voyageur s'assoit, patient, parmi les spirales dorées du tabac. Il ne parle pas. Il ne lit pas. Il attend. Ce n'est pas un ivrogne, c'est un veilleur. Il médite, mais non sur des idées ; il médite sur ce qui s'en va. Les oiseaux sauvages... leur départ, c'est celui du sens, peut-être, ou de l'espoir. Et pourtant, il ne s'alarme pas. Il sait que le destin privé, celui qui ne concerne que lui, est toujours proche, et noir. Il l'accepte.

L'Obscur

Car que reste-t-il à faire sinon attendre, dans la conscience nue ? Ce soir d'automne n'est pas mélancolique : il est lucide. Il ne pleure pas la lumière disparue, il nomme ce qui vient et ce qui revient. Ces formes qui avancent dans le village, ce sont nos propres silhouettes, vidées de chair, allégées de bruit. Nous marchons vers ce lit glacé, non comme on va dormir, mais comme on redevient silence. Et dans les voûtes de l'auberge, sous le tabac, sous les soupirs des dernières feuilles, il n'y a pas de répit. Il y a cette pensée nue, sans maître : celle d'un monde qui s'enfonce lentement dans l'intemporel.

L'Errant

Alors ce soir n'est pas simplement un soir d'automne. Il est notre retour dans l'ombre. Le monde a ralenti son pouls, non par fatigue, mais par vérité. Et si les oiseaux sont partis, peut-être est-ce pour que nous apprenions à marcher, sans ailes, vers cette obscurité qui ne juge pas. L'automne n'est pas triste. Il est juste. Et dans cette justice nue, dans ce retrait discret, je

trouve encore une lumière même si elle est faible, vacillante,
entre deux bouffées de tabac et deux pensées exilées.

LE SOIR

L'Errant

Regarde là-haut, l'éclat pâle qui descend, timide mais opiniâtre : c'est la lune, oui, mais non plus celle des amoureux ou des rêveurs... C'est la gardienne des morts. Elle remplit de son silence les forêts, les creux de pierre, les replis de mousse où dorment les figures oubliées des héros. Ces visages, autrefois pleins de feu, sont devenus ombres fixées, gravées dans le temps comme sur des vitraux ternis. Elle ne juge pas, la lune. Elle enveloppe, douce comme l'étreinte d'amants disparus, glaciale comme les rochers pourrissants qu'elle éclaire à peine. C'est elle qui veille sur les âges illustres, qu'aucun chant ne ranime.

L'Obscur

Mais ce que la lune éclaire aujourd'hui, c'est un monde défait, et son éclat bleuâtre n'est plus celui de la beauté mais celui du deuil. Vois du côté de la ville : là où la lumière semble s'éteindre

avant même d'avoir touché les murs. C'est une race malade qui y demeure, froide, mauvaise, non par cruauté, mais par abandon. Elle prépare, sans le vouloir, sans même le savoir, le sombre avenir de ses enfants. Une génération blanche, non pas par pureté, mais par blanchiment, par effacement. Une génération vidée, trop pleine d'héritage et déjà lasse de porter ce qu'elle n'a pas conquis.

L'Errant

Et les ombres, toujours elles... Elles remontent, elles soupirent, elles se dissipent dans le cristal vide du lac de montagne. On pourrait croire qu'elles cherchent encore leur nom, leur voix, leur époque. Mais non. Elles ne demandent rien. Elles errent comme un souffle dans le vent, juste assez présentes pour troubler la surface de l'eau. Leur destin n'est plus celui des vivants, ni même celui des morts, elles sont passées de l'autre côté du souvenir, là où même la mémoire ne sait plus comment raconter. Ce soir est leur royaume, et la lune leur seule témoin.

L'Obscur

Et toi, L'Errant, où te tiens-tu dans ce paysage ? N'es-tu pas aussi une ombre parmi toutes les ombres ? Ta voix est distincte, oui, mais elle tremble comme un fil tendu sur l'abîme. Tu parles, mais ton souffle est celui d'un homme qui sait qu'il ne fera que traverser la ruine, sans la réparer. Alors regarde encore la lune, non comme un oracle, mais comme une sœur veillant sur les restes car nous ne sommes pas les bâtisseurs de demain, seulement les témoins d'un effondrement silencieux.

L'Errant

Peut-être, oui... Mais témoigner, ce n'est pas rien. S'il ne reste que la parole pour nommer l'effacement, alors qu'elle soit limpide, tremblée, lucide. Le soir est là, il enveloppe tout. Nous n'avons pas à le redouter, seulement à l'accompagner dans sa lente chute. Et s'il y a encore des descendants, qu'ils sachent que nous avons vu et que nous avons dit. Non pour conjurer, mais pour honorer. Même l'ombre mérite un dernier chant.

LIMBES

L'Errant

Regarde ces murs effacés par l'automne, ce qu'ils retiennent encore, ce qu'ils ne parviennent plus à dire : des ombres cherchent, là-bas, à flanc de colline, l'or qui n'est plus qu'un son, un or qui tinte, fragile, presque moqueur, entre les mains d'un vent qui ne fait que passer. Tout est passage ici : les nuages du soir qui paissent comme bêtes anciennes dans la torpeur des platanes desséchés, les larmes elles-mêmes, plus sombres que le ciel, plus profondes que le temps. Tristesse sans origine, comme si le monde lui-même pleurait de ne plus savoir pourquoi.

L'Obscur

Et dans ce rêve étouffé, ce songe effondré, une ville fume, oui, littéralement. Elle expire par ses toits une tristesse rouge, un couchant qui déborde des cœurs solitaires. L'étranger descend la colline, sans bruit, sans appel. Il ne marche pas seul :

quelque chose le suit, un tendre cadavre, dis-tu, cette ombre intime qu'on appelle mémoire, ou remords. Peut-être même la part de lui-même qu'il a dû laisser au bord du cimetière pour continuer à marcher. Et derrière lui, le froid souffle. C'est un froid d'or, d'un or sans chaleur, d'un or qui ne nourrit plus.

L'Errant

Tout ici résonne bas, sourdement, comme la cloche d'une bâtisse de pierre qu'on aurait oubliée, hospice ou orphelinat, on ne sait. Mais les lieux ont une mémoire propre, et les murs exhalent les peines qu'on y a tues. Le chaland rouge glisse lentement sur le canal, sans direction. Et dans la nuit qui gagne, des hommes sombrent. Non pas qu'ils tombent, ils s'effacent, ils pourrissent dans leur propre rêverie, dissous dans l'attente. À leur porte, les anges ne viennent plus annoncer. Ils ne gardent plus rien. Leurs fronts sont froids, leur silence lourd comme une prière avortée.

L'Obscur

Et là, dans ces chambres aux fenêtres glacées, les meubles

moisissent. La mémoire même des gestes semble pétrifiée. C'est l'enfance, non pas candide, mais damnée qui cherche encore à tâtons ses mythes, ses légendes, dans un bleu qui n'éclaire plus rien. Elle avance avec des mains d'os, et le coffre, la porte, tout est rongé par le rat, cet animal de la fin des choses. Le cœur, là, se glace. Il se fige dans un silence aussi blanc que la neige, mais sans espoir de renouveau.

L'Errant

Et dans ce mutisme, monte encore une dernière clameur : les jurons pourpres de la faim, pas celle du ventre seulement, mais de l'âme qui ne croit plus qu'en la violence. Elle tape aux murs, hurle dans l'ombre pourrissante, brandit des épées noires, des armes de mensonge, comme si la vérité n'avait jamais été qu'une farce. Et puis, soudain, tout se referme : une porte retombe, d'airain, lourde, irrévocable. Plus rien ne passe. Le jour rond s'est figé. Le tourment continue, sans fin et sans témoin.

L'Obscur

Ainsi sont les Limbes, non pas comme on les décrit dans les dogmes, mais comme Trakl les entend : ce n'est pas l'attente du salut, c'est la perpétuation du chagrin, à peine formulé, à peine senti, comme un murmure d'enfant dans un grenier vide. Et nous, errants dans cet empire gris, ne pouvons qu'écouter, noter, traduire.

LIEU PRES DE LA FORÊT

L'Errant

Ici, c'est le soir qui descend avec tendresse, et même les vieilles gens s'y enfoncent comme dans un lit ancien. Rien ne heurte, tout glisse. Les châtaigniers sont bruns, les feuilles ne tombent pas : elles se fanent mollement, comme si elles acceptaient, enfin, de n'être plus que poussière. Il y a quelque chose d'apaisé dans ce lieu. Même le cimetière n'est plus un lieu de rupture, mais de dialogue : un merle bavarde doucement avec un cousin mort, l'instituteur blond reconduit Angèle et ce seul nom prononcé suffit à raviver toute la lumière d'une enfance passée.

L'Obscur

Oui... les images de la mort ne font plus peur. Elles regardent depuis les vitraux, comme des souvenirs figés dans le verre. Leurs couleurs sont pures, presque rassurantes, mais leur fond reste teinté de sang : la mémoire ne renonce jamais tout à fait

à ses blessures. Pourtant, le portail est fermé aujourd'hui. Personne ne vient troubler la paix des ombres. Le sacristain garde les clefs, comme un passeur entre deux mondes. Et dans le jardin, une sœur, peut-être une religieuse, peut-être une sœur perdue, discute avec des ombres comme on parlerait à des amis revenus de loin.

L'Errant

Tout ici respire la lenteur, la maturation. Dans les vieux celliers, le vin mûrit en or, dis-tu, en pureté. Même l'odeur des pommes est un baume, un parfum de présence. Et puis il y a cette joie, pas trop loin, jamais éclatante mais sincère. Le soir venu, des enfants écoutent des contes, assis en cercle, la tête penchée, les yeux brillants. Les histoires qu'on leur chuchote parlent de douce folie, d'un monde pas tout à fait réel où, pourtant, l'or et le vrai se montrent parfois. Peut-être est-ce là que Trakl nous indique un autre chemin : une spiritualité pauvre, pleine d'humbles lumières.

L'Obscur

Et le bleu s'écoule, lentement, plein de résédas. Même le ciel semble avoir appris la tendresse. Les chandelles éclairent doucement les chambres où attendent les modestes, et ce qu'ils attendent, ce n'est pas la gloire, ni l'éternité mais un lieu bien en ordre, un peu de chaleur, une reconnaissance tranquille. Loin des cataclysmes, des cris, des rats, Trakl esquisse ici une scène de répit. Et pourtant, à l'orée de la forêt, descend une silhouette. Un destin solitaire, dis-tu, comme s'il fallait toujours qu'un marcheur reparte.

L'Errant

Mais il ne s'en va pas en guerre. Il ne fuit pas. Il descend doucement, dans une nuit qui n'est plus une menace, mais un ange du repos. La nuit n'est plus noire, elle est complice. Elle s'avance jusqu'au seuil, et s'arrête, sans bruit. Le silence qu'elle apporte n'est pas vide : il est une dernière étreinte, une promesse de paix.

PETIT CONCERTO

L'Errant

Le rougeoiement est là, soudain, comme un rêve qui t'enveloppe, comme un souffle du matin qui traverse la pièce. Tout est calme, mais cette lumière qui brille à travers tes mains est comme un dernier baiser du soleil avant qu'il ne se retire. Ton cœur palpite dans cette lumière, et il est comme fou de plaisir à l'idée de vivre encore, de sentir encore, de goûter cette chaleur mais tout cela, dans le silence. Il ne faut pas que cela fasse de bruit, car la beauté ne doit pas crier. Elle est silencieuse, comme un chant que l'on entend à peine, un murmure lointain.

L'Obscur

Oui, les champs jaunes déferlent au midi, et tout autour, le monde se gonfle d'une chaleur qui brouille les sons, qui rend l'air lourd et sucré. Le chant des grillons se fait de plus en plus faible, comme si les créatures elles-mêmes étaient épuisées

par cette lumière. Le dur va-et-vient des faux marque le rythme du temps qui passe sans que nous puissions vraiment y échapper. Et puis, les forêts dorées, candides dans leur silence, semblent s'éteindre lentement, comme une lumière qui se fanerait sur une toile trop longtemps exposée au soleil.

L'Errant

Et dans cette lumière, la mare verte s'épanouit. Elle brille de pourriture, mais c'est une pourriture douce, presque nécessaire. Les poissons se figent, immobiles, comme si eux aussi s'étaient laissés gagner par la chaleur, par le temps. C'est là que, dans cette eau qui devient lourde, on sent le souffle de Dieu. Il éveille doucement les cordes, il fait chanter un violon, mais c'est un violon qui chante dans la vapeur du matin et de l'après-midi. Le monde est presque guéri dans sa pourriture, car cette eau, même pour les lépreux, semble un baume.

L'Obscur

Mais cette guérison n'est qu'illusion, n'est-ce pas ? Le mouvement de Dédale flotte là, dans les ombres bleues, une

présence insaisissable. Il y a une odeur de lait, douce mais désespérément présente, qui se glisse entre les branches de noisetier. Et dans cette étrange scène, l'instituteur joue encore du violon, longtemps encore, sa musique résonne dans une cour vide. Un cri soudain, le cri des rats, rompt la tranquillité du lieu, comme un écho à l'âme troublée. La vie et la mort se mêlent ici, dans ce jeu de cordes, ce souffle lourd.

L'Errant

Les couleurs du monde se sont fanées. Dans la cruche, contre les tentures affreuses, l'eau prend une teinte étrange, comme une image figée dans l'ombre. Les violettes, ces fleurs plus froides, poussent dans une terre qui ne leur appartient pas vraiment, mêlées aux querelles, aux voix mourantes. Narcisse se noie dans un accord final des flûtes, perdu dans l'écho de sa propre beauté, dans ce qui, à la fin, ne mène nulle part. Tout se termine dans un souffle, un ultime soupir, une disparition.

À HELLBRUNN

L'Errant

Suivons, dans la pâle lumière du soir, cette plaintive couleur bleue, presque comme un dernier souffle d'un monde qui se retire lentement. La colline s'étend devant nous, et l'étang printanier murmure doucement sous le poids des ombres anciennes. Les morts ne sont jamais loin, tu ne trouves pas ? Leur présence flotte ici, comme un voile transparent, comme si les ombres des princes de l'Église, les nobles femmes de jadis, reposaient encore dans cette terre, dans ce vallon. Et tout autour, des violettes, fleurissant avec gravité, semblent tenir la mémoire vivante de ces ombres. Une vague cristalline glisse, paisible, le long de la source bleue. Chaque élément, chaque couleur, semble murmurer des secrets d'un autre temps.

L'Obscur

Oui, chaque fragment de cette scène semble chargé de

résonances anciennes. Les chênes, ces témoins silencieux du passé, mystiquement verdissent au-dessus des sentes oubliées des morts, là où le temps se confond avec la terre, où la mémoire des âmes errantes ne trouve jamais tout à fait de repos. Il y a quelque chose de sacré ici, dans l'air, comme si le nuage d'or au-dessus de l'étang venait envelopper toutes ces histoires. Les morts sont toujours là, dans le bleu du ciel, dans la brume de la source. Leur ombre s'étend sur le présent, et même les violettes, par leur gravité, semblent porter cette empreinte, cet écartèlement entre la vie et la mort.

L'Errant

Et pourtant, les violettes, dans leur douceur apparente, portent une gravité qui dépasse le simple parfum du temps. Comme si elles étaient les témoins de quelque chose de plus lourd, de plus ancien. Elles sont là pour rappeler, non pas la vie qui est, mais celle qui a été. La source bleue murmure, mais elle ne dit rien de joyeux, elle parle d'un monde figé dans sa mémoire, une mémoire qui se noie dans le silence des eaux,

une mémoire trop lourde pour être effacée. Les chênes, eux aussi, sont chargés de ce poids du passé. Les sentes oubliées des morts, ces chemins invisibles qui nous mènent vers l'inconnu, vers l'invisible, sont tout autour, et chaque pas que nous faisons semble nous enfoncer un peu plus dans la terre des anciens.

L'Obscur

Il est vrai que tout ici semble invoquer un monde révolu, un monde plus sage, peut-être, mais aussi plus cruel, un monde où les ombres des princes et des nobles femmes errent encore, figées dans le silence éternel de la nature. Le nuage d'or qui plane au-dessus de l'étang n'est pas simplement une vision poétique, c'est aussi une illusion dorée, comme si tout cela était trop beau pour être vrai. Mais tout dans ce paysage parle de fin, de ce qui se décompose lentement. Le monde des morts et celui des vivants ne sont jamais aussi proches, et ces violettes graves, et ces chênes mystiques, ne font qu'accentuer le sentiment que nous ne sommes que des visiteurs fugaces

dans ce royaume de l'entre-deux. Chaque souffle ici semble figé, comme si l'âme de ces lieux refusait de nous laisser partir.

L'Errant

Oui, nous sommes des visiteurs, et c'est peut-être ce qui fait la beauté étrange de ce paysage. Il n'est pas de retour possible, il n'est pas de rédemption ici. Tout est suspendu, comme les ombres, comme le bleu de l'étang qui nous regarde sans jamais nous délivrer. Les violettes, graves et sereines, nous rappellent l'éphémérité de notre passage. Pourtant, il y a quelque chose de beau, même dans cette gravité, quelque chose qui nous pousse à regarder, encore et encore, même si nous savons que nous ne trouverons jamais ce que nous cherchons vraiment. Tout est dans le mystère, et le mystère, cher ami, c'est tout ce qu'il nous reste.

TOUSSAINT

L'Errant

Le vent d'automne souffle ici, dans ce lieu de silence et de poussière. Les petits hommes, les petites femmes, comme des marionnettes tristes, se tiennent devant la mort, fragiles et timides, en déposant leurs fleurs bleues et rouges sur des caveaux obscurs. Que cherchent-ils ici ? N'est-ce pas une tentative désespérée de rappeler les vivants à leur humanité, même face à l'inéluctable ? On les voit, tout petits et humiliés, devant la grandeur de la mort, comme si l'existence elle-même était une farce grotesque, une scène de théâtre où nous jouons nos rôles sans jamais comprendre le vrai sens de notre présence.

L'Obscur

Ah, leur peur est palpable, presque tangible dans l'air froid du soir. Les ombres derrière les buissons noirs semblent les surveiller, les juger. Et les pleurs de ceux qui ne sont pas nés s'élèvent, ces âmes qui flottent encore dans l'éther, privées de

toute existence, noyées dans l'attente éternelle. L'irréalité de cette ronde des vivants, ces gestes sans sens, leur incompréhension face à la mort, tout cela semble condamné à s'éparpiller au vent du soir, emporté par le temps. La vie semble n'être qu'une succession de tourments tristes, une illusion qui se dissipe, à peine un souffle dans l'immensité de l'univers.

L'Errant

Oui, et pourtant, malgré l'inutile, ils continuent, poussés par une force muette. Les solitaires errent dans la salle des étoiles, comme s'ils cherchaient une réponse dans ce vaste ciel d'obscurité. Mais il n'y a rien là-haut, rien d'autre que des larmes figées, des étoiles froides qui ne répondent jamais. Les hommes et les femmes, en dépit de leurs fleurs et de leurs pleurs, ne font que répéter un acte sans fin, une prière qui ne trouve pas d'écho. Ils attendent une bénédiction, une lueur d'espoir qui ne viendra jamais. Et la mère, là-bas, pourrit avec l'enfant, symbole du cycle sans fin, de la mélancolie héritée, où

chaque vie se confond avec la mort qui la précède. Ce paysage est celui de l'inéluctable, de la fin d'une époque où le silence des solitaires s'impose dans l'immensité des ombres.

L'Obscur

Leurs vies, dans leur confusion, semblent étouffées par l'ombre. Comment peuvent-ils espérer apaiser l'enfer et le martyr des femmes dans ce monde où tout est voué à l'échec ? Les lamentations funèbres des vivants, sans espoir, résonnent comme un écho vide. Mais peut-être est-ce cela, la vérité du monde : un passage entre l'obscurité et la lumière, un entre-deux où l'âme humaine cherche désespérément à se retrouver, même si elle ne peut jamais atteindre l'autre côté. Peut-être que toute cette souffrance n'est rien d'autre qu'une sorte de prière silencieuse, une recherche sans fin de sens dans un monde où tout semble perdu.

L'Errant

Ainsi, nous errons dans la salle des étoiles, les mains vides, le cœur lourd, cherchant quelque chose qui n'existe peut-être

pas. Nous sommes comme ces marionnettes de la Toussaint, soumis à la mort, incapables de comprendre pourquoi nous sommes ici. Peut-être, comme eux, nous sommes nous aussi condamnés à ce rite sans fin, à ces gestes figés dans l'air froid de la nuit. Et pourtant, même au sein de ce chaos silencieux, il existe une grande beauté, une beauté sombre, peut-être parce que nous savons, au fond de nous, que nous n'avons rien à attendre, que tout est perdu. Mais, alors même que les ombres se lèvent, que les pleurs s'élèvent, nous cherchons, encore et toujours, le sens de notre passage. Peut-être est-ce là notre unique héritage : chercher, sans jamais trouver, jusqu'au dernier souffle.

À UN JEUNE MORT

L'Errant

Ô ! Le jeune mort, ce compagnon de jeux du soir au bord de la fontaine, tendre et léger sous le regard des étoiles, tout baigné dans la douce lumière de l'automne. La chaleur de l'enfance s'estompe dans la fraîcheur du soir, dans l'ombre naissante des arbres. Pourquoi faut-il que l'ange noir surgisse soudainement de l'intérieur de l'arbre, froid et silencieux, pour emporter ainsi ce jeune ami dans son invisible voyage ? La mort, elle aussi, danse dans les veines de l'automne, se glisse doucement entre les rayons du crépuscule, prenant les êtres chers comme une brise qui ne revient jamais.

L'Obscur

La douleur de cette disparition, l'immensité de l'absence, se mêle au silence des pierres et des fontaines. Il est parti, ce jeune homme, son sourire bleu laissant derrière lui l'écho de l'innocence perdue. Les rues de la forêt et les murs du Mont-

des-Moines témoignent de son passage, mais tout cela est figé dans un éternel oubli. Il n'y a que des ombres dans les branches nues, et la plaine verte où se meurt lentement la chair, où la nature se fait spectatrice du drame humain. C'est une tristesse indicible, un passage dans l'obscurité que nul ne peut réanimer, juste une chrysalide d'enfance brisée par un destin inconnu. Et pourtant, il vit encore, en esprit, dans la chambre où le silence du jeune mort se fait visiteur immobile.

L'Errant

Et ces cloches bleues, qui résonnent à travers les tours crépusculaires, sonnent comme un appel à l'impossible retour. Les ombres, invisibles mais présentes, entourent le jeune mort de leur présence froide. Pourquoi cette fin prématurée, pourquoi cette mort dans la jeunesse ? Les plaintes du gibier, ce son inarticulé du monde qui se meurt, le bruissement des feuilles, tout cela s'élève autour de lui dans une danse macabre, et il est là, avec son âme chantante, égarée dans la pourriture de la chair, une ombre parmi tant d'autres.

Pourtant, dans le sillage de sa disparition, il y a un souffle, une tristesse immobile, un dialogue avec les arbres et la rivière verte, un sillon de lumière dans l'obscurité.

L'Obscur

Oui, le jeune mort est désormais un hôte de l'ombre, il n'a pas seulement laissé derrière lui des souvenirs, mais des silences lourds qui hantent encore la chambre. Son sang s'est versé dans la nuit, une larme ardente pour ceux qui restent, tandis que les ombres de la pourriture se glissent sous la peau, sans fin. Son âge et nuage d'or s'éteignent dans les reflets du soir, et son passage, sans parole, comme une cicatrice invisible, devient une partie du tout, une cicatrice du monde. Nous sommes tous là, et pourtant nous ne sommes plus là. Nous passons dans le monde, et pourtant nous restons dans le silence des morts, errant parmi les ombres et les ombres seules.

L'Errant

Et pourtant, dans ce dialogue intime entre le vivant et le mort,

entre l'ombre et la lumière, quelque chose persiste. La rivière verte, toujours en mouvement, continue de couler, portant les souvenirs du jeune mort, comme un parfum à travers le temps. Les ombres qu'il a laissées derrière lui ne sont pas des vides, elles sont le souffle du monde qui continue à avancer, même dans la nuit la plus profonde. Et peut-être est-ce cela, la seule vérité que nous puissions comprendre : la mourir jeunesse n'est qu'un autre aspect de la grandeur tragique de l'existence, où tout est transitoire, mais où chaque souffle est aussi essentiel que l'univers lui-même. Son passage est invisible, mais son empreinte éternelle.

CHANT DU TRÉPASSÉ

L'Errant

Plein d'harmonies est le vol des oiseaux. Mais l'âme, elle, s'en va en silence. Les forêts vertes se referment sur des huttes plus tranquilles, et le ruisseau, murmure doux et apaisé, semble nous guider vers un éternel repos. Mais à l'intérieur de l'homme, une autre ombre grandit. Son front se fait sombre, ses pensées s'emmêlent dans une nuit intérieure, et la lumière du Bien qui brille en lui, c'est aussi un silence lourd, un poids qu'il porte en lui. Tout comme le pain et le vin consacrés, sa vie s'enfonce dans un mystère sacré, mais ce mystère est silencieux, sans bruit. Comment, dans cette paix de la cène, dans cette lumière douce, pouvons-nous comprendre l'errance épineuse de l'âme, qui cherche sa réconciliation avec ce qui est invisible, ce qui se cache derrière l'ombre de la nuit ?

L'Obscur

Oui, le clapotis du ruisseau nous berce, nous guide peut-être, mais l'ombre est toujours présente. Et alors que les fleurs de l'été tintent dans le vent, l'homme, même lorsqu'il semble au plus profond du repos, voit son front s'enténébrer, et ses pensées s'effacer dans le silence. Les martyres pourpres des ancêtres viennent aussi hanter son esprit. Ce sont eux, les défunts, qui dans leur désolation éternelle, ont jeté une lumière sombre sur sa propre existence. Il est seul maintenant, un descendant solitaire, et son héritage est fait de souffrance et de silence, de prière et de mort. Pourtant, dans cette maison silencieuse, une lumière pâle s'élève, semblable à un souvenir lointain, à une mémoire des jours passés, à une lumière dans le crépuscule. Peut-être est-ce cela, la vérité ultime de ce chant du trépassé : la paix et la résignation face à l'inexorable.

L'Errant

Oui, dans cette bleuité mystique de la nuit, la maison silencieuse semble parfaite pour accueillir les âmes errantes,

mais ce n'est pas une paix de joie. C'est une paix douloureuse, une paix marquée par l'absence. Et pourtant, la forêt murmure encore, elle porte en elle les légendes anciennes, et à chaque pas dans cette nuit, nous retrouvons les sentiers lunaires des trépassés, ces âmes qui ne sont pas tout à fait disparues. Elles flottent, elles errent encore, dans l'espace de l'au-delà, entre la lumière et les ombres, entre la souffrance et la réconciliation. Mais combien d'entre nous peuvent encore entendre leurs voix dans le vent qui traverse les champs de l'automne, combien peuvent savoir ce que ces âmes portent avec elles ?

L'Obscur

Le chant du trépassé est un silence, une réflexion infinie, une paix qui n'est pas de ce monde, mais qui se nourrit de tout ce qui a été vécu, souffert, aimé. Les ancêtres, les martyres, les descendants solitaires sont tous mélangés dans ce grand puzzle de l'âme, où le passé et l'avenir se confondent. L'automne est le témoin de cette transformation, de cette

disparition, mais aussi de cette réconciliation avec le rien, avec l'oubli. Pourtant, cette séparation n'est pas complète. Il y a quelque chose de plus, quelque chose qui ne se dit pas, mais qui reste, tout autour de nous, dans l'air lourd et sous la terre, dans les ombres éternelles qui grandissent dans le froid de la nuit. Et dans ce silence paisible, il y a un appel à comprendre, à regarder enfin ce qui reste après le passage.

CIMETIÈRE SAINT-PIERRE

L'Errant

Solitude rocheuse alentour, un cimetière de pierre où les fleurs blêmes de la mort frissonnent sur des tombes, mais où il n'y a pas de souffrance. Non, ici, tout semble calme, comme si la mort elle-même avait trouvé son repos. Le ciel, comme une douce caresse, baisse son sourire silencieux sur ce jardin clos, un espace clos, comme un rêve figé. Là, les pèlerins silencieux marchent en attente, en contemplation, mais que cherchent-ils, cherchant quoi dans cette attente sans fin ? Une rédemption ? Une paix ? Ou simplement l'acceptation de ce qui est déjà perdu, déjà là ?

L'Obscur

Oui, l'attente dans ce jardin est silencieuse, paresseuse, comme si tout ce qui était vivant ou animé se retirait lentement dans un sommeil éternel. Chaque tombe, chaque croix, semble véritablement veiller, comme une sentinelle

protectrice sur les âmes qui reposent ici. Mais je sens que c'est plus que de la simple vigilance : c'est une imploration silencieuse, un appel à quelque chose de plus grand, quelque chose que même la lumière qui brille sous les arcades ne peut complètement éclairer. Dans le fond, il y a des âmes errantes, oui, mais elles ne cherchent pas à fuir ou à être sauvées. Elles sont là, et le cimetière lui-même les accueille, comme une grande matrice d'ombres tranquilles.

L'Errant

La lumière qui brûle sous les arcades, douce, semble implorer. Implore-t-elle pour nous tous, pour chaque âme en attente ? Il me semble que l'ombre ici n'est pas une simple privation de lumière, mais qu'elle est remplie de douceur, comme une caresse de l'univers sur ce qui reste de nous après la vie. Et pourtant, les arbres fleurissent à la nuit, comme s'ils étaient les seigneurs invisibles d'un royaume qui dépasse la simple réalité terrestre, comme s'ils couvraient tout cela de leur beauté silencieuse, rendant ce visage de la mort encore plus

poétique, plus mystérieusement sublime. Il y a quelque chose dans ce cimetière qui n'est pas une simple fin, mais une suspension dans l'éternité, dans l'immobilité d'un temps sacré.

L'Obscur

Oui, la plénitude des arbres en fleurs, leur beauté tranquille dans la nuit, enveloppe la mort dans une douce apothéose. Chaque fleur, chaque sourire de lumière sur les tombes semble rendre cette mort plus vivante, plus illuminée. Le visage de la mort se trouve ici dévoilé, sublimé. Il n'y a pas de terreur dans cette image, pas de crainte, mais une réconciliation profonde avec la fin, une fusion du vivant et du mort dans un mouvement circulaire, éternel. C'est là le secret du cimetière, du Cimetière Saint-Pierre : il n'est ni une fin tragique, ni une destination abandonnée. Il est un espace sacré, un territoire où les ombres et les lumières se fondent dans une toute-puissante tranquillité, une forme de silence ultime, mais non sans beauté.

L'Errant

C'est dans ce silence que nous trouvons la véritable réponse à nos interrogations. Peut-être n'y a-t-il pas de fin à ce qui est vivant dans le cimetière, mais une transformation — un passage au-delà de notre compréhension. La mort elle-même n'est pas là pour nous tourmenter, mais pour nous révéler quelque chose de plus grand que nous-mêmes, un mystère que nous portons tous dans cette attente silencieuse. Peut-être que la lumière qui brille sous les arcades n'est pas un simple reflet de la vie, mais une invitation à comprendre que même dans l'ombre la plus dense, une bonté cachée réside, prête à accueillir les âmes perdues dans la beauté silencieuse de l'éternité.

AU CIMETIÈRE

L'Errant

La pierre pourrie se dresse là, chauffée dans l'air lourd, une sentinelle silencieuse de la mort. Autour d'elle, des fumées jaunes d'encens flottent, un voile épais qui semble envelopper chaque tombé de poussière, chaque souffle de vie. Les abeilles bourdonnent dans un essaim confus, comme si elles aussi ne savaient plus où aller, ni quel sens donner à leur travail. Et les grilles fleuries frémissent, comme si elles étaient les témoins d'une danse silencieuse de fleurs, d'ombres et de cendres. Que peuvent-elles dire, ces grilles, si ce n'est qu'elles sont là, figées, pour marquer la fin, l'immobilité des vies passées ?

L'Obscur

Oui, tout se confond dans ce paysage. Le cortège qui se déplace lentement le long des murs ensoleillés, ces ombres qui s'évanouissent comme des mirages, n'est-ce pas là une allégorie parfaite de ce qui nous attend tous ? Les chants

funèbres qui se perdent en frissons, ils ne sont pas seulement des bruits, des mots, mais l'écho même de la mort qui résonne dans l'air. Ce qui est déjà dissous, dissipé. Dans cette verdure silencieuse, les buissons semblent plus clairs, mais leur clarté est celle de la décomposition, une lumière troublante, comme celle qui précède une tempête. Les insectes, qui bondissent autour des pierres tombales, nous rappellent que la vie n'est qu'un court instant, un vibrant battement avant l'oubli. Ils sont les témoins invisibles de ce que nous laissons derrière nous, des souvenirs fragiles, bientôt écrasés sous le poids du temps.

L'Errant

Alors la mort elle-même devient une presque présence palpable. Ces grilles frémissantes, ces buissons plus clairs, ne nous disent-elles pas que nous, les vivants, sommes en permanence en contact avec ce que nous cherchons à oublier ? Il me semble que cette scène, figée dans l'instant, nous confronte à une réalité trop douloureuse pour être pleinement acceptée. La fumée d'encens, les abeilles, les chansons

funèbres qui se perdent, tout cela nous éveille à une vérité : la mort n'est jamais loin, elle flotte en permanence dans l'air. Elle se cache dans les murmures du vent, dans la lumière du soleil couchant, dans le frisson des ombres. Rien ne l'arrête, rien ne la détourne. Elle est là, persistante, éternelle.

L'Obscur

Et pourtant, dans ce silence lourd qui nous englobe, il y a aussi une forme de réconciliation avec ce qui doit être. La pierre pourrie, les fumées, les abeilles, tout cela crée une harmonie obscure, un monde dans lequel tout, même la décadence, trouve sa place. La mort, après tout, n'est qu'une partie naturelle de ce grand tout. L'air lourd et ces grilles frémissantes qui résonnent doucement sont là pour nous rappeler que la fin n'est pas un événement tragique en soi, mais un passage, un passage que nous devons accepter sans peur, sans lutte. Les chansons funèbres s'éloignent comme des vagues qui se brisent sur un rivage déjà englouti par la mer, et pourtant, ce silence qui suit leur départ est celui du repos, de la résolution.

L'Errant

Mais, cher Obscur, ce silence lourd ne cache-t-il pas aussi une forme d'inquiétude ? N'est-ce pas dans cette acceptation de la mort que se cache une forme de désespoir muet ? La nature, dans son processus de décadence, nous montre sa plus grande vulnérabilité. Elle est tout à la fois fragile et inaltérable, et en cela réside peut-être la véritable terreur. Ne pourrait-elle pas, dans ce silence, nous inviter à affronter nos propres peurs, nos propres faiblesses ? La mort, en sa toute-puissance, semble vouloir nous assimiler, mais peut-être est-elle simplement une transition, un mouvement que nous avons choisi de ne pas comprendre.

L'Obscur

Peut-être que ce que nous percevons comme un mouvement inexorable de la mort est aussi un appel à renouer avec une forme de pureté oubliée, de libération. Ce n'est pas une simple fin, mais une sorte de transformation silencieuse. Les insectes qui bondissent au-dessus des pierres tombales, ces petites vies

qui sont là, ne nous rappellent-elles pas que, même dans la mort, quelque chose continue, quelque chose subtil et invisible, comme la poussière qui flotte dans l'air ? Tout change, tout se transforme. La mort est simplement un autre aspect de la vie, plus obscur, mais tout aussi nécessaire.

PRINTEMPS DE L'ÂME

L'Errant

Le cri dans le sommeil... une invocation douce, comme une promesse dans l'obscurité. Le vent s'engouffre dans des ruelles noires, porteur de secrets et de murmures oubliés, et pourtant, c'est le bleu du printemps qui s'élève à travers les branches qui rompent. Ce n'est plus la nuit d'agonie, mais un appel à l'espoir, un frisson de renouveau. L'air est saturé de rosée pourpre, et les étoiles s'éteignent non pas dans l'effroi, mais dans la douce lenteur d'un monde qui se déploie. C'est dans ce silence que la rivière se teinte d'une lumière nouvelle, une lumière verte et argentée, une lumière vivante. C'est ainsi qu'elle devient une métaphore du renouveau : une promesse d'une vie qui se régénère.

L'Obscur

Le printemps de l'âme naît dans cette lumière douce. Et pourtant, vois comment les ombres humides du pré se mêlent

aux pas de l'animal, et comment les feuilles virides et les rameaux en fleurs touchent le front de cristal. Cette scène est celle de l'éveil : le monde s'éveille, le printemps s'y déploie lentement, mais chaque mouvement est la célébration de la vie retrouvée. La barque, scintillante, se balance doucement sur l'eau, comme un danseur dans un monde en pleine métamorphose. Le soleil brille dans les nuages roses, et déjà les sapins semblent exhaler une pureté silencieuse, une pureté que l'on croyait perdue, mais qui revient, toujours, en des gestes d'amour, de calme et de clarté.

L'Errant

Oui, le printemps ici est plus qu'une saison, c'est un retour à la pureté originelle, à cette essence qui répare tout, qui dissout les ombres. Nous sommes loin de la terre de pierre, du gris mutisme de la mort. La pureté semble répondre à l'abîme du soleil, comme une lueur qui perce dans les ténèbres de l'existence. Il y a là une réconciliation entre l'ombre et la lumière. Et ce ciel bleu, baignant au-dessus des forêts, est le

signe que, même dans la tragédie, il existe une lueur d'espoir. Ce que nous croyons perdu se réveille, sous la forme de fleurs blanches sous un chêne sauvage, comme un souffle d'amour dans la forêt solitaire.

L'Obscur

Les eaux, plus sombres, continuent leur danse, mais elles baignent aussi les beaux jeux des poissons. Même dans le deuil, dans l'aspect taciturne du soleil, il y a cette légèreté, cette douceur qui accueille la souffrance, la transmute. Oui, l'âme est étrangère sur cette terre, comme un visiteur dans un monde qui ne lui appartient pas entièrement. Mais dans ce voyage, la cloche sombre qui sonne dans le village, ce cortège de paix, est une promesse de réconciliation avec ce que l'on croyait défunt. Le myrte fleurit au-dessus des paupières du mort, et avec lui, la flamme vivante de l'âme continue de briller.

L'Errant

C'est là, dans cette paix retrouvée, que la beauté prend son sens le plus pur. Les eaux résonnent doucement dans l'après-

midi, la friche se verdit plus sombre, mais c'est dans cette joie douce que l'espoir nous apparaît, comme une caresse dans le vent rose. Le chant du frère sur la colline du soir est une mélodie qui nous élève, qui nous porte au-delà de la mort et de la peur, une note claire dans l'obscurité qui persiste. C'est là que réside la vraie liberté, dans l'acceptation du passé et dans l'ouverture vers un futur d'espoir.

L'Obscur

Peut-être qu'au fond, c'est dans cette douce résignation que réside la véritable force. Le printemps de l'âme n'est pas simplement une saison de fleurs et de couleurs, c'est la capacité à reconnaître que, même dans les moments les plus sombres, il existe toujours une possibilité de renaître. La beauté du monde, les eaux, les sapins, les fleurs, tout cela est une invitation à redonner sens à nos vies, à transcender la douleur par un retour à l'essentiel. Le cycle de la vie et de la mort continue, mais en son cœur, l'espoir persiste, comme une flamme que rien ne peut éteindre.

MUSIQUE À MIRABELL

L'Errant

La fontaine chante, et dans cette mélodie douce, presque cachée, il y a une mémoire qui se déploie. L'eau, en s'écoulant, effleure le sol comme une musique du temps. Les nuages, légers et blancs, se dessinent dans le bleu lumineux du ciel, comme des fantômes flottants, délicats, presque irréels. C'est un monde suspendu dans une sérénité fragile, une scène que seul le regard attentif peut saisir. Et au milieu de tout cela, les hommes silencieux avancent, perdus dans leurs pensées, traversant ce jardin vieux, cet espace d'histoire figée. Le soir tombe, silencieux, et pourtant, c'est le garde-fou du jour qui cède à la nuit.

L'Obscur

Le marbre des ancêtres, autrefois éclatant, devient gris, car le temps ne ménage rien, ni les pierres, ni les ombres. Mais c'est là que réside la beauté cachée : dans cette usure silencieuse,

dans le passé qui laisse ses traces indélébiles sur l'existence.

Une troupe d'oiseaux, noirs et décidés, trace sa route vers les lointains, comme pour fuir ce temps qui se dilate et se fige en même temps. Et là, le faune aux yeux morts contemple, sans mouvement, ces ombres qui glissent dans l'obscurité, comme des vestiges d'un monde oublié, une présence qui ne demande plus qu'à être oubliée.

L'Errant

Les feuilles tombent, rouges, comme des sanglots arrachés à la terre, et s'éparpillent dans le vent. Le vieil arbre, qui a été témoin de tant de chagrins et de lueurs passées, semble finalement abandonner ses secrets, ses souffles d'antan. Et ces feuilles qui tourbillonnent par la fenêtre ouverte, comme une invitation à tout laisser se dissiper dans l'air, à s'éteindre dans la danse du vent. Une lueur de feu vacille dans la pièce, chancelante, créant des spectres d'angoisse, des formes insaisissables sur les murs, comme un écho de cette mélancolie qui ne sait comment se terminer.

L'Obscur

Un étranger blanc entre dans la maison, presque étranger à lui-même, comme un spectre qui se confond avec les murs. Il s'avance dans les couloirs délabrés, comme une ombre parmi d'autres, et son arrivée provoque un frisson léger dans l'air. Le chien se jette dans ces mêmes couloirs, frénétique, comme une créature perdue dans un monde qui ne l'accueille plus. Mais la servante, silencieuse, allume une lampe, et le silence se fait plus lourd, plus épais, comme si tout ce qui se trouve ici est désormais éteint, figé dans l'immobilité. Pourtant, l'oreille perçoit quelque chose, au loin, une sonate, des accords discrets mais puissants, qui flottent dans la nuit. La musique, elle aussi, semble être l'âme de la maison, un murmure dans l'ombre, une lumière qui refuse de s'éteindre.

L'Errant

Tout ici semble être suspendu dans un flou temporel, entre l'hier et le demain. Ce n'est ni l'aube ni le crépuscule, mais plutôt une zone intermédiaire, où les souvenirs se mélangent

avec les espoirs perdus. La fontaine qui chante est la métaphore d'une musique douce-amère, qui accompagne le passage du temps, mais ne le fait jamais oublier. Le jardin vieux reste à la fois nouveau et ancien, une image de ce que l'on veut laisser derrière soi tout en le portant avec soi. Et cette sonate ? Elle est plus qu'un simple bruit. Elle est l'âme battante de cette maison, de ce temps suspendu, un appel à se souvenir de ce qui a été, tout en lâchant prise sur ce qui doit partir.

L'Obscur

La tristesse flotte dans l'air, mais elle n'est pas oppressive. Elle est le résidu d'une époque, la lueur d'un monde passé qui n'a pas encore trouvé son silence. Et la musique, douce et claire, vibre encore dans l'air, comme une promesse d'oubli, d'acceptation de ce qui ne peut revenir. Mais, tout en s'éteignant dans l'ombre, elle s'épanouit dans le silence. Le faune aux yeux morts continue de regarder, mais il n'est plus seul, car tous les regards se croisent, tous les souvenirs se

fondent dans cette lente danse du temps. La maison, elle aussi,
se fait mémoire vivante, vibrante de cette mélancolie créative.

PRENDS, SOIR BLEU

L'Errant :

Ô ombres, ô ciel sans fin, que cherchez-vous dans l'étreinte du jour qui meurt ? Je suis l'étranger, le voyageur pris dans l'étreinte du vent froid, errant sans repère dans cette nuit sans fin. Les étoiles m'ont trahi, la terre m'a laissé dans son silence infini. Ai-je trouvé ma voie, ou suis-je perdu dans ce labyrinthe d'ombre où les chemins ne mènent nulle part ?

L'Obscur :

Tu cherches des réponses là où il n'y en a pas, dans la lumière que tu crois nécessaire. L'ombre, l'obscurité, elles sont ton unique vérité. C'est dans le noir que tu trouveras ce que tu cherches, non dans la lumière fugace et éphémère. L'errance est ton destin, car ce n'est pas le but qui compte, mais le voyage à travers cette nuit silencieuse.

L'Errant :

Mais comment puis-je avancer sans savoir où me mène cette

ombre ? Où est la lumière, là où je pourrais trouver un chemin sûr ? Les étoiles se sont éteintes, et le monde m'échappe. Je suis un vagabond sans fin, un être perdu dans un océan d'obscurité. Quel est donc le sens de ma quête ?

L'Obscur :

Le sens de ta quête n'est pas dans la lumière, mais dans l'acceptation de l'ombre. Ce que tu cherches, tu l'as déjà trouvé, mais tu n'oses pas l'accepter. L'ombre n'est pas l'absence. Elle est la présence cachée de tout ce qui n'est pas vu. Tu cherches une lumière, mais la lumière est un voile qui cache la vérité plus profonde. Regarde au-delà de ce voile, là où tu ne veux pas aller, là où tout se trouve déjà.

L'Errant :

Si tout est déjà là, pourquoi cette quête interminable ? Pourquoi cette douleur dans l'absence de réponse ? Les ombres m'étouffent, les voies se ferment devant moi, et pourtant je marche toujours, avec l'espoir d'un lendemain

moins obscur. Mais peut-être que ce chemin que je prends n'a-t-il jamais de fin ?

L'Obscur :

Il n'y a pas de fin, seulement des étapes. Chaque pas que tu fais dans l'obscurité te rapproche de toi-même. Ce que tu vois comme un fardeau, une souffrance, est en réalité ton éveil. La quête n'est pas un chemin vers une destination, mais un chemin vers l'intérieur. Là où tu penses être perdu, tu es déjà retrouvé, car l'errance fait partie de la vérité que tu cherches à fuir.

L'Errant :

Mais pourquoi cette errance ? Pourquoi cette agitation constante dans ma poitrine ? Si la vérité réside dans l'obscurité, alors pourquoi le cœur est-il toujours en quête d'une lueur, même fragile, qui éclaire la nuit ?

L'Obscur :

Parce que l'homme cherche ce qu'il ne comprend pas. Tu cherches la lumière parce qu'elle est un concept que tu

connais, mais l'obscurité te fait peur. Cependant, c'est dans l'invisible que réside tout ce qui est réel. Le mouvement que tu ressens dans ton cœur, ce n'est pas un vide, mais un appel à accepter l'inconnu, à embrasser ce qui te fait peur. Car c'est là, dans ce flou, que tu grandis. N'as-tu jamais vu que l'ombre est une compagne fidèle ? Elle suit chaque pas, chaque souffle, sans jamais trahir.

L'Errant :

Je commence à comprendre que tout ceci n'est qu'une illusion... La lumière que je recherche n'est qu'un voile, un mirage. Mais si la quête n'est pas de trouver une réponse, mais d'apprendre à être dans cette obscurité... alors, pourquoi me suis-je tant battu pour chercher ailleurs ?

L'Obscur :

Parce que tu étais aveugle, et que le chemin de l'errance est le seul moyen d'ouvrir les yeux. À travers la recherche, tu as appris, même inconsciemment, à accepter l'invisible. La lumière, tu la trouveras, non pas dans l'éclat du jour, mais dans

la sagesse de l'obscurité qui t'entoure, dans l'acceptation de ce qui est. Regarde autour de toi : l'ombre est déjà ta lumière. Là où tu te croyais perdu, tu t'es trouvé.

L'Errant :

Ainsi, l'errance est mon éveil, et dans cette nuit sans fin, j'apprends à voir le monde sous un autre jour. L'obscurité ne m'écrase pas, elle m'ouvre à de nouvelles perspectives. Je comprends que l'éclat de la lumière, je ne dois pas le chercher à l'extérieur, mais en moi, là où l'ombre se fait protectrice.

L'Obscur :

Voilà, tu comprends enfin. La lumière n'est pas un lieu où se réfugier, mais un état d'âme. Elle naît dans l'obscurité, là où tout prend racine. Et quand tu acceptes cela, alors l'errance cesse d'être un fardeau, et devient un chemin de révélation. Continue à marcher dans l'ombre, car c'est là que se trouvent les plus grandes vérités, bien cachées, bien enfouies, dans les recoins les plus profonds de ton être.

MURMURÉS PENDANT L'APRÈS-MIDI

L'Errant :

Le soleil d'automne est si timide aujourd'hui, presque fragile, comme s'il craignait de se perdre dans la brume de l'après-midi. Les fruits tombent des arbres, silencieux, comme des âmes qui se détachent de ce monde. Le calme est dense, il s'étend dans les pièces bleues de la maison, et le monde semble suspendu à ce moment, ce long et infini après-midi.

L'Obscur :

Oui, il n'y a que des bruits lointains, des sons égarés, comme ceux du métal, des échos d'une fin, des traces de ce qui est déjà en déclin. Une bête blanche s'effondre dans la paix de l'automne, et les chants âpres des filles brunes, ces voix qui jadis emportaient l'air, se dissipent dans la chute des feuilles, emportées par la douceur de l'air.

L'Errant :

Le front rêve des couleurs de Dieu, mais que sont-elles

vraiment ? Une illusion dans cette lumière pâle ? Mon esprit se perd dans l'immensité de ces pensées, et je sens les ailes d'une folie douce effleurer mes pensées. Pourtant, il y a ces ombres sur la colline, sombres et fragiles, frangées de pourriture noire. Que signifient-elles, ces ombres, sinon une promesse de finitude, dis-moi ?

L'Obscur :

Les ombres sont les messagères de la fin. Le crépuscule qui descend sur le monde ne l'embrasse pas d'une chaleur douce, mais d'une tranquillité déchue. Le calme est lourd, presque funèbre, tandis que les guitares tristes pleurent une mélodie que seules les âmes fatiguées peuvent entendre. C'est dans ce silence que le vin ruisselle, et que la lumière de la lampe devient l'ultime refuge. Comme en rêve, tu reviens, mais n'est-ce pas aussi une fuite vers l'intérieur de toi-même, là où tu espères échapper à ce déclin ?

L'Errant :

Et si ce retour n'était que la fuite d'une réalité trop lourde à

porter, une tentative pour m'accrocher à l'illusion d'un monde intact ? Pourtant, même dans cette douce lumière, je ne peux ignorer que tout se transforme, que même la chaleur du vin, douce et réconfortante, finit par se dissiper. Je me retourne vers la lampe, comme si elle pouvait me sauver, mais peut-on vraiment échapper à ce crépuscule sans fin, qui s'avance inéluctablement ?

L'Obscur

Il n'y a pas de fuite, seulement une acceptation. Le crépuscule n'est pas un ennemi, il est le passage entre deux mondes, celui de l'illusion et celui de la vérité. La lampe ne te sauvera pas, elle ne fait que te guider à travers les ténèbres, comme un phare faible mais rassurant dans une mer calme et sans fin. L'âme doit se poser dans cette lumière douce, non pas pour échapper à l'obscurité, mais pour comprendre qu'elle n'est qu'une phase du voyage, tout comme l'automne prépare la terre à l'hiver.

L'Errant :

Alors, tout cela n'est qu'une transition, une étape vers ce qui doit venir, un passage que j'ai tant redouté ? Même cette paix douce du crépuscule, cette chaleur d'un vin calme, sont-elles destinées à se dissoudre ? Peut-être que je n'avais jamais vu la nuit sous cet angle. Peut-être que la fin, même toute proche, n'est qu'une autre forme de lumière, comme celle de la lampe qui me guide vers un avenir inconnu.

L'Obscur :

Tout se dissout, oui, mais rien ne meurt. Ce que tu vois comme la fin, l'automne, la chute des feuilles, est une promesse de renouveau. La lumière et l'ombre ne se battent pas, elles se complètent. Ce que tu perçois comme un déclin est en réalité une préparation, une maturation des esprits. Le rêve dans lequel tu t'en retournes n'est pas une fuite, mais une révélation : même dans la douceur du crépuscule, la fin est une promesse cachée de renouveau. La lumière ne disparaît jamais vraiment. Elle se cache juste, prête à revenir.

L'Errant

:

Peut-être ai-je enfin compris que cette quête n'est pas une recherche de fin, mais une rencontre avec ce qui est caché dans l'ombre de la lumière. Alors, ce long après-midi, ce murmure de la fin, n'est en réalité qu'une invitation à accepter le cycle éternel de la vie et de la mort. Le crépuscule qui tombe aujourd'hui sera peut-être, demain, la lumière du matin.

PSAUME

L'Errant

Il y a une lumière que le vent a éteinte, un éclat qui s'est perdu dans le souffle du monde. La lande, comme un vaste désert, garde l'empreinte d'un homme ivre qui, l'après-midi, quitte une auberge. Là où jadis les vignes brûlaient au soleil, il ne reste que des débris, des trous pleins d'araignées, et des promesses fanées. Et dans la pièce, le lait qui recouvrait les murs, maintenant figé en une chape de poussière, semble renfermer tous les souvenirs égarés d'une époque révolue.

L'Obscur

Oui, et dans la terre, tout se dissout. Le fou est mort, et l'île des mers australes, ce rêve d'évasion vers le Soleil, n'est plus qu'une chimère lointaine. Les tambours battent encore dans une danse guerrière, mais qui reste pour les entendre ? Les hommes et les femmes de cette époque, tout comme les nymphes qui jadis habitaient les forêts dorées, ont disparu

dans l'oubli. Le monde se construit sur le sable du dérisoire, et il faut maintenant enterrer l'étranger sous les mêmes cieux que ceux qui n'ont jamais su ce qu'était la lumière.

L'Errant

Les petites filles dans la cour courent encore, mais leurs rires sont absents, comme un écho lointain d'une misère qu'elles portent sur leurs épaules. Les chambres, emplis de sonates et de accords doux, sont devenues des lieux où l'on se cache des ombres. Il ne reste que les échos de vies effacées, la fin d'un monde qui se mire dans les reflets brisés des fenêtres de l'hôpital. Mais ce n'est pas la fin de l'histoire, n'est-ce pas ? Il y a encore des moments où l'on perçoit la lumière, même faible, dans la danse des ténèbres.

L'Obscur

Tu parles de lumière, et pourtant, tout est de l'ombre. Des chambres sans âmes, des orphelines couchées près du mur du jardin, des anges qui tombent du ciel, couverts de boue. C'est là qu'ils se trouvent maintenant, les âmes perdues, errantes

dans l'obscurité d'un monde qui ne les attend plus. Et les âges passent, emportant avec eux les derniers vestiges d'un temps où la lumière se déversait encore dans les cœurs des hommes. Mais il n'y a plus que des ombres, des traces d'existence dissipées comme les dernières notes d'un quatuor dans la brume du soir.

L'Errant

Et pourtant, dans cet abîme, il y a quelque chose qui survit. Il y a ce bateau qui descend lentement le canal noir, une trace de vie dans l'immensité du vide. Et ces rêves, ces souvenirs perdus d'une sœur qui revient sans fin dans les cauchemars des hommes, un fil ténu entre la vie et la mort. Elle qui joue avec les étoiles dans l'ombre de la coudraie, mais aussi, il y a cet étudiant, un double peut-être, qui, derrière sa fenêtre, la contemple comme s'il la reconnaissait dans ses propres décombres.

L'Obscur

Il n'y a rien d'autre que le retour incessant des mêmes visions,

les mêmes disparitions. Le jeune novice qui se fond dans les marronniers, le jardin envahi par la nuit, tout est écrit dans le silence des pierres et la volée des chauves-souris. Et que dire de la place de l'église, où les âmes errent sans nom, sans but, perdues dans des vies antérieures qui ne mènent nulle part. Tout ce qui existe est une illusion, et dans le calvaire, les damnés descendent vers les eaux soupirantes, traînant avec eux leurs péchés. Rien ne peut les sauver, pas même les regards d'or de Dieu.

L'Errant

Mais ces eaux qui résonnent doucement, n'est-ce pas un signe de quelque chose ? N'y a-t-il pas, dans le silence de l'après-midi, une sorte de repos ? Il y a encore cette possibilité, ce fragile éclat de lumière. Un dernier souffle, un dernier regard vers l'horizon, où le soleil baisse lentement. L'espoir, peut-être, réside dans ce mouvement. Peut-être que tout n'est pas aussi sombre qu'il n'y paraît.

L'Obscur

Non, l'espoir est un luxe qu'aucun d'entre nous ne peut s'offrir.

La pluie d'étincelles qui tombe après l'enterrement de l'étranger n'est qu'une illusion de réconfort. Les âmes errantes, les espoirs déçus, flottent dans un vide éternel. Le soleil d'antan a disparu dans l'oubli, et tout ce qui reste est la poussière. La fin de l'histoire, c'est cela : la disparition des derniers fragments de lumière, noyés dans l'immensité d'un monde qui ne nous entend plus.

L'Errant

Peut-être... Mais tant que le vent souffle, tant que les fruits tombent des arbres, tant que le soleil encore s'effondre dans le ciel, il y a toujours une chance, même infime, de retrouver cette lumière. Et même si nous n'y croyons plus, même si nous avons renoncé à tout, il nous reste encore un dernier souffle de vie, un dernier espoir caché dans le murmure du monde. Celui-là, peut-être, sera notre salut.

AN

L'Errant

Il y a un calme sombre, comme celui de l'enfance, sous les frênes verdissants. Tout semble suspendu dans le temps, comme un regard bleuâtre perdu dans une quiétude d'or. L'air est lourd de ce parfum, celui des violettes, qui ravit l'âme et l'enveloppe dans un rêve de douceur. Les épis chancelants dans le soir, les semences tombées, portent en elles les ombres dorées de la tristesse. Et tout autour, une calme présence semble veiller, comme une mémoire ancienne qui attend de s'éveiller.

L'Obscur

La tristesse est là, bien présente, même lorsque le charpentier taille les poutres dans le val assombri. Le moulin grince dans la brume de l'automne, et la coudraie, avec ses feuilles tombées, se resserre autour d'une bouche pourpre, comme si elle voulait s'engloutir dans l'oubli. Le temps lui-même semble se

replier, comme une ombre, sur des eaux taciturnes, incapables de se mouvoir. L'automne, toujours plus léger, emporte dans sa spirale l'esprit de la forêt, tandis qu'un nuage d'or suit le solitaire, une ombre noire qui disparaît lentement dans la nuit.

L'Errant

Ce solitaire, comme un reflet perdu, disparaît dans l'obscurité, mais il porte avec lui la douceur de la lumière déclinante. Sous les vieux cyprès, dans une chambre de pierre, les images nocturnes, comme des larmes oubliées, se rassemblent à la source. Tout semble revenir à l'origine, une origine faite d'ombres et de patience obscure, comme si le temps lui-même se repliant sur lui-même, attendait la fin. Mais au fond, même dans cette obscurité, il y a une promesse, un secret qui attend d'être découvert.

L'Obscur

Les larmes sont là, cachées dans cette source, cette source sans fin où se dissolvent toutes les formes. Les vieux cyprès, ces géants silencieux, veillent sur ce monde déclinant, sur

l'âme solitaire qui se trouve à la croisée de l'oubli et du souvenir. La fin n'est pas une arrivée, mais une lente dissolution, un retour dans l'ombre. Il n'y a pas de lumière ici, seulement des échos d'une époque révolue, des murmures portés par l'automne. Et ce parfum de violette, qui te ravit, n'est qu'un vestige d'un monde oublié, comme un souvenir qui se fait de plus en plus flou.

L'Errant

Mais même dans cette lente dissolution, il y a la beauté de l'automne. L'esprit de la forêt se mêle à ce déclin, et une lumière étrange, douce et chaude, brille encore sous les vieux cyprès. Une lumière qui semble nous dire que la fin n'est pas tout à fait la fin. Peut-être est-ce là l'essence de ce que nous cherchons, un équilibre fragile entre la naissance et la disparition. Un être obscur, ce parfum de violettes, cette chambre de pierre, tout cela parle d'une mémoire ancienne, d'une quête silencieuse dans l'ombre. Et dans ce calme sombre, peut-être que le temps trouve enfin un sens.

L'Obscur

Peut-être, mais le temps n'est plus qu'une illusion. Ce parfum de violettes, cette douce quiétude, tout est voué à se dissoudre dans l'obscurité. L'esprit de la forêt n'est qu'une autre forme de l'oubli, un souffle qui s'éteint dans l'air frais de l'automne. Les images nocturnes, les larmes, tout ce que tu vois, tout ce que tu touches, c'est une promesse qui ne sera jamais tenue. La source, l'origine, la fin – tout se confond dans ce calme éternel, ce calme où le monde, comme les épis chancelants, se laisse emporter par le vent de la nuit.

L'Errant

Et pourtant, dans cette lente obscurité, il reste cette lumière – cette lumière cachée sous le poids du silence, prête à se révéler quand tout semble perdu. Peut-être que la fin n'est pas un abîme, mais une transformation, un retour à l'essence même du monde, celle de l'âme, celle du cœur. Tout ce que nous vivons ici, chaque geste, chaque souffle, chaque lueur

d'espoir, est une part de cette grande quête, cette quête silencieuse qui, dans l'obscurité, nous guide vers l'origine.

OCCIDENT

L'Errant

La lune, ce soir, ne se lève pas comme un astre familier, mais comme le visage d'un mort surgissant lentement d'une caverne bleue. Il y a quelque chose d'ancien dans son éclat, un souvenir figé, et les fleurs qui tombent le long du sentier rocheux me semblent des signes funèbres, elles ne célèbrent plus la vie, elles l'accompagnent en silence vers la fin. Là, tout près de l'étang où l'eau ne chante plus, quelque chose pleure. Argenté, maladif. Et dans cette barque noire, je crois voir les amants partir, en silence, vers un royaume sans retour.

L'Obscur

Ils n'allaient pas vers un royaume, mais vers l'effacement. Comme Élis, dont les pas résonnent encore à travers le bois d'hyacinthe, et dont le souffle se fige sous les chênes. Il me semble que son corps entier s'est dissous dans la transparence de la douleur. Vois-tu, l'enfant lui-même, si fragile, n'est plus

que forme née de larmes de cristal et d'ombres nocturnes. Rien ne le retient à ce monde. Même la foudre, quand elle frappe cette tempe glacée, ne le réveille pas. Elle éclaire seulement le gouffre, cette éternité sans chaleur.

L'Errant

Et pourtant, là-bas, sur la colline verdoyante, l'orage du printemps retentit encore. Il y a ce frisson, ce sursaut, ce battement du vivant. Les forêts vertes, elles parlent d'un pays ancien, peut-être le nôtre. Mais la vague de cristal, elle aussi, vient mourir contre un vieux mur, ruine parmi les ruines, et c'est comme si chaque chose ici allait doucement vers son effacement, même la lumière semble s'éteindre en silence. Tout se dénoue avec lenteur.

L'Obscur

Et dans le sommeil, nous avons pleuré. Mais qui peut encore distinguer le rêve de la perte ? Ils cheminent à pas hésitants, ceux qui chantent dans l'été du soir — mais ce ne sont plus des vivants. Ils se fondent dans le crépuscule du vignoble, où toute

chose se ternit, se retire. Ce sont des ombres maintenant, d'anciens êtres au cœur glacé, des aigles affligés par leur propre hauteur. Un rayon lunaire apaise leurs plaies, c'est vrai. Mais ce sont les plaies pourpres d'une tristesse ancestrale, d'un deuil que nul ne sait plus nommer.

L'Errant

Ô grandes villes, bâties de pierre dans la plaine, que reste-t-il de votre mémoire ? Vous êtes là, figées sous le ciel, et pourtant désertes. Ce n'est pas le silence qui m'étonne, c'est ce mutisme, cette absence de réponse, ce vent que suit, comme un signe perdu, l'apatride, celui au front sombre, qui ne sait plus d'où il vient. Même les arbres sont nus, dépouillés de tout langage. Rien ne bouge que les fleuves, et eux aussi, à leur manière, s'enténébrent au loin.

L'Obscur

Ils s'enténébrent, oui, comme les peuples qui meurent. Ce soleil, là-bas, n'est plus une promesse, il est atroce dans son couchant, il se couche dans une nuée d'orage, rouge et

menaçante. Il ne réchauffe plus, il consume. Et alors, tout devient chute — la vague blême qui vient mourir sur la grève de la nuit, et ces étoiles qui tombent sans bruit, comme des dieux oubliés.

L'Errant

Et pourtant... même dans ce naufrage, quelque chose veille. Une forme, un reste de souffle. Peut-être que le monde, en s'éteignant, prépare un autre chant, un silence où renaîtra le sens. Mais il faut encore descendre, encore se perdre.

L'Obscur

Oui. Il faut descendre, errer dans la nuit, écouter les pas des morts et leur cri muet. Le paradis est loin, effacé. Ce n'est plus un lieu, mais une blessure. Et nous marchons dans ses cicatrices.

EN MARCHES ROSES...

L'Errant

En marches roses, dis-tu, mais je ne vois que la lente immersion de la pierre dans les eaux troubles. Ce n'est pas une marche, c'est une chute. Le marécage absorbe tout : les pas, les voix, jusqu'au nom des vivants. Il y a ce chant de ce qui glisse mais ce n'est pas une musique, c'est un rire noir, ricanement des formes floues qui entrent et sortent des chambres sans portes, comme si le monde était devenu un rêve mauvais. Et dans cette barque noire, grimace la mort, osseuse, tenant la rame du silence.

L'Obscur

Elle n'attend personne, elle passe, inlassable. Et sur le canal, un pirate. Pas un être de légende, non : un homme ivre de vin rouge, dont le mât et la voile ont souvent été brisés par la tempête. Il flotte, mais ne gouverne plus. Les noyés, eux, frappent la pierre des ponts avec leurs corps pourpres, comme

des cloches de sang. Et les sentinelles ? Leur appel résonne comme un acier qui ne protège rien, seulement le fracas d'un monde défait.

L'Errant

Et pourtant, il arrive, rarement, que le regard sache écouter. Il ne voit plus, il écoute. Alors, il perçoit la lumière des bougies, ce murmure fragile qui court sur les murs délabrés. Il suit les ombres, attentif, et dans une salle oubliée, il y a ces danseurs... Ils ont les mains enlacées, mais c'est dans le sommeil. Comme si la vie elle-même n'était plus qu'un songe qui hésite, tremble, puis se retire.

L'Obscur

Et au centre, toujours, cette nuit. Noire, oui, mais non pas une nuit étoilée : une nuit qui se brise. Elle ne descend pas, elle s'abat contre ta tête, comme une cloche fêlée qu'on aurait jetée. Et dans cette nuit, les morts, ceux que l'on croit figés, se retournent dans leur lit. Non pour rêver. Pour agripper encore quelque chose. Le marbre. Froid. Le marbre de leur tombe,

qu'ils touchent de leurs mains brisées, comme si une dernière fois ils voulaient sentir la matière, la certitude d'un monde qu'ils ont quitté.

L'Errant

Et toi, que dis-tu alors ? Lorsque tout tangue et que même les morts cherchent à revenir ?

L'Obscur

Je dis que ce qui reste, c'est le passage. Que tout est traversée, même la fin, même le naufrage. La mort ne clôt pas. Elle ouvre autre chose. Ce n'est pas un savoir. C'est une brûlure. Une veille dans les ruines.

LA NUIT BLEUE...

L'Errant

Tu l'as sentie, toi aussi ? Cette nuit bleue qui s'est levée sans bruit, comme une caresse sur nos fronts accablés. Elle ne venait pas pour juger, ni pour consoler. Elle venait juste... être. Elle a effleuré nos chairs décomposées avec la tendresse d'une fiancée trop tard venue. Regarde nos mains : elles se cherchent encore dans l'air figé, comme si le silence pouvait souder ce que le temps a défait.

L'Obscur

Oui, douce fiancée, amante du dernier regard. Nos visages sont devenus blêmes, presque transparents. Et vois : la lune a pleuré pour nous. Elle a laissé tomber ses perles pâles dans l'étang, et là-bas, dans le fond vert, elles se sont dissoutes, comme si même la lumière avait renoncé à sa forme. Pétrifiés, nous restons là, le regard levé, mais ce ne sont plus des étoiles

que nous cherchons. Ce sont les souvenirs figés dans le ciel, ceux qui ne brillent que pour les morts.

L'Errant

Ô douleur, dis-moi, pourquoi est-elle si calme ce soir ? Il y a quelque chose de suspendu dans ce jardin. Les coupables y marchent, je les ai vus. Leurs pas ne font aucun bruit, mais leur présence pèse. Ils s'étreignent, mais c'est une étreinte sauvage, comme s'ils tentaient de broyer leur propre remords. Et sur eux, l'arbre et la bête, tout ce que la nature a de plus vivant — se sont effondrés. Pas en punition. En partage de leur violence.

L'Obscur

Tout vacille, même le règne végétal, même l'innocence animale. Et pourtant, dans cette déchirure, quelque chose chante encore. Des harmonies douces, comme si la nuit elle-même, au creux de sa douleur, chantait une berceuse aux âmes perdues. Nous traversons cette nuit silencieuse comme on franchit un fleuve de cristal, lentement, sans y laisser de

trace. Et parfois, oui, parfois, un ange se lève. Un ange rose, léger comme l'aube, qui surgit non pas du ciel, mais des tombes des amants, comme si l'amour, même enterré, pouvait encore enfanter la lumière.

L'Errant

Alors, malgré tout, il resterait cela ? Une clarté née du deuil, un espoir arraché à la fange. Tu dis que l'ange se lève. Est-ce nous qu'il vient chercher ?

L'Obscur

Peut-être. Ou peut-être vient-il simplement veiller. Car tout ce qui est pur doit aussi apprendre à descendre. Dans l'eau, dans la nuit, dans l'étreinte des coupables. Il ne juge pas. Il traverse, comme nous.

À JEANNE

L'Errant

Il m'arrive encore d'entendre ses pas, tu sais. Dans la ruelle déserte, quand la nuit se suspend entre deux souffles, c'est comme une musique lointaine, le souvenir d'un pas léger, familier, celui qui ne laisse plus de trace. Et dans le jardin, où tout est devenu brun de silence et d'attente, je crois voir son ombre, bleue comme une promesse jamais tenue.

L'Obscur

Jeanne. Ce nom flotte encore sous la tonnelle, là où tu étais assis, muet, devant ton verre de vin. Tu ne disais rien, mais tout en toi appelait. Puis il y a eu cette goutte, ce rouge soudain, tombé de sa tempe, comme si le souvenir s'incarnait en blessure, en offrande. Le verre a chanté. Une heure suspendue, pleine d'une tristesse infinie. Tu n'as rien bu. Tu as écouté.

L'Errant

C'était un chant qui ne venait ni de la terre ni des hommes, mais des astres. Leur souffle neigeux traversait les feuillages, et j'ai senti en moi le passage du deuil. Chaque mort est une épreuve, et la nuit qui la suit, l'homme blême la porte seul. Mais sa bouche, sa bouche pourpre, tu comprends, elle est restée en moi, non pas comme un souvenir, mais comme une blessure vivante. Elle m'habite.

L'Obscur

Alors tu viens de loin, oui. De ces collines vertes couvertes de sapins et d'anciennes légendes, d'un pays natal que plus personne ne nomme. Nous sommes les derniers à en porter l'écho. Ce lieu, nous l'avons oublié, mais il coule toujours sous nos paupières. Qui sommes-nous, sinon cette plainte bleue, celle d'une source moussue dans la forêt ? Là où, cachées entre les pierres, les violettes embaument encore, silencieuses.

L'Errant

Je revois un village paisible, baigné d'un été d'autrefois. Il abritait l'enfance de notre race. Ce n'était pas un lieu, c'était un état de grâce. Maintenant ce village n'existe plus, sinon sur la colline du soir, là où les derniers descendants blancs s'éteignent doucement. Là où, dans la lumière mourante, nous rêvons les terreurs de notre propre sang. Nos terreurs, nos héritages, notre nuit.

L'Obscur

Et dans la ville de pierre, nous errons. Plus vraiment vivants, pas tout à fait morts. Nous sommes les ombres de ce qui fut. Jeanne, elle aussi, est devenue une ombre. Mais une ombre qui saigne encore.

RETOUR

L'Errant

Il y a une heure, tu sais, une heure d'or calme, quand le soir descend et que la lumière s'attarde comme un souffle sur la prairie sombre et la lisière de la forêt. C'est là que je reviens, à chaque fois. Là que je redeviens regard, simple présence. Je ne parle plus, je contemple. Je suis ce berger silencieux qui veille sur un troupeau invisible, qui habite la patience des hêtres rouges. Tout est si clair, si pur : c'est l'automne.

L'Obscur

Et sur la colline, tu es seul. Tu écoutes, non ? Le vol des oiseaux, ce battement au loin, comme un écho d'avant. Et dans leur passage, il y a le sens obscur des choses, ce murmure que personne n'ose traduire. Les ombres des morts se tiennent là, tout autour. Elles ne disent rien, mais elles sont là, plus graves, plus proches. Tu les reconnais, parfois. Elles ont le parfum froid du réséda, de la terre retournée, du sureau oublié. C'est là

qu'enfant tu vivais, pas dans une maison, non, mais dans cette lumière ancienne.

L'Errant

Ce souvenir... ce n'est plus un espoir, c'est un deuil. Il est enfoui là, dans cette charpente brune au-dessus du jardinet. Les dahlias y pendent comme des guirlandes fanées, et je ne peux pas les toucher sans que mes mains se tordent. Le pas scintillant d'autrefois s'est perdu. Il reste cet amour interdit, cette année sombre. Tout cela affleure dans mes larmes, celles que mes paupières bleues ne peuvent plus retenir. L'étranger que je suis les pleure encore, malgré lui.

L'Obscur

Et pourtant, même là, quelque chose veille. Tu sens ? La rosée qui tombe des cimes brunes, les gouttes froides sur ta peau. Tu te réveilles, gibier bleu, fragile et pur, sur cette colline oubliée. Les pêcheurs lancent leurs appels sonores près de l'étang du soir, et le cri informe des chauves-souris lacère le silence. Tout parle de fin et de recommencement.

L'Errant

Mais dans ce silence d'or, tu vois... quelque chose habite encore mon cœur. Ce n'est plus la peur, ni la mémoire, c'est une ivresse douce, pleine de ma propre fin. Une paix obscure. Une mort sublime.

DÉCLIN

L'Errant

Tu l'entends, ce silence d'or ? C'est celui des fins douces, des fins qui ne sont plus tristes. Quand nous rentrons par les chemins d'été, le monde semble nous attendre. Il y a autour de nous les ombres légères des saints, joyeux, presque fraternels. Ils ne nous jugent pas, ils marchent simplement à nos côtés. Et les vignes, regarde-les : elles verdissent plus tendrement. Le blé jaunit sous une lumière calme, et tout semble dire : « Oui, c'est le bon moment. » Mon frère, quel calme dans le monde.

L'Obscur

Ce calme, c'est celui du souvenir revenu en paix. Écoute l'érable à notre chevet, comme il murmure doucement les noms perdus, les gestes simples de ce qui fut. Ce n'est pas la nostalgie, c'est autre chose, une fraîcheur bleue, presque aqueuse, venue d'un lointain innocent. Elle nous frôle à peine,

cette fraîcheur, et pourtant elle pénètre au cœur. Dans ses reflets, il y a les miroirs sombres d'une tristesse que nous avons apprise à accepter, une tristesse virile, sans plainte. Le soir mûrit, mon frère, et sa douceur est faite pour nous.

L'Errant

Sur la colline solitaire, les brises vibrent à peine. Rien n'insiste, rien ne pèse. Tout est si léger, presque effacé. Il y a longtemps que l'esprit de Dédale est mort. Pas dans la chute, non dans un soupir rose, une expiration fine, une dernière idée qui n'a pas voulu s'incarner. Il n'a plus voulu fuir. Il a cessé de construire des labyrinthes. Mon frère, regarde bien : c'est l'âme elle-même qui change de couleur. Le paysage entier de notre être devient sombre, mais sans peur. Une ombre douce, un déclin qui ne détruit pas, mais révèle.

PASSION

L'Errant

Il joue encore, tu entends ? Orphée, là-bas, au bord du jardin du soir. Ses doigts effleurent le luth, et les sons d'argent s'élèvent, non pas pour célébrer, non, mais pour pleurer une absence. Une mort, peut-être. Une perte trop ancienne. Dis-moi, qui est-ce que tu vois là, couché sous ces grands arbres muets ? Le vent fait frissonner le roseau, et l'étang bleu répond avec sa plainte, légère, presque résignée.

L'Obscur

Je vois une forme mince, un garçon. Son corps s'éclaire dans une lueur pourpre, comme consumé par une honte très ancienne. La mère est là aussi, douloureuse, dans un manteau bleu, et tout ce qu'elle cache, c'est un secret sacré, une blessure qu'on ne montre pas. Regarde bien : cet enfant, il aurait mieux fait de mourir avant d'avoir goûté au fruit. Ce fruit

rouge, chargé de faute, celui que nous connaissons tous sans l'avoir vraiment touché.

L'Errant

Et toi, qui pleures-tu, dis-moi, sous ces arbres crépusculaires ?
Est-ce la sœur ? Ce sombre amour, venu d'une race trop sauvage pour vivre sans douleur ? Elle aussi, elle est partie, emportée par le jour bruissant qui s'éloigne sur ses roues d'or.
Passion : c'est cela. Pas un désir. Une combustion.

L'Obscur

Oui. Mais peut-être la nuit, elle, viendra avec plus de douceur.
Peut-être portera-t-elle le nom de Kristus. Tu la cherches, n'est-ce pas ? La fiancée morte, sous les arbres reverdis. Celle dont la rose d'argent flotte encore au-dessus des collines nocturnes.
Elle veille, quelque part. Et toi, tu marches encore sur les rives noires de la mort, comme si tu pouvais l'y retrouver.

L'Errant :

Et dans mon cœur, je le sens, la fleur pourpre s'ouvre. Une fleur d'enfer, née du sang. Penché sur les eaux soupirantes, je vois

son visage figé, malade, et ses cheveux, comme une flamme noire dans la nuit. Ce n'est plus une épouse, c'est une mémoire. Un masque. Une blessure à contempler.

L'Obscur

Souviens-toi, deux loups dans la forêt, toi et moi. Nous avons mêlé notre sang, pierre contre pierre, et les étoiles de notre race sont tombées sur nos têtes. L'amour n'était pas une lumière. C'était un aiguillon. Et depuis, nous nous croisons aux carrefours, défunts, le regard d'argent. Nos yeux reflètent des ombres noires. C'est notre sauvagerie qui nous revient, comme un rire hideux qui nous fend les lèvres.

L'Errant

Et pourtant, nous marchons encore. Même les épines ne nous arrêtent pas. Les marches enfoncées dans l'obscurité nous guident vers un champ pierreux où, à chaque pas, notre sang coule un peu plus. Il est plus rouge, plus vivant que nous.

L'Obscur

Mais regarde. Sur le flot pourpre, elle est là. La dormeuse

d'argent. Elle veille, dans ce balancement presque céleste. Et lui, celui que tu fus peut-être, s'est fait arbre neigeux sur la colline aux ossements. Plus rien ne bouge. Il guette à travers sa blessure, purulente, oui, mais pure aussi. Puis il devient à nouveau pierre. Taciturne. Définitif.

L'Errant

Alors vient l'heure, la vraie. L'heure sidérale. Douce, calme, faite de cristal. Dans cette chambre épineuse, le visage lépreux s'est détaché. Il ne crie plus. Il ne souffre plus. Il est devenu silence. Et l'âme, elle aussi, se met à jouer seule. Une corde, peut-être deux, mais si bas, si profond.

L'Obscur

Le jeu est nocturne, oui. Il n'y a plus de feu, seulement cette extase sombre qui coule comme un vin ancien aux pieds d'argent de la pénitente. Et l'olivier, tu le vois ? Il ne parle pas. Il réconcilie.

HÉLIAN

L'Errant

Ce matin-là, la ville m'est apparue comme un corps endormi, baigné d'un éclat d'ambre, d'oubli. Ses ruelles semblaient désertées depuis des siècles, et pourtant, une clarté douce suintait des fenêtres éteintes. C'était comme si le monde retenait son souffle. Les toits noirs brillaient d'une lueur humide, et dans les jardins abandonnés, les figuiers penchaient sous le poids d'un silence ancien. Je me suis avancé, lentement, comme on entre dans un sanctuaire profané.

L'Obscur

Je reconnais ce paysage. J'y ai marché aussi, jadis, dans un autre temps — ou peut-être dans un rêve. La ville portait les cicatrices d'une guerre oubliée, une blessure de pierre et d'ombre. Les portes étaient ouvertes, mais nul ne venait. Une tristesse vaste, sans nom, y flottait, comme un linceul

suspendu entre les façades. Les escaliers couverts de mousse, les fontaines brisées. Et partout, ce parfum de suie, de froid, de temps figé. C'est là qu'Hélian se tient, n'est-ce pas ? Ni vivant, ni mort, mais quelque part entre deux souffles.

L'Errant

Oui, Hélian. Il avance comme une icône déterrée. Il ne parle pas. Ses gestes sont lents, mesurés. Il traverse les cours vides et les galeries sombres, les mains jointes comme un prêtre égaré dans son propre rite. Parfois, il s'arrête devant une fenêtre, observe le dehors comme on contemple le dedans et je sens que dans ses yeux s'accumulent les images de toutes les absences. Il marche au bord du visible. Il est le dernier à se souvenir.

L'Obscur

Il est le frère silencieux, celui dont les pas ne laissent aucune empreinte. Il écoute, au fond des chambres blanches, les voix anciennes, celles des malades, des enfants, des morts. Il connaît le nom de chacun, même ceux qu'on n'a jamais

prononcés. Je l'ai vu s'asseoir sur un banc rouillé, sous un érable aux feuilles presque noires. Le soir tombait. Une cloche a sonné dans le lointain, et je jure qu'il a souri, très doucement. Comme s'il attendait cet instant depuis toujours.

L'Errant

Et moi, je l'ai suivi dans la cathédrale vide. La lumière du vitrail tombait sur son visage, le découpait en fragments de bleu, de rouge et de vert. Il s'est penché sur l'autel, non pour prier, mais pour écouter. Écouter ce que la pierre ne disait plus. Il n'y avait plus ni prêtre, ni office. Mais quelque chose s'est tenu là, quelque chose de pur, d'indéchiffrable. La mémoire peut-être. Ou la fin du monde.

L'Obscur

Et pourtant, dans ce silence si plein, il y avait comme un chant. Une sorte de cantique brisé, porté par les oiseaux invisibles du crépuscule. Hélian n'est pas seul, tu sais. Il est l'un de ceux qui restent, quand tout s'effondre. Un veilleur sur les ruines. Il

porte le deuil de ceux qui ne peuvent plus. Son pas est celui du deuil réconcilié. Du pardon sans mots.

L'Errant

Il y a eu un instant où le ciel s'est ouvert, d'un bleu trop pâle, presque douloureux. Les collines, au loin, semblaient se dissoudre dans l'air. Et j'ai compris : il ne s'agissait pas d'un homme, mais d'un passage. D'un seuil. Hélian n'est pas un nom, c'est un moment du cœur. Celui où l'on comprend que même la beauté meurt, mais qu'elle laisse derrière elle une trace lumineuse, une trace qui suffit à continuer.

L'Obscur

Et nous, alors ? Sommes-nous les témoins ou les revenants ? Les complices ou les survivants d'un monde qui ne parle plus qu'en rumeurs de feuilles ? Je ne sais pas. Mais je sens que nous sommes les derniers à l'écouter. Que c'est à nous de porter ce chant pâle, cette lumière presque éteinte, non pour la raviver, mais pour qu'elle repose.

L'Errant

Peut-être. Peut-être que cela suffit. Marcher à ses côtés. Porter le nom d'Hélian comme un secret entre les dents. Et croire encore, même dans la cendre, à la possibilité d'un dernier chant. Celui qu'on chante non pour se souvenir, mais pour s'endormir en paix.

CONFITEOR

L'Errant

Tu sais... il fut un temps où les images m'éblouissaient. Les couleurs de la vie, vives, presque violentes, s'imposaient à mes yeux comme des promesses. Mais aujourd'hui, tout est ombre. Tout se voile. Ce que je vois désormais n'est que ce que le crépuscule abandonne derrière lui : des formes distordues, inachevées, déjà en train de mourir au moment même de leur naissance.

L'Obscur

Je comprends. C'est que la lumière a cessé d'éclairer les choses de l'intérieur. Elle ne fait plus que les révéler dans leur chute. Le masque est tombé, oui. Et ce qu'il y avait dessous, c'était la peur. Le désespoir, la honte, la peste. Une procession d'horreurs banales. Rien d'épique. Rien d'héroïque. Une tragédie sans grandeur, où les morts sont des accessoires, et les vivants, des spectres qui s'ignorent.

L'Errant

Tout me paraît faux. Comme une pièce montée sur une scène trop étroite, trop sale. On joue, oui, mais sans foi, sans grâce. Les tombes font office de coulisses, les cadavres de répliques. J'ai envie de quitter la salle. De ne plus regarder. Mais voilà... je suis sur scène. J'y suis encore.

L'Obscur

Et tu dois parler. Même si tes mots ne portent plus. Même si la salle est vide. Même si la langue elle-même te semble infectée. C'est l'ordre d'une puissance obscure. Quelque chose te contraint à rester debout, comédien malgré toi. Tu n'as pas choisi ce rôle. Mais tu dois le jouer.

L'Errant

C'est cela. Une lassitude qui n'est même plus tragique. Juste... un ennui, profond, lourd, sans fin. Je suis las jusqu'au cœur. Non pas parce que je souffre, mais parce que je ne crois plus que cela ait un sens. Et pourtant, je parle. Je continue. Parce

qu'on m'a écrit ainsi. Parce qu'il faut bien que quelqu'un tienne encore le rideau.

L'Obscur

Et peut-être que ce dernier aveu, ce « *confiteor* », est ce qui reste de la dignité. Dire, sans aucun fard : voilà ce que je vois. Voilà ce que je suis. Ni héros, ni poète mais témoin. Témoin d'un monde sans salut.

TOUJOURS PLUS SOMBRE

L'Errant

Le vent... tu le sens, n'est-ce pas ? Il secoue les cimes pourpres, comme un souffle venu de l'au-delà. Dieu lui-même semble marcher ici, entre les arbres, à la lisière du monde. Mais son souffle n'est pas doux. Il est lourd. Et les ombres qu'il laisse derrière lui, elles se posent sur le champ, comme des poids invisibles.

L'Obscur

Oui, et regarde le village en bas. Noir, figé devant la forêt. Les habitants semblent figés eux aussi, dans cette vallée qui se fait toujours plus sombre. Les ombres se dilatent. Elles englobent tout. Rien n'échappe à l'obscurité. Les humbles, eux aussi, se font oubliés sous ce ciel étranger. Le jour est déjà un lointain souvenir.

L'Errant

Il y a une présence dans le jardin. Une forme grave, immobile.

Peut-être un gardien des lieux. Ou bien un témoin de la fin des temps. Et dans la salle, cette absence presque sacrée. Tout se fait silence. Le jour s'achève dans ce silence pieux, comme un orage qui a cédé à la nuit.

L'Obscur

Oui, un son d'orgue s'élève, lent et funèbre, remplissant l'air d'une tristesse infinie. Il s'épanouit dans la salle, sous les voûtes anciennes, écho d'une prière qui n'atteint jamais son but. Marie. Là-bas. Trônant, vêtue de bleu, comme un silence vivant. Elle berce son enfant, son petit enfant, une image d'innocence, peut-être. Mais tu vois bien, l'enfant est aussi l'ombre du monde. Il dort, mais il porte déjà sur lui le poids des âges.

L'Errant

La nuit elle-même semble différente. Non pas noire, mais lumineuse. Trop lumineuse. Trop longue. Une lumière qui s'étend, se déploie sans fin, comme une mer calme qui avale tout ce qu'elle touche. Et cette lumière, elle n'est pas de ce

monde. Elle est trop claire pour ne pas être celle du deuil. Une clarté qui rend les ombres plus présentes encore, plus tangibles.

L'Obscur

Et pourtant, tu vois, elle persiste. Cette lumière sombre, elle poursuit son chemin. Chaque minute, chaque souffle du vent fait partie de ce grand passage. Et peut-être qu'il n'y a rien d'autre, que ce mouvement. Ce balancement entre l'aube et la nuit, entre la vie et la mort. L'orgue continue de jouer, comme une dernière prière.

L'Errant

Il n'y a plus d'aube. Il n'y a plus que l'ombre du vent et le chant d'orgue. La nuit se dresse, infinie, et dans ses bras, l'enfant. L'enfant endormi. Le vent souffle, mais rien ne s'échappe. Tout est pris dans cette lente marche vers l'obscurité.

EXCIPIT

ECLIPSE TOTALE DE LA NUIT



Il fut un temps où la nuit descendait sur les jardins
Comme une eau profonde venue des montagnes oubliées,
Et les arbres recueillaient son silence comme on mange
Un pain noir destiné aux vivants et aux morts,
Mais voici qu'elle recule désormais devant les lueurs
Sans repos qui rongent les lointains,
Et les étoiles s'effacent une à une dans le vacarme
Des enseignes dressées contre le ciel.
Parfois je demeure longtemps à ma fenêtre,
Attendant le retour d'une obscurité plus ancienne que mes
songes,
parfois je crois entendre, à nouveau, le pas du veilleur
Qui traversait les sentes avec sa lanterne vacillante,
Parfois je cherche dans les étangs immobiles le reflet
De cette compagne dont les eaux ont gardé la mémoire,
Mais les nuits deviennent légères comme de la cendre
Dispersée par les vents d'un monde sans sommeil,
Et quelque chose en moi s'inquiète de voir disparaître

Ce royaume où les blessures pouvaient enfin respirer,
Comme si l'ombre elle-même était désormais menacée
D'être bannie sous le regard insatiable des hommes.

Éclipse totale de la nuit.

Les étoiles cherchent encore leur demeure.

Éclipse totale de la nuit.

Nous marchons dans une clarté sans ciel.

Les villages étendent désormais leurs clartés jusqu'aux
collines

Où commençait autrefois le royaume des veilleurs,

Les routes déversent leurs fleuves de lumière dans les
champs

Où les constellations guidaient encore les errants,

Les fenêtres demeurent ouvertes jusqu'à l'aube comme si

Plus rien ne devait être confié à l'obscurité,

Les enfants grandissent sans connaître la lente montée

Des étoiles dans les vergers silencieux de l'été,
déjà les sentes disparaissent sous les écrans, les lanternes
Sous les enseignes, les songes sous les alarmes,
Déjà les oiseaux de nuit désertent les lisières et les étangs
Replient sur eux leurs miroirs délaissés,
Déjà les derniers guetteurs abandonnent les seuils
Où brûlaient encore les feux destinés aux voyageurs,
Puis s'éloignent les ombres, puis le mystère des ombres,
Puis jusqu'au souvenir même de leur passage,
Tandis qu'un étrange consentement gagne les foules
heureuses
De ne plus rencontrer aucune limite à leur regard,
Comme si le monde tout entier marchait vers une aurore sans
fin
Dont nul n'entrevoit encore le désastre.

Éclipse totale de la nuit.

Les étoiles cherchent encore leur demeure.

Éclipse totale de la nuit.

Nous marchons dans une clarté sans ciel.

Alors vinrent les jours sans ombre où chaque chose
Demeurait livrée à une lumière incapable de secret,
Où les maisons ne connaissaient plus la douceur
Des lampes veillant contre l'épaisseur du dehors,
Les enfants n'apprenaient plus à écouter derrière le vent
Les pas invisibles du mystère,
Les vieillards mouraient sans retrouver le sentier
Nocturne qui reconduisait jadis vers les ancêtres,
Les songes eux-mêmes, chassés de leurs refuges,
Erraient comme des oiseaux blessés au-dessus des cités,
Les sources perdaient leur profondeur, les forêts leur silence,
Les visages leur part d'inconnu,
Toute chose devait paraître, s'exposer, répondre,
Se montrer, se justifier sous la torture du visible,
Même la douleur ne trouvait plus d'abri pour mûrir

Dans l'obscur et transformer lentement son poison en parole,
Soudain je compris que ce n'était pas la nuit qui disparaissait,
Mais l'âme même du monde qui quittait ses demeures,
Et qu'une humanité sans ténèbres avançait déjà vers
Un désert plus vaste que toutes les nuits perdues.

Éclipse totale de la nuit.

Les étoiles cherchent encore leur demeure.

Éclipse totale de la nuit.

Nous marchons dans une clarté sans ciel.